

Faculté de philosophie, arts et lettres

La santé dans la correspondance de Cicéron

(67 – Ides de mars 44 av. J.-C.)

Auteur : Marie Decerf

Promoteur : Françoise Van Haepere

Année académique 2020-2021

Master en Histoire – Finalité communication de l'histoire

ANNÉE ACADÉMIQUE : 2020-2021 SESSION : Août 2021

NOM : Decerf

PRÉNOM : Marie

TITRE DU MÉMOIRE : La santé dans la correspondance de Cicéron
(67 – Ides de mars 44 av. J.-C.)

PROMOTEUR : Françoise Van Haeperen

Résumé du mémoire

1. Homme politique, grand orateur et avocat, écrivain à ses heures perdues, Cicéron est une
2. personnalité importante et bien connue du I^{er} siècle av. J.-C. Mais son quotidien n'est pas toujours
3. rythmé par les tribunaux ou le forum. À travers sa correspondance, l'orateur dévoile certaines
4. périodes de sa vie, troublées parfois par des évènements inattendus : une république en déclin,
5. des mois de misère loin de chez lui, le décès de sa fille, etc. Chaque imprévu a eu une incidence
6. sur sa santé, au niveau physique et psychologique. Ses maladies perturbent ses plans. Celles de
7. ses proches l'inquiètent. Loin d'eux, par les mots, il s'implique pour les aider à trouver le chemin
8. de la guérison. Dans cette étude, il est possible de découvrir, à travers ces lettres, la vision de
9. Cicéron sur la médecine et de la santé, la place que cette dernière prend dans sa vie et celles des
10. Romains entre 67 et le décès de César aux ides de mars 44 av. J.-C. que ce soit par l'usage de
11. formules de politesse, de figures de style ou encore d'expressions grecques et latines.

Remerciements

Ce mémoire a pu voir le jour grâce au soutien et à l'aide de nombreuses personnes à qui j'aimerais exprimer mes remerciements.

En premier lieu, je voudrais remercier Mme Van Haeperen, promotrice de ce mémoire qui a pris le temps de le relire et corriger consciencieusement, et ce à de nombreuses reprises, qui m'a conseillée et guidée avec diligence tout au long de cette année et qui a répondu avec rapidité et clarté à mes questions.

Ensuite, j'ai une pensée pour mes parents. Ils m'ont soutenue et m'ont aidée parfois à lâcher prise. Ils ont également contribué à la réalisation de ce mémoire. Ils m'ont aiguillée quand j'en avais besoin, ont relu et soulevé de nouvelles pistes de recherche. Mon père m'a appris à maîtriser de nouveaux outils. Son aide a été particulièrement précieuse pour la réflexion et la réalisation des différents supports visuels de ce travail.

Enfin, encore un petit mot pour mes camarades en master qui n'ont pas toujours eu facile après cette année encore sous le signe de la Covid 19. Malgré cela, nous avons pris la peine de nous écouter les uns les autres. Certains ont fait preuve de patience lorsque le doute arrivait, d'autres m'ont conseillée quand je m'interrogeais. À ceux-ci, j'aimerais exprimer ma gratitude.

.

Introduction :

Cicéron est une personnalité bien connue des antiquistes et des latinistes. Homme politique, grand orateur et avocat, écrivain à ses heures perdues, son histoire et ses idées ont perduré à travers les siècles. Nombreuses sont ses œuvres conservées encore à notre époque : des livres de philosophie, de rhétorique, de technique, mais aussi un important corpus de lettres. Il correspond avec des grands noms de la fin de la République tels que Brutus, César ou encore Pompée, mais aussi avec des amis, des proches, sa famille. Cicéron dévoile ses convictions, ses envies, ses problèmes, mais aussi son quotidien. Sa correspondance, qui n'apporte selon ses dires que peu d'intérêt¹, est au contraire une source riche en enseignements pour les historiens et les philologues.

A. Des prémices à la problématique

Dans ses lettres, il est possible de découvrir une part de sa vie : ses loisirs et moments de détente, ses rencontres, les moments de convivialité autour d'un repas, les connaissances qu'il a accumulées et qu'il a partagées au fil des années ou encore ses petits tracas du quotidien, les problèmes de santé qui le touchent, lui ou ses proches.

À l'origine, cette étude avait pour but de se focaliser sur ces cinq grands axes pouvant révéler un pan de la vie privée de cet *homo nouus*. Contrairement à la définition du Larousse², chaque vie est unique et découvrir celle d'une personnalité du passé est tout à fait exceptionnel. Entrevoir un pan de la petite histoire d'une époque révolue depuis deux millénaires était quelque chose de tout à fait passionnant. Sa correspondance, particulièrement avec Atticus, dévoile une grande partie de ses pensées, de ses doutes, de ses activités, etc.

Cette entreprise était louable, mais titanesque. La richesse des informations était telle qu'il n'était pas possible de reprendre l'ensemble de ses loisirs, de son alimentation, de sa connaissance, de ses rencontres et de sa santé. Au fur et à mesure, il a fallu recentrer cette recherche. D'une part, les lettres de recommandation sont mises de côté³ et une période plus

¹ Cic., Phil., II, 4. Dans CICÉRON, *Discours*. Tome XIX : *Philippiques I-IV*, texte établi et traduit par André Boulanger et Pierre Wuilleumier, Paris, Les Belles Lettres, 1972, p. 92-93 (Collection des universités de France. Série latine, n° 154).

² En effet, la définition de l'adjectif quotidien dit ceci : « Ce qui relève de la vie de tous les jours et n'a donc rien d'exceptionnel ». Dans « Quotidien, quotidienne », dans *Le Larousse online*, <https://www.larousse.fr/dictionnaire/francais/quotidien/65803?q=quotidien#65055> (consulté le 20 juillet 2021).

³ Nous partons du postulat que Cicéron sera moins enclin à aborder la thématique de la santé dans ces lettres, à l'exception des formules de politesse.

courte est fixée : le décès de César aux ides de mars 44. D'autre part, la plupart des sujets ont été abandonnés, les uns après les autres. Il n'y a plus qu'un grand axe qui a été sélectionné : la santé. En se concentrant sur une thématique, il est possible, du coup, d'éviter de la survoler superficiellement. La lecture de la source est plus précise. Bien moins d'informations sont mises de côté. La santé ne se limitera donc plus à celle du principal intéressé.

En effet, la problématique s'articulera sur différentes facettes de la santé. Il s'agit de comprendre :

La santé dans la correspondance de Cicéron durant la fin de la République

(67 – Ides de mars 44 av. J.-C.)

Pour essayer d'y répondre de la manière la plus exhaustive, différents axes de recherche sont privilégiés. Avant tout, il s'agit d'une étude en partie quantitative, en partie qualitative. Différentes analyses diachroniques ont été menées, afin d'observer si certaines tendances perdurent ou non dans le temps. Celles-ci permettront également de vérifier quels étaient les correspondants les plus enclins à recevoir une lettre sur le sujet. Il ne faut malgré tout pas omettre leur fréquence. Pour l'exemple, Atticus a, durant cette période, reçu en tout – au-delà des lettres liées à la santé – pas moins de 354 missives contre 27 pour Quintus. Cela a, évidemment, un impact sur les résultats. Cette partie pourrait dévoiler les liens plus ou moins forts qu'entretient Cicéron avec ses correspondants, les émotions qu'il ressent pour eux, etc.

De plus, comme le soulève Jean-Pierre De Giorgio, une correspondance est une forme précoce d'une certaine expression personnelle, d'une certaine représentation de soi⁴. Cicéron fait donc des choix conscients ou pas. Les termes employés ne sont pas toujours les mêmes en fonction du contexte, mais aussi en fonction du correspondant. Certaines pratiques, topoi, formulations communes peuvent également revenir au fil du temps. Étudier l'écriture, le langage utilisé fera donc partie de notre processus de recherche.

Enfin et surtout, la recherche va se construire en plusieurs sections et sous-sections. Trois se focaliseront un peu plus sur la forme – utilisation de certains termes, répétition d'expressions, etc. – et les deux autres davantage sur le fond, sur la santé en tant que telle d'une ou plusieurs personnes.

⁴ GIORGIO Jean-Pierre De, *L'écriture de soi à Rome. Autour de la correspondance de Cicéron*, Bruxelles, Latomus, 2015, p. 14 (Collection Latomus, n° 347).

En premier lieu, les formules présentes au début ou à la fin d'une missive comportent bien souvent un message. Le correspondant souhaite une bonne santé à celui qui recevra sa lettre. Beaucoup appellent cela une formule de politesse comme il en existe encore, de nos jours, dans les mails, par exemple. Cependant, ici, est-ce que ces expressions sont vraiment juste écrites par obligeance ? Certaines personnes pourraient être davantage visées. Ils pourraient avoir des changements, des nuances peut-être minimes, peut-être bien plus conséquentes. Les différentes expressions les plus utilisées vont être mises en comparaison avec des termes moins fréquents qui dévoilent peut-être une émotion ou une attente.

Ensuite, une partie des formules de style présentes dans ces lettres ont été sélectionnées pour faire l'objet d'une analyse plus importante. En se rattachant au contexte, aux mots gréco-latins usités, au cheminement de certaines pensées, il serait sans doute possible de comprendre en partie pourquoi et comment l'Arpinate utilise la santé pour représenter certains éléments qui n'ont, de prime abord, rien avoir avec le sujet.

Enfin, le troisième chapitre s'intéresse spécifiquement au sujet principal de l'étude : la santé de différents Romains, dont l'orateur, à son époque. Il comporte trois sous-sections :

Premièrement, il y aura une analyse de l'utilisation des termes pour indiquer une bonne ou une mauvaise santé d'une manière générale. Ces mots peuvent donner une précision sur certains symptômes ou au contraire être beaucoup plus abstraits. La présence de l'intensité de la maladie, de la notion de rétablissement démontre les différentes étapes de l'évolution d'une indisposition. Ce vocabulaire n'étant pas spécifique qu'à l'état de santé de Cicéron, il sera sans doute possible de comparer les termes utilisés pour ses propres problèmes et ceux des autres. Comment, en fin de compte, l'Arpinate aborde-t-il le sujet par les mots ?

Deuxièmement, il sera possible de s'interroger sur la santé de Cicéron. Avant toute chose, quelques données générales vont faire l'objet d'une analyse plutôt quantitative. Puis, cela s'articulera en trois points distincts. Il y aura les activités prodiguées pour les bienfaits du corps. Puis, la santé physique sera étudiée sous différents critères : à travers le temps d'un côté, puis les causes, les conséquences, les symptômes, etc. de l'autre. Enfin, la santé psychologique est également abordée d'une manière générale d'une part et puis spécifiquement durant deux périodes compliquées de sa vie : l'exil et le décès de sa fille. L'objectif étant ici, de pouvoir les comparer, car ces deux événements ne touchent sans doute pas de la même manière Cicéron. Au terme de ce chapitre, il faut observer si Cicéron s'implique vraiment pour sa propre santé.

Enfin, certaines personnes ayant vécu à l'époque de l'orateur ne se sont également pas senties très bien. Les lettres laissent parfois un témoignage de leur mauvaise santé. L'étude se fera en deux parties. Dans un premier temps, il est possible d'observer qui est tombé malade. Cela peut être l'un de ses correspondants ou encore une personnalité qu'il a croisée quelques fois au cours de son existence. La fréquence des données n'est pas à omettre. Les personnes qui inquiètent plus l'orateur seront sans doute bien perceptibles. Ces dernières seront spécifiquement étudiées pour savoir ce qui les affecte durant leur existence. Il sera également possible de découvrir l'implication et le rôle joué par Cicéron : l'inquiétude, les conseils qu'il donne, le soulagement ressenti, etc. En effet, s'il en parle dans ses lettres, sans doute se sent-il impliqué et veut-il aider ces personnes à guérir. L'objectif final est de comprendre, d'un côté, l'importance donnée à la santé de ces personnes dans sa correspondance, de l'autre, l'implication de l'Arpinate auprès d'une partie de celles-ci.

Pour arriver à une telle étude, différentes étapes clés ont été nécessaires. En premier lieu, il a fallu d'abord choisir une thématique – en l'occurrence, à ce moment-là, la vie quotidienne –, mais aussi une source qui pouvait correspondre avec celle-ci. Il y a eu également différentes lectures de différentes réalisations scientifiques sur l'Arpinate. Ces travaux scientifiques ont permis de recentrer en partie la problématique, mais aussi de collecter des renseignements utiles. Au fil de l'évolution de la réflexion, diverses lectures et relectures de la correspondance ont été réalisées permettant de se focaliser et de collecter avec plus de précisions les informations. Pour les rassembler, l'utilisation d'une base de données a été fort utile. Elle a permis la réalisation des tableaux et graphiques présents en grande partie dans les annexes. Une analyse globale de ces informations permet la découverte de l'ensemble de la matière de cette étude. Enfin, pour représenter visuellement les données à travers le temps, un outil en open source a été particulièrement utile. Il s'agit de *vis.js*. Avec celui-ci, il a été possible de représenter sans trop d'erreurs les informations sur une période datant d'avant la naissance du Christ. Certaines de ces étapes clés font l'objet d'une explication bien plus fournie à la suite de cette introduction.

Cependant, il est nécessaire de préciser, avant toute chose, que Cicéron a vécu avant la naissance du Christ. Pour ne pas alourdir le texte, il a été décidé de ne pas toujours l'indiquer. Ensuite, les dates ne sont pas toujours certaines même pour les éditeurs des Belles Lettres. Elles ont donc soit été arrondies au début du mois ou au milieu de la fourchette chronologique estimée. De plus, plusieurs lettres ont été écrites durant les deux mois intercalaires de l'année 46. Ces soixante-sept jours supplémentaires ont été intégrés par César entre le mois de

novembre et de décembre⁵. Les lignes du temps ne comprenant que douze mois, il a été décidé de les placer à la date du 1^{er} décembre 46. Auparavant, aucune missive n'a été datée dans l'édition des Belles Lettres durant un mois intercalaire. Le lecteur sera prévenu quand une lettre rentre dans ce cas de figure. Enfin, les annexes nécessitant au moins une page A4 pour être lisibles ou qui sont liées entre elles ont été mises dans un document à part. Il est possible de visualiser les données clairement en mettant les deux volumes en vis-à-vis. Les pages et les tableaux à observer seront spécifiquement indiqués permettant au lecteur de trouver aisément ces représentations.

B. La correspondance : un témoignage sur la vie de Cicéron

a. Le choix de la source

Pour arriver à trouver une source pouvant répondre à une question de recherche basée sur la vie quotidienne, différentes réflexions ont été mises en œuvre. L'ouvrage de vulgarisation de Philippon Ariès et Georges Duby utilise deux sources qui touchent facilement un large public : les sources iconographiques et archéologiques⁶. À l'instar de Jo-Ann Shelton⁷, Brian Harvey, professeur associé en classique à l'Université d'État du Kent, reprend dans son ouvrage, un plus large échantillon de sources. L'iconographie et l'archéologie sont quelque peu mises de côté. Il se concentre davantage sur l'épigraphie et les sources littéraires. Il utilise même par deux fois des *papyri*. Des écrits historiques et biographiques sont repris tels que les œuvres Tite-Live, Suétone, Plutarque ou encore Dion Cassius. Les poèmes peuvent être utiles pour le sujet. Les plus intéressants sont ceux qui critiquent la société de l'époque : les satires de Juvénal ou encore les épigrammes de Martial. En effet, en mettant en exergue les problèmes de l'époque, ils reprennent des éléments de la vie quotidienne des citoyens romains. Il existe

⁵ RÜPKE Jörg, *The Roman calendar from Numa to Constantine. Time, history, and the Fasti*, traduit de l'allemand par David M.B. Richardson, Londres, Wiley-Blackwell, 2011, p. 118.

⁶ VEYNE Paul, « Introduction », dans DUBY Georges et ARIÈS Philippe (éd.), *Histoire de la vie privée*, vol. 1, Paris, Seuil, 1985-1987, p. 13 (L'univers historique).

⁷ Ce professeur de classique à l'Université de Californie est l'auteur du *As the Romans did*. Cet ouvrage de 1988 reprend près de 470 extraits de sources épigraphiques et littéraires tels que des textes de lois, des satyres, des poèmes, des lettres ou encore divers traités (Martial, Cicéron, Suétone, Ovide, Catulle, Juvénal, etc.), un large éventail donc d'auteurs antiques. Le tout offre une vue d'ensemble sur l'histoire sociale à l'époque romaine. : les structures de la société, la famille, le mariage, la vie en ville, l'éducation, les occupations, les esclaves, l'armée romaine, etc. Dans SHELTON Jo-Ann, *As the Romans did. A Sourcebook in Roman Social History*, Oxford, Oxford University Press, 1988.

également les traités de technique comme le *De Agricola* de Caton ou de Varron. Cicéron n'est nullement mis de côté entre ses divers traités et sa correspondance⁸.

Brian Harvey l'évoque souvent avec celles de Pline le Jeune et Sénèque. Les diverses correspondances permettent d'appréhender et de plonger pleinement dans le quotidien et la pensée des Romains. D'autres sources, comme celles relevées par Harvey auraient pu être choisies pour travailler sur le sujet. Toutefois, ayant déjà travaillé sur de la poésie et de l'épigraphie lors d'études précédentes et voulant appréhender une nouvelle source, la correspondance répond aux ambitions de cette recherche.

Celle de Cicéron s'est imposée pour diverses raisons. Tout d'abord, le corpus de Pline le Jeune a déjà fait l'objet d'une recherche sur le sujet par une étudiante de l'UCLouvain. Le reprendre n'est pas pertinent⁹.

Sénèque aurait pu être choisi pour cette recherche. Cependant, le corpus est dirigé sur une seule personne : Lucilius. Il est relativement restreint avec 124 lettres conservées pour l'ensemble de sa vie. Au contraire de Cicéron, une bonne part de sa correspondance, même si elle est intime, a été rédigée pour être diffusée. Enfin, elle a davantage un objectif moralisateur. En effet, il a principalement écrit au crépuscule de sa vie racontant ses nombreuses expériences personnelles¹⁰.

Enfin, comme le soulignent Jean-Claude Fredouille et Hubert Zehnacker, les lettres de Cicéron sont tout à fait particulières, car elles peuvent être qualifiées de véritable correspondance. Il ne s'agit pas de textes artificiels remis sous un format épistolaire. Cicéron rédige ponctuellement ses lettres souvent sans réflexion préalable¹¹. Ses missives reflètent ses pensées du moment. Sa correspondance est donc vivante. Les échanges sont vifs et les réponses

⁸ HARVEY Brian K., *Daily life in Ancient Rome. A sourcebook*, Indianapolis / Cambridge, Hackett Publishing, 2016.

⁹ DOURTE Dominique, *La vie quotidienne de Pline le Jeune à travers ses lettres*, Louvain-la-Neuve, 1979-1980 [Mémoire de licence en philologie classique].

¹⁰ « Lettres à Lucilius. Tome I : Livres I-IV. Présentation », dans *Les Belles Lettres*, <https://www.lesbelleslettres.com/livre/2840-lettres-a-lucilius-tome-i-livres-i-iv> (consulté le 13 mai 2020).

¹¹ « Informé par Pilia que des courriers te sont dépêchés le 15, je trace ces lignes n'importe comment » dans Ad Att., XIV, 22. Dans CICÉRON, *Correspondance*. Tome IX : *Lettres DCCVII-DCCCIII*, texte établi et traduit par Jean Beaujeu, Paris, Les Belles Lettres, 1988, p. 131 (Collection des universités de France. Série latine, n° 286).

assez rapides¹². La plupart du temps, Cicéron écrivait à un seul destinataire. À l'origine, il n'était pas prévu qu'elle soit publiée¹³.

De plus, il s'agit d'un corpus dense, il a abondamment écrit durant sa vie et une bonne partie de ses lettres ont été conservées avec, certes, quelques lacunes. Dans les éditions des Belles Lettres, près de 954 lettres écrites par Cicéron, mais aussi par ses correspondants, sont rassemblées¹⁴. Celles-ci couvrent également une large période de sa vie : de 68 à 43 avant notre ère. Cependant, elles ne sont pas bien réparties. Le premier tome de cette édition rassemble près de 9 ans de ses missives¹⁵. Là où le tome VIII, par exemple, reprend moins de 6 mois¹⁶. Il correspond avec de nombreuses personnalités publiques, des amis proches ou encore des membres de sa famille¹⁷.

Enfin, Cicéron aborde de nombreux sujets dans ses lettres. Bien évidemment, les grands événements politiques qui ont jalonné la fin de la République ont fait couler beaucoup d'encre. Mais, celui-ci se plaît également à raconter à ses proches ses diverses activités dans ses nombreuses résidences. Il est donc tout à fait possible d'étudier son quotidien et sa santé à travers une part non négligeable de ses lettres.

Cependant, il est important de relever un élément important. Même si le corpus est très fourni – cela représente quand même environ 6.5 % du corpus de lettres antiques connues de nos jours¹⁸ – il faut déplorer la perte de nombreuses lettres.

¹² Souvent, il les recevait lors de son dîner. Ce n'est pas pour autant qu'il attendait la fin du repas pour répondre à celles-ci. Par exemple, « J'ai reçu ta lettre à Fundi le 12, pendant le dîner. (...) Je t'écris ces lignes au dessert ; plus tard, je t'en dirai davantage (...) » dans Ad Att., XIV, 6. Dans *IBID.*, p. 92-93.

¹³ FREDOUILLE Jean-Claude et ZEHACKER Hubert, *Littérature latine*, Paris, Presses universitaires de France, 2013, p. 70-71 (Quadrige).

¹⁴ Le premier livre annonce en introduction, 931 lettres rassemblées. Cependant, entre 1934 et 1996, c'est-à-dire entre le premier tome et le dernier tome, ce nombre a sensiblement augmenté. Dans le tome VI, monsieur Beaujeu précise ceci : « Le nombre de lettres qui ont leur place dans le tome VI s'est révélé sensiblement supérieur à celui qui avait été prévu et qui a déterminé la numérotation des tomes VII et suivant. Il a fallu se résigner à affecter d'un « bis » les numéros de 14 lettres » dans CICÉRON, *Correspondance*. Tome VI : *Lettres CCCXC-CCCCLXXVII*, texte établi et traduit par Jean Beaujeu, Paris, Les Belles Lettres, 1993, p. XIII (Collection des universités de France. Série latine, n° 313).

¹⁵ CICÉRON, *Correspondance*. Tome I : *Lettres I-LV*, texte établi et traduit par Léopold-Albert Constans, Paris, Les Belles Lettres, 1940 (Collection des universités de France. Série latine, n° 79).

¹⁶ CICÉRON, *Correspondance*. Tome VIII : *Lettres DLXXXVII-DCCVI*, texte établi et traduit par Jean Beaujeu, Paris, Les Belles Lettres, 1983 (Collection des universités de France. Série latine, n° 261).

¹⁷ Pour exemple, les lettres *Ad Familiares* rassemblent son affranchi Tiron, sa femme Terentia tout comme César ou Pompée. Atticus, Brutus et Quintus ont chacun leur propre recueil. Dans FREDOUILLE Jean-Claude et ZEHACKER Hubert, *op.cit.*, p. 72.

¹⁸ BERNARD Jacques-Emmanuel, *La sociabilité épistolaire chez Cicéron*, Paris, Champion, 2013, p. 13 (Babeliana, n° 16).

L'historien Peter White, dans son ouvrage *Cicero in letters*, estime la dégradation de cette correspondance à près de trente-huit livres. Il s'agit principalement de correspondants inédits tels que Cornelius Nepos ou encore son fils. Pour affirmer cela, il s'appuie sur une centaine de citations présentes dans des sources classiques plus tardives comme les écrits de Nonius Marcellus¹⁹. Suétone a également mentionné l'une ou l'autre citation de la correspondance perdue de Cicéron²⁰. Selon Christina Weysenhoff, ces lettres n'ont possiblement jamais fait l'objet de publication pour la postérité²¹.

Mais ce chiffre estimé est encore bien en deçà de la réalité. En effet, un incendie dans l'une des villas de Cicéron en 58 serait l'une des causes expliquant le nombre limité de lettres conservées avant cette année²². Il est également possible que l'Arpinate ou ses correspondants aient détruit leurs missives par prudence²³. Bien évidemment, les pertes au cours des siècles sont aussi à prendre en considération.

Tous ces dommages ont pour conséquence de grandes lacunes dans l'ensemble de la correspondance restante comme il est possible de le remarquer dans la représentation ci-dessous inspirée du tableau effectué par Xavier Lafon²⁴.

¹⁹ WHITE Peter, *Cicero in Letters: Epistolary Relations of the Late Republic*, Oxford / New York / Auckland, Oxford University Press, 2010, p. 171.

²⁰ Pour exemple : « Je me souviens pour ma part que le premier à avoir enseigné en latin fut, au temps de notre enfance, un certain Plotius. Comme c'était la ruée à ses cours et que les plus studieux s'exerçaient tous auprès de lui, je souffrais de ne pouvoir les imiter. Mais, d'un autre côté, j'étais retenu par l'autorité des connaisseurs qui jugeaient les exercices grecs plus à même de développer le talent. » dans Suet., Rhet., II. Dans SUÉTONE, *Grammairiens et rhéteurs*, texte établi et traduit par Marie-Claude Vacher, Paris, Les Belles Lettres, 1993, p. 29 (Collection des universités de France, n° 310).

²¹ Hypothèse développée entre autres dans WEYSSENHOFF Christina, « Les manuscrits des lettres de Cicéron dans les bibliothèques médiévales », dans *Eos*, n° 56, 1966, p. 281-287.

²² FREDOUILLE Jean-Claude et ZEHNACKER Hubert, *op.cit.*, p. 72.

²³ BERNARD Jacques-Emmanuel, *op.cit.*, p. 55.

²⁴ Il s'agit de son tableau sur les propriétés immobilières de Cicéron dont les données sont différentes que celles ci-dessous. Celui-ci a intégré, entre autres, 17 lettres qui sont difficiles à dater selon les éditeurs des Belles Lettres, dans LAFON Xavier, *Villa maritima. Recherches sur les villas littorales de l'Italie romaine (III^e siècle av. J.-C./III^e siècle ap. J.-C.)*, Rome, École française de Rome, 2001, p. 190 (Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome, n° 307).

Répartition de l'ensemble des échanges de Cicéron entre 68 et 43 av. J.-C. (excepté Ad Brut.)

	70	69	68	67	66	65	64	63	62	61	60	59	58	57	56	55	54	53	52	51	50	49	48	47	46	45	44	43	
	Edile		Préteur		Consul		Exil		Proconsulat		Guerre civile				Décès de Tullia														
Ad Atticus		1	7	1	2						6	6	22	25	5	8	4	6	20	19	95	9	18	10	107	80			
Ad Fam						4	1						2	4	1	13	2	12	18	2	28	50	13	7	12	91	44	42	73
Ad Quint													2	2	1	7	1	14											
Total		1	7	1	2	4	7	6	26	31	7	28	7	32	18	2	48	69	108	16	30	101	151	122	73				

Sources : Tableau inspiré de LAFON Xavier, *Villa maritima. Recherches sur les villas littorales de l'Italie romaine (IIIe siècle av. J.-C./IIIe siècle ap. J.-C.)*, Rome, École française de Rome, 2001, p. 190 (Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome, n° 307).

Données élaborées à partir de CICÉRON, *Correspondance*, textes établis et/ou traduits par Léopold-Albert Constans, Jean Bayet, Paul Jal et Jean Beaujeu, t. I-XI, Paris, Les Belles Lettres, 1935-1996.

Les années allant de 68 à 60 ne représentent que 3 % du corpus de 897 lettres²⁵. L'hypothèse d'un incendie en 58 semble donc correcte. Mais cette disparition peut poser problème. Pour mesurer, par exemple, la circulation des lettres à travers le temps en fonction de leur fréquence, cette discontinuité limite la production de résultats concrets, et ce particulièrement pour cette période²⁶. Davantage de missives ont été conservées sur deux intervalles précis : entre 59 et 53 avec un pic durant son exil en 58 ; entre 51 et 43 avec un nombre plus important relevé l'année où sa fille décède. Cependant, ces chiffres peuvent être trompeurs. Certaines années sont, pendant des mois, sans aucun échange épistolaire. L'exemple de l'année 49 est flagrant. Seuls les cinq premiers mois de l'année ont été conservés²⁷, soit le nombre important de 108 lettres. Il est donc nécessaire d'avoir ce bilan en tête avant de commencer cette recherche.

²⁵ 897 lettres datées avec plus ou moins de certitude.

²⁶ PITTIA Sylvie, « Circulation maritime et transmission de l'information dans la correspondance de Cicéron », dans ANDREAU Jean et VIRLOUVET Catherine (éd.), *L'information et la mer dans le monde antique*, Rome, École française de Rome, 2002, p. 198 (Collection de l'École française de Rome, n° 297).

²⁷ JAL Paul, « À propos des lettres de Cicéron (année 49): quelques remarques », dans NADJO Léon et GAVOILLE Élisabeth (éd.), *Epistulae antiquae II. Le genre épistolaire antique et ses prolongements européens (Université François-Rabelais, Tours, 28-30 sept. 2000)*, Louvain, Peeters, 2002, p. 51.

b. Son auteur : Cicéron

- *Un résumé de sa vie*

Cicéron est un citoyen romain ayant vécu durant les dernières décennies de la République, au premier siècle avant notre ère. Né en janvier 106, il a vécu une enfance loin de la Ville dans sa villa familiale à Arpinum. Il a eu une formation complète à Rome de rhétorique, de politique et de philosophie à partir de 91²⁸. Il poursuit ses études en Grèce une dizaine d'années plus tard²⁹.

Grâce à tous ces enseignements, les talents de Cicéron sont reconnus et il se fait rapidement un nom en tant que grand orateur et avocat. Il a mené de nombreux procès remis par écrit par la suite (par exemple les Verrines³⁰, les Catilinaires³¹ ou encore le *Pro Milone*³²). Il a également élaboré des œuvres théoriques sur divers sujets. Son *De Oratore*³³ ou encore *Brutus*³⁴ font partie de ces écrits majeurs de rhétorique. De plus, il a rédigé des livres sur la politique comme le *De Republica*³⁵. Aimant la philosophie, il y a attaché de nombreuses heures d'écritures. Ses *Académiques*³⁶ et *De finibus bonorum et malorum*³⁷ en sont de bons exemples³⁸.

Enfin, il est un des plus grands hommes politiques de son temps. Il a été questeur en Sicile en 75 avant de poursuivre avec l'édlité en 69 et la préture en 66. En 63, il devient consul avec Antonius³⁹. La politique de plus en plus trouble des années 50 l'éloigne quelque peu des

²⁸ FREDOUILLE Jean-Claude et ZEHACKER Hubert, *op.cit.*, p. 65. / GRIMAL Pierre, *Cicéron*, Paris, Fayard, 1986, p. 23 et 42.

²⁹ FREDOUILLE Jean-Claude et ZEHACKER Hubert, *op.cit.*, p. 67. / GRIMAL Pierre, *op.cit.*, p. 70.

³⁰ CICÉRON, *Discours*. Tome II : *Pour M. Tullius - Discours contre Q. Caecilius, dit "La Divination" - Première action contre C. Verrès - Seconde action contre C. Verrès - Livre I : La Préture urbaine*, texte établi et traduit par Henri de La Ville de Mirmont, Paris, Les Belles Lettres, 1922 (Collection des universités de France. Série latine, n° 11). → Les quatre livres suivant des *Discours* sont dédiés à ce procès.

³¹ CICÉRON, *Discours*. Tome X : *Catilinaires*, texte établi par Henri Bornecque et traduit par Edouard Bailly, Paris, Les Belles Lettres, 1926 (Collection des universités de France. Série latine, n° 31).

³² CICÉRON, *Discours*. Tome XVII : *Pour C. Rabirius Postumus - Pour T. Annus Milon*, texte établi et traduit par André Boulanger, Paris, Les Belles Lettres, 1949 (Collection des universités de France. Série latine, n° 123).

³³ CICÉRON, *De l'Orateur*. 3.t., texte établi et traduit par E. Courbaud, Paris, Les Belles-Lettres, 1922-1930 (Collection des universités de France. Série latine, n° 12 – n° 43 – n° 64).

³⁴ CICÉRON, *Brutus*, texte établi et traduit par Jules Martha, Paris, Les Belles Lettres, 1931 (Collection des universités de France. Série latine, n° 21).

³⁵ CICÉRON, *La République*, 2 t., texte établi et traduit par Esther Bréguet, Paris, Les Belles Lettres, 1921 (Collection des universités de France. Série latine, n° 4 – n° 6).

³⁶ CICÉRON, *Les Académiques*, texte établi par Pierre Pellegrin et traduit par José Kany-Turpin, Paris, Éditions Flammarion, 2010.

³⁷ CICÉRON, *Des Termes extrêmes des biens et des maux*, 2 t., texte établi et traduit par Jules Martha, Paris, Les Belles Lettres, 1928-1930 (Collection des universités de France. Série latine, n° 42 – n° 63).

³⁸ FREDOUILLE Jean-Claude et ZEHACKER Hubert, *op.cit.*, p. 86-91.

³⁹ FREDOUILLE Jean-Claude et ZEHACKER Hubert, *op.cit.*, p. 67. / GRIMAL Pierre, *op.cit.*, p. 92, 125 et 135.

grands postes. En 51, il n'a pas d'autres choix que de devenir proconsul de la Cilicie. Quand il revient en Italie, près d'un an et demi plus tard, la guerre civile éclate⁴⁰.

Même si celui-ci reste informé des affaires politiques, il se retire de plus en plus du pouvoir pour se consacrer à la littérature et à la philosophie⁴¹. Cicéron est avant tout un homme ayant une famille, des envies, des loisirs, etc. À travers sa correspondance, celui-ci apporte de nombreuses informations sur son vécu. Il a eu deux femmes : Terentia et Publilia⁴². Avec la première, il est devenu père de deux enfants : Tullia et Cicéron le jeune⁴³. Il a également un frère, Quintus. Ce dernier a également un fils au même patronyme⁴⁴. Mais cette famille n'a pas toujours été unie. Il divorce après plus de trente ans avec Terentia⁴⁵. Sa fille aînée, chère à son cœur, décède peu après un second accouchement. Il éprouve de nombreuses difficultés à s'en remettre⁴⁶. Il y a eu de nombreuses tractations entre son frère ou encore son neveu⁴⁷, etc. Il s'agit également d'un grand propriétaire terrien possédant de nombreuses villas où il passe, entre autres, plusieurs heures à écrire⁴⁸, à lire⁴⁹, à gérer ses domaines⁵⁰. Celui-ci meurt assassiné en 43 avant Jésus-Christ après une longue vie de plus de 60 ans⁵¹.

⁴⁰ FREDOUILLE Jean-Claude et ZEHACKER Hubert, *op.cit.*, p. 68.

⁴¹ *IBID.*

⁴² GRIMAL Pierre, *op.cit.*, p. 66 et 345-346.

⁴³ *IBID.*, p. 67 et 136.

⁴⁴ *IBID.*, p. 29 et 136.

⁴⁵ Ce qui provoque de nombreux soucis sur la question de l'héritage et de la dot. Atticus essaye de l'aider comme il peut. Par exemple : « Pour Térentia, prends les dispositions que tu m'indiques et délivre-moi de ce supplément non négligeable à mes peines majeures » dans Ad Att., XII, 23. Dans CICÉRON, *Correspondance. op.cit.* Tome VIII : *Lettres DLXXXVII-DCCVI*, p. 54.

⁴⁶ Par exemple : « Tu t'engages à dissimuler l'intensité de ma douleur et tu m'écris que c'est un souhait général ; mais que puis-je faire de plus que de consacrer mes journées entières au travail littéraire » dans Ad Att., XII, 20. Dans *IBID.*, p. 44. / GRIMAL Pierre, *op.cit.*, p. 350-351.

⁴⁷ « Il a vu Quintus fils (...). Il l'interrogea à mon sujet et, ainsi qu'il me l'a raconté, l'autre lui déclara qu'il m'était tout à fait hostile et lui montra un rouleau contenant un discours qu'il se proposait de tenir contre moi devant César » dans Ad Att., XI, 10. Dans CICÉRON, *Correspondance. op.cit.*, Tome VI : *Lettres CCCXC-CCCCLXXVII*, p. 183.

⁴⁸ « Je consume tout mon temps dans la contemplation des vertus de cet homme idéal, que j'ai dépeint dans mes livres avec assez de bonheur » dans Ad Att., VIII, 11. Dans CICÉRON, *Correspondance. Tome V : Lettres CCLXXIX-CCLXXXIX*, texte établi et traduit par Jean Bayet, Paris, Les Belles Lettres, 1964, p. 199 (Collection des universités de France. Série latine, n° 175).

⁴⁹ Par exemple : « Pour ma part, ici, je me repose, puisque je ne rédige rien par moi-même ; en revanche, je lis avec un vif plaisir. » dans Ad Fam., XVI, 17. Dans CICÉRON, *Correspondance. Tome VII : Lettres CCCCLXXVIII-DLXXXVI*, texte établi et traduit par Jean Beaujeu, Paris, Les Belles Lettres, 1980, p. 50 (Collection des universités de France. Série latine, n° 246).

⁵⁰ Par exemple y faire des travaux d'agrément : « Ce que tu m'écris au sujet de l'Hermathéna m'est extrêmement agréable : c'est proprement l'ornement qui convient à mon Académie, car Hermès décore habituellement tous les gymnases, et Minerve va spécialement au mien. Aussi voudrais-je que, comme tu me l'écris, tu ornes ce lieu des autres objets d'art aussi, les plus nombreux possible. » dans Ad Att., I, 4. Dans CICÉRON, *Correspondance. op.cit.* Tome I : *Lettres I-LV*, p. 75.

⁵¹ GRIMAL Pierre, *op.cit.*, p. 434.

- *Historiographie*

En général

Cicéron est une personnalité bien connue du monde romain et beaucoup se sont déjà penchés sur lui dans le monde scientifique. Pour ne pas s'étendre trop longuement, celle-ci est générale et vise spécifiquement sa correspondance.

L'un des premiers travaux faits sur la correspondance de l'orateur est celui de G. Boissier⁵², écrit durant la seconde moitié du XIX^e siècle. Il y développe différents chapitres sur sa vie publique ou encore privée, sur ses relations avec ses amis ou de grands chefs d'État. Son chapitre abordant la sphère privée de Cicéron, publiée également dans la *Revue des Deux Mondes*, avance diverses thématiques comme l'économie et ses problèmes financiers, sa femme et ses enfants, le deuil, l'éducation, l'esclavage, etc. en près d'une trentaine de pages⁵³. Jean-Pierre De Giorgio souligne à quel point l'auteur a « parfaitement compris (...) les enjeux esthétiques, sociaux et moraux des correspondances familiares »⁵⁴.

Un autre ouvrage est à mentionner. Celui-ci, largement contesté, a été écrit par Jérôme Carcopino⁵⁵. Il est particulièrement critique envers Cicéron comme le montre ce passage : « sa Correspondance, en étalant à chaque page les travers de son esprit et les vices de son cœur, les lacunes et les tares de sa personnalité, nous explique la banqueroute perpétuelle qui en fut la conséquence et la sanction »⁵⁶. Son opinion particulièrement dure sur l'orateur discrédite son étude. Les circonstances politiques et historiques des années après-guerre y sont pour beaucoup. Rapidement, de nombreux historiens contestent ses idées novatrices et de nos jours, sa démonstration se voit compromise pour plusieurs raisons telles que des preuves inexistantes ou fausses ou encore son passé politique marqué⁵⁷.

⁵² BOISSIER Gaston, *Cicéron et ses amis. Étude sur la société romaine du temps de César*, 13^e éd., Paris, Hachette, 1905, <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k205940x> (consulté le 13 mai 2020).

⁵³ BOISSIER Gaston, « Cicéron dans la vie publique et dans la vie privée. II : La vie privée », dans *Revue des deux Mondes*, vol. 56, n° 2, mars 1865, p. 45-73.

⁵⁴ GIORGIO Jean-Pierre De, « Lectures d'un ouvrage de J. Carcopino en France, en Italie et en Angleterre : Les Secrets de la Correspondance de Cicéron », dans *Mélanges de l'École française de Rome - Antiquité*, n° 123-2, décembre 2011, p. 408.

⁵⁵ CARCOPINO Jérôme, *Les secrets de la correspondance de Cicéron*, Paris, L'artisan du livre, 1947.

⁵⁶ MERLIN Alfred, « Les secrets de la correspondance de Cicéron. Compte rendu », dans *Journal des Savants*, vol. 2, n° 1, 1947, p. 133.

⁵⁷ GIORGIO Jean-Pierre De, « Lectures d'un ouvrage de J. Carcopino en France, en Italie et en Angleterre : Les Secrets de la Correspondance de Cicéron », dans *op.cit.*

D'autres études plus récentes ont vu le jour ces vingt dernières années sur cette correspondance. Toutes les reprendre n'a que peu de sens, mais quatre monographies sont importantes à relever. Celles-ci s'orientent particulièrement sur la source même, la lettre et la manière dont celle-ci a été pensée, écrite, utilisée tel un dialogue, etc.

Premièrement, en 1998, sort un ouvrage réalisé par Grégori O Hutchinson : *Cicero's correspondence. A literary study*⁵⁸. Cette recherche est importante à plus d'un titre. Selon les termes de l'auteur, il s'agit d'un « essai exploratoire » sur ces lettres prises comme des « artefacts littéraires ». Plusieurs sujets peuvent ressortir de cette œuvre épistolaire. L'auteur en a sélectionné six à partir de quelques exemples illustrant ses chapitres : l'exil, la consolation, le récit, le dialogue, le temps et l'humour. Grâce à ses recherches, il apporte une nouvelle vision sur cette source du passé. Avant, il s'agissait d'une documentation simpliste pour les historiens et les biographes. Depuis lors, elle est vue comme un texte plus profond et sophistiqué pour certains spécialistes⁵⁹.

En 2005, Jean-Pierre De Giorgio défend une thèse à Lille interrogeant l'écriture autobiographique à travers l'exemple des lettres de Cicéron. Dix ans plus tard, il la publie sous le titre : *L'écriture de soi à Rome : autour de la correspondance de Cicéron*⁶⁰. Son étude est divisée en deux. D'une part, il montre que dialoguer avec son correspondant demande de se construire une certaine image de soi, de réaliser un travail permanent de figuration. Dans cette conversation entre absents, la notion de regard et d'être perçu à distance, à travers un dialogue écrit, est saisissante. D'autre part, il aborde la question du récit ou de la représentation des usages de soi dans les pratiques épistolaires⁶¹.

Enfin, deux monographies écrites au début des années 2010 se rejoignent et se complètent. La lettre n'est plus vue comme un élément à étudier pour sa qualité littéraire ou historique, mais comme un objet, un outil d'étude en tant que tel. Le premier qui étudie cette source sous cet aspect est Peter White⁶². Il le fait sous deux points centraux : la lecture des lettres vue sous un angle extérieur (les contraintes et préjugés, la publication et le cadre de cette correspondance) et les préoccupations épistolaires de l'Arpinate (la littérature, donner et recevoir des conseils ainsi que la rédaction et la formation de ces lettres). Le second à s'y

⁵⁸ HUTCHINSON Grégori.O., *Cicero's Correspondence: A Literary Study*, Oxford, Clarendon Press, 1998.

⁵⁹ EBBELER Jennifer, « Correspondance de Cicéron: une étude littéraire », dans *Bryn Mawr Classical Review*, <https://bmc.brynmawr.edu/1998/1998.11.43/> (Consulté le 23 février 2021).

⁶⁰ GIORGIO Jean-Pierre De, *L'écriture de soi à Rome. op.cit.*

⁶¹ *IBID.*, p. 14-15.

⁶² WHITE Peter, *op.cit.*

essayer est Jacques-Emmanuel Bernard⁶³. Pour sa part, son travail a été divisé en trois parties : une explicitant le « processus dynamique de la pratique épistolaire » à travers l'étude de la lettre objet ; une seconde s'interrogeant sur l'interaction entre un destinataire et un destinataire ; une dernière distinguant, à travers l'examen de trois correspondants de Cicéron, les évolutions et les constances épistolaires à travers le temps⁶⁴.

La santé

Dès le début du XVIII^e s., la santé de Cicéron est étudiée. Monsieur Ménière le souligne dans sa notice bibliographique. Ce dernier, docteur en médecine, a rédigé un travail en 1862 sur la santé de l'Arpinate : *Cicéron Médecin*. Il le développe en premier lieu à partir de sa correspondance avant de se plonger dans ses œuvres rhétoriques, philosophiques, consulaires, etc. Cependant, il est possible de ressentir que ce dernier n'était nullement historien. Les informations ne sont pas bien ordonnées. Il est difficile d'y voir des thématiques claires. Il part souvent dans des explications qui n'ont aucun rapport avec la santé comme l'écriture de ses lettres avec un calame ou encore le repas qu'il prévoit de manger avec Papirius Paetus. Malgré tout, son analyse est large, diachronique et semble reprendre les points les plus importants sur cette thématique⁶⁵.

Plus récemment, Danielle Gourevitch a écrit, durant les années quatre-vingt, un ouvrage sur la médecine dans le monde gréco-romain. Son quatrième chapitre aborde la relation de Cicéron avec des médecins : comment les considère-t-il ? Est-il proche de ceux-ci ? Est-il toujours d'accord avec eux et quelles sont ses connaissances par rapport à ces derniers ? Ces questions résument en grande partie cette étude qui ne se focalise, bien évidemment, pas uniquement sur sa correspondance⁶⁶.

Peu de temps après, Jacques André a réalisé une synthèse développant la situation des médecins à Rome⁶⁷. Trois décennies plus tard, Jean-Marie André aborde, quant à lui, la médecine romaine dans son ensemble⁶⁸. Alors que Jacques André donne quelques renseignements utiles, le livre de Jean-Marie André est beaucoup plus complet. Il s'interroge

⁶³ BERNARD Jacques-Emmanuel, *op.cit.*

⁶⁴ *IBID.*, p. 27-28.

⁶⁵ MÉNIÈRE Prosper, *Cicéron médecin. Étude médico-littéraire*, Paris, Germer-Baillière, 1862.

⁶⁶ GOUREVITCH Danielle, *Le triangle hippocratique dans le monde gréco-romain. Le malade, sa maladie et son médecin*, Rome, École française de Rome, 1984, p. 439-458 (Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome, n° 251).

⁶⁷ ANDRÉ Jacques, *Être médecin à Rome*, Paris, Les Belles Lettres, 1987 (Realia).

⁶⁸ ANDRÉ Jean-Marie, *La médecine à Rome*, Paris, Tallandier, 2006.

précisément sur les maladies de l'orateur. Il étudie également les diverses maladies présentes dans la Ville (à travers les saisons et l'âge, la gestion des soins, etc).

Une seule étude de 2017 s'intéresse à la thématique de la santé dans la correspondance de Cicéron. Il s'agit de l'article d'Emmanuelle Valette publiée dans la revue *Métis*⁶⁹. Différents points sont développés : les formules et vœux de santé, certains points de la santé de Cicéron, la santé de certains de ses destinataires et les effets thérapeutiques de l'échange épistolaire. Ce travail a davantage de chance de se confondre avec cette étude. Mais, la chercheuse n'a pas abordé l'ensemble des possibilités que peut donner cette correspondance sur le sujet. Tout l'intérêt de cette recherche est de compléter le travail d'E. Valette.

Certains articles scientifiques développent le sujet sous le prisme d'une idée précise. Le premier à citer est celui de Vincent J. Rosivach. Il se concentre sur une lettre en particulier : celle que Cicéron a écrite à Fabius Gallus. Comme les analyses le montreront, cette missive est la plus complète sur la santé de l'Arpinate : Causes, conséquences, remèdes, symptômes y sont explicités⁷⁰.

Le lien entre la médecine et l'eau est reconnu dans plusieurs ouvrages scientifiques⁷¹. Cependant, n'ayant que quelques occurrences dans la correspondance, personne encore n'a étudié ce point pour Cicéron⁷².

Durant l'Antiquité, il existe une expression pour aborder les problèmes psychologiques : la maladie de l'âme. Ce concept est davantage lié à la philosophie qu'à la médecine. Jackie Pigeaud a réalisé un ouvrage qui s'interroge sur les relations entre l'âme et le corps, l'un étant séparé de l'autre tout en étant lié entre eux. Il aborde entre autres la philosophie de l'Arpinate⁷³. En effet, Cicéron a, un jour, écrit une œuvre sur la question, les *Tusculanes*. Une édition de source spécifique pour le troisième livre portant le titre *La médecine de l'âme*

⁶⁹ VALETTE Emmanuelle, « "Cura ut ualeas" : santé et épistolarité dans la correspondance de Cicéron », dans *Métis. Anthropologie des Mondes Grecs Anciens : Histoire, Philologie, Archéologie*, vol. N. S. 15, 2017, p. 21-56.

⁷⁰ ROSIVACH Vincent J., « Cicero, *Epistulae ad Familiares* 7.26 (Why Cicero Got Sick from Eating Too Many Veggies) », dans *New England Classical Journal*, n° 32, 2005, p. 319-327.

⁷¹ FONTANILLE Marie-Thérèse, « Les bains dans la médecine gréco-romaine », dans *Revue archéologique du Centre de la France*, vol. 21, n° 2, 1982, p. 121-130. / JACKSON Ralph, « Waters and spas in the classical world », dans *Medical History*, vol. 34, n° 10, 1990, p. 1-13. / MALISSARD Alain, *Les romains et l'eau. Fontaines, salles de bains, thermes, égouts, aqueducs*, Paris, Les Belles Lettres, 1994 (Realia). / BLONSKI Michel, *Se nettoyer à Rome. II^e siècle av. J.-C. - II^e siècle ap. J.-C. Pratiques et enjeux*, Paris, Les Belles Lettres, 2014 (Collection d'études anciennes, n° 77).

⁷² Pour Fronton, une étude a été réalisée en 2006. Il s'agit de POIGNAULT Rémy, « Vie quotidienne et images : eau, hygiène et santé dans la correspondance de Fronton », dans *Vita Latina*, vol. 175, 2006, p. 4-18.

⁷³ PIGEAUD Jackie, *La maladie de l'âme. Étude sur la relation de l'âme et du corps dans la tradition médico-philosophique antique*, 3^e éd, Paris, Les Belles Lettres, 2006 (Collection d'études anciennes, n° 131).

est même parue en 2020⁷⁴. De nombreux articles et études ont été produits sur cette œuvre. Il est impossible de tous les reprendre ici. Pour reprendre juste un exemple, en Allemagne, un ouvrage de 2007 fait ressortir la volonté de guérir son âme dans ces *Tusculanes*⁷⁵. Il existe également des études sur les émotions qui perturbent l'âme telles que la douleur⁷⁶ ou le chagrin⁷⁷. Une autre vision sur les problèmes psychologiques de Cicéron a été étudiée par le philologue Paul Briot⁷⁸. Ses différents articles publiés dans la revue *Latomus* abordent, entre autres, la possibilité d'un complexe d'Œdipe durant sa jeunesse. Ses théories, ne s'accrochant qu'à peu d'éléments, ne sont pas reprises dans le cadre de cette recherche.

Enfin, il existe aussi des études⁷⁹ ne s'axant pas sur la santé, mais qui reprennent les formules de salutation. Déjà analysée en partie par Emmanuelle Valette, ces expressions ont également été comprises comme une manifestation de politesse et ont donc été étudiées sous un angle différent.

c. Un exemple particulier

Durant la première lecture de la correspondance, une lettre s'est détachée de l'ensemble du corpus. Grâce à elle, l'idée d'une recherche sur plusieurs thématiques de la vie quotidienne avait vu le jour. Même si cette étude a évolué, reprendre cet exemple permet aux lecteurs d'observer les différentes possibilités à entrevoir sur ce sujet aussi vaste.

Il s'agit d'une missive envoyée à Papirius Paetus, un citoyen romain, épicurien et propriétaire terrien, habitant aux alentours de la baie de Naples⁸⁰. Il lui écrit dans sa villa à Rome au début du mois d'août 46, une période particulièrement trouble. En cause, la guerre

⁷⁴ WAQUET Nicolas, *La médecine de l'âme. Tusculanes. Livre III*, Paris, Rivages, 2020 (Petite Bibliothèque).

⁷⁵ KOCH Bernard, *Philosophie als Medizin für die Seele. Untersuchungen zu Ciceros Tusculanae disputationes*, Stuttgart, Steiner, 2006 (Palingenesia, n° 90).

⁷⁶ Pour citer un exemple : LAURENCE Patrick (éd.), *Les écritures de la douleur dans l'épistolaire de l'Antiquité à nos jours*, Tours, Presses universitaires François-Rabelais, 2013 (Perspectives Littéraires).

⁷⁷ LUCIANI Sabine, « *Leuatio aegritudinum*. Consolation et vérité chez Cicéron », dans GALAND Perrine et MALASPINA Ermanno (éd.), *Vérité et apparence. Mélanges en l'honneur de Carlos Lévy, offerts par ses amis et ses disciples*, Turnhout, Brepols, 2016, p. 269-286.

⁷⁸ BRIOT Paul, « Deux remarques sur la psychologie de Cicéron », dans *Latomus*, vol. 25, n° 4, 1966, p. 743-755. / ID., « Cicéron: Approches d'une psychanalyse », dans *Latomus*, vol. 28, n° 4, 1969, p. 1040-1049. / ID., « Traces névrotiques chez Cicéron », dans *Latomus*, vol. 32, n° 3, 1973, p. 595-605. / ID., « Traces obsessionnelles chez Cicéron », dans *Latomus*, vol. 36, n° 2, 1977, p. 475-481.

⁷⁹ ROESCH Sophie, « La politesse dans la correspondance de Cicéron », dans NADJO Léon et GAVOILLE Élisabeth (éd.), *Epistulae antiquae III. L'épistolaire antique et ses prolongements européens (Université François-Rabelais, Tours, 25-27 septembre 2002)*, Louvain / Paris, Peeters, 2004, p. 139-152. / JEPPESEN-WIGELSWORTH Alison D., « "Amici" et "coniuges" in Cicero's letters: Atticus and Terentia », dans *Latomus*, vol. 72, n° 2, 2013, p. 350-365.

⁸⁰ LEACH Eleanor W., « Ciceronian "Bi-Marcus": Correspondence with M. Terentius Varro and L. Papirius Paetus in 46 B.C.E. », dans *Transactions of the American Philological Association*, vol. 129, 1999, p. 141.

civile entre les Césariens et les Pompéiens dure depuis près de 3 ans. Mais la discussion entre les deux hommes n'aborde nullement cette problématique. En revanche, le quotidien de l'orateur y est largement explicité dont les soins apportés à sa santé⁸¹.

Il décrit avec précision son quotidien, un jour dans sa vie. La phrase *Haec igitur est nunc uita nostra* le souligne parfaitement. Toutefois, l'idée d'une journée type est illusoire, chaque jour étant différent du précédent. Mais cette phrase semble indiquer qu'une certaine routine s'est installée dans sa villa romaine. En effet, il n'a nullement utilisé le terme *dies* mais le mot *uita* pour expliciter son quotidien.

Cette journée se déroule en diverses étapes. Premièrement, il accueille de nombreuses personnalités (amis et clients) dans sa villa durant une bonne part de la matinée. Pour exprimer ces rencontres, il utilise un terme : *salutatio*. Il s'agit, en réalité, d'un rite clientélaire ancré au sein de la société romaine aristocratique. Cela se déroulait sans doute dans *l'atrium* de ses *domus*. Avec *l'adsectatio* (cortège jusqu'au Forum), ces matinées sont des moments privilégiés pour construire une relation de réciprocité entre patron et clients. Ils viennent pour demander un service, recevoir le *sportula* (argent – denrées alimentaires), etc. Selon les propos de son frère, pour le patron, il s'agit d'un « moyen de te concilier à la masse : avoir ta maison pleine avant le jour, tenir un grand nombre d'électeurs par l'espoir que tu les défendras (...) Mais ce qui a été dit dans tout ce qui précède vaut aussi pour répandre ta réputation »⁸². Il met en avant sa générosité envers autrui pour en retirer par la suite, entre autres, des avantages politiques⁸³.

Ici, dans cette lettre, ces personnes semblent apprécier Cicéron comme le suggère l'utilisation des termes « très affectueusement » et « avec beaucoup d'égard »⁸⁴. Cette affection montre à quel point dans une pratique de clientélisme, il est nécessaire que le client fasse tout

⁸¹ Lettre à lire dans les *annexes* aux pages 1 et 2.

⁸² « (...) *quibus multitudinem capere possis, ut de nocte domus compleatur, ut multi spe tui praesidi teneantur (...) eadem ad rumorem concelebrandum ualent* », dans Q. Cic., *Comm. Pet.*, XII, 49-50. Dans CICÉRON, *Correspondance. op.cit.* Tome I : *Lettres I-LV*, p. 99.

⁸³ ROULAND Norbert, *Pouvoir politique et dépendance personnelle dans l'Antiquité romaine. Genèse et rôle des rapports de clientèle*, Bruxelles, Latomus, 1979, p. 13-14, 401, 437, 484-488 (Collection Latomus, n° 166). / WALLACE-HADRILL Andrew (éd.), *Patronage in ancient society*, Londres, Routledge, 1990, p. 63-71 (Leicester-Nottingham studies in ancient society, n° 1). / DENIAUX Elizabeth, *Clientèles et pouvoir à l'époque de Cicéron*, Rome, École Française de Rome, 1993, p. 33 et 379 (Publications de l'École française de Rome, n° 182). / VERBOVEN Koenraad, *The economy of friends. Economic aspects of Amicitia and patronage in the late republic*, Bruxelles, Latomus, 2002, p. 95 (Collection Latomus, n° 269). / BADEL Christophe, « L'audience chez les sénateurs », dans CAILLET Jean-Pierre et SOT Michel (éd.), *L'audience. Rituels et cadres spatiaux dans l'Antiquité et le haut Moyen Âge*, Paris, Picard, 2007, p. 141-164 (Textes, images et monuments de l'Antiquité au haut Moyen Âge, n° 6).

⁸⁴ « *Peramanter* », dans GAFFIOT Félix, *Dictionnaire Latin-Français*, Nouv. éd. rev. et augm., Paris, Hachette, 2000, p. 1155. / « *Perofficiose* », dans *IBID.*, p. 1170.

pour plaire à son maître afin de profiter de faveurs ou d'avoir de l'aide de ce dernier. Ensuite, les visiteurs se retirent.

Quand il est enfin seul, il pratique une de ses activités favorites : la littérature. *Aut scribo aut lego* : Selon la journée, il se plongera soit dans ses lectures soit dans sa rédaction. En d'autres termes, la lecture et l'écriture paraissent fort présentes dans sa vie. Il arrive parfois que des personnes s'invitent chez lui pour s'abreuver de son savoir, car « j'en sais un peu plus qu'eux ». Ce compliment est tempéré par le terme *Paulo*. Il fait preuve de modestie afin, sans doute, de ne pas froisser ces Romains.

Enfin, au terme de sa journée, il prend soin de son corps et de sa santé. La *cura* est nécessaire pour son bien-être physique et psychologique. Cicéron s'y attache fort, s'inquiétant même de l'état de son correspondant. La formule de fin comprenant, entre autres, les termes *si me amas* le prouve grandement.

La présentation de sa journée concluait en réalité cette missive. Les premiers paragraphes sont, par leur richesse, tout aussi intéressants sur sa vie privée. Il exprime son ressenti sur de nombreux sujets : son bonheur à la lecture de la lettre⁸⁵ de son correspondant, mais aussi sa tristesse de ne pouvoir le revoir n'ayant pas l'occasion de voyager. Les termes montrant ses émotions sont nombreux (bonheur : *dupliciter delectatus* et *risi, ridere* ; affligé : *doleo*). Rien que dans ce passage, il aborde ses émotions, ses envies de rencontre et de voyage.

Il étale brièvement sa connaissance en ressortant un vers de Terence : « *At quem uirum !* »⁸⁶, mais pas seulement. Il semble insister notamment sur un luxe (*lautitiam*) en particulier : la gourmandise (*edaci*). Il suggère à son correspondant d'« oublier » une alimentation de pauvre. Le terme précis est *dediscendae* (oublier ce qu'on a appris)⁸⁷. Il met en avant cette idée pour une raison précise : la loi somptuaire de César. Elle limitait les dépenses pour les repas et interdisait certains produits trop opulents⁸⁸. Cependant, l'abondance est présente comme le montre la mention de *pauone* et de plats en sauces, le tout cuisiné par un cuisinier personnel pour des invités qui aiment cela. Les règles ne sont pas vraiment respectées et Cicéron ne semble pas vouloir s'y résoudre.

⁸⁵ Le terme utilisé est *litteris*, repris également quand il mentionne ses activités littéraires.

⁸⁶ Tér., Phor., 367. Dans TERENCE, *Comédies*. Tome II : *Heautontimoroumenos – Phormion*, texte établi et traduit par Jules Marouzeau, 3^e éd., Paris, Les Belles Lettres, 1964, p. 142 (Collection des universités de France. Série latine, n° 118).

⁸⁷ « *Dedisco, -is, -ere, didici* », dans GAFFIOT Félix, *op.cit.*, p. 482.

⁸⁸ BONNEFOND-COUDRY Marianne, « Loi et société : la singularité des lois somptuaires de Rome », dans *Cahiers du Centre Gustave Glotz*, vol. 15, 2004, p. 156.

C. La place de la santé au cœur des lettres : « Nos modo ualeamus ».

Au sein de cette lettre, sa santé est mentionnée qu'en fin de missive. Pourtant, elle est pleinement intégrée dans son quotidien. De plus, il s'inquiète pour l'état de son ami Paetus. Mais, au fond, qu'est-ce que la santé ? Selon l'Organisation mondiale de la santé, il s'agit « d'un état de complet bien-être physique, mental et social, et ne consiste pas seulement en une absence de maladie ou d'infirmité »⁸⁹. La santé reprend de nombreuses thématiques : le bien-être, la maladie, la santé physique et psychologie, etc. Cicéron, à travers sa correspondance, les aborde que ce soit pour lui-même ou pour ses proches. Pour Peter White, il s'exprime peu sur sa propre santé. Il le fait remarquer dans son introduction : « bien qu'il existe des auteurs de lettres latines qui pourraient être comptés parmi les grands hypocondriaques du monde (...) Cicéron ne dit que rarement quelque chose sur sa santé »⁹⁰.

Cependant, en s'interrogeant sur la place que prend la santé dans ses lettres, le constat est tout autre. Sur un échantillon de 628 lettres⁹¹, 291 abordent la thématique de la santé, soit 46 % des échanges. Plus de 500 occurrences touchant de près ou de loin le sujet ont été référencées. Peter White, en se focalisant sur l'état de santé de l'Arpinate, n'a pas pu voir le potentiel de cette correspondance.

Bien évidemment, ces missives n'abordent pas uniquement sa propre santé. Comme le dévoile le tableau ci-dessous, différentes facettes y ont été exprimées. Cependant, les chiffres qui vont suivre semblent dépasser le résultat de 291 échanges épistolaires. L'explication est simple. Certaines lettres reprennent différentes catégories. Elles apparaissent donc à plusieurs reprises. Pour exemple, une lettre peut donc contenir une formule et une information sur la santé d'autrui.

⁸⁹« Vos questions les plus fréquentes », dans *Organisation mondiale de la Santé* <https://www.who.int/fr/about/who-we-are/frequently-asked-questions> (consulté le 26 février 2021).

⁹⁰ WHITE Peter, *op.cit.*, p. 6.

⁹¹ Comme déjà dit précédemment, cette recherche se concentre sur les lettres écrites entre 67 et mars 44 reprises du tome I au premier chapitre du tome IX de l'édition des Belles Lettres. Le corpus ne comprend pas les lettres de recommandation.

Répartition du nombre de mentions et de lettres abordant différents points sur la santé dans la correspondance de Cicéron

	Nombre lettres	Pourcentage lettres
Figure de style	7	2%
Santé Cicéron	116	40%
Santé d'autrui	131	45%
Formule	138	47%
	291	100%

Sources : Données élaborées à partir de CICÉRON, *Correspondance*, textes établis et/ou traduits par Léopold-Albert Constans, Jean Bayet, Paul Jal et Jean Beaujeu, t. I-IX, Paris, Les Belles Lettres, 1935-1993.

À sept reprises seulement, Cicéron utilise la thématique de la santé pour élaborer certaines figures de style. Il s'agit d'une pratique écrite souvent présente dans la correspondance, mais pourtant anecdotique sur le sujet. Seuls 2% des lettres en contiennent une. Une étude plus qualitative aura donc plus d'intérêt pour pouvoir comprendre la signification de ces tropes.

Le reste de l'étude se concentre sur deux points radicalement différents : les formules de politesse et la santé des Romains, dont celle de Cicéron. La première partie de la recherche aborde donc les différentes formulations présentes dans ces missives. Elles sont présentes dans 47 % des lettres abordant la santé, soit dans 138 échanges. Il est possible d'y retrouver des expressions de salutation, de clôture, voire même les deux. A priori sans importance, il est possible d'en apprendre beaucoup en les étudiant sous différents aspects : leur répartition dans le temps, les personnes visées, leur nombre au sein des échanges, etc.

Enfin, il est possible de partir d'un constat. Cicéron écrit moins sur son état de santé que sur celui d'autres personnalités romaines : esclaves, famille, amis ou personnalités publiques. En effet, 116 lettres reprennent des informations sur la santé physique ou mentale de l'Arpinate. 15 de plus parlent de celles d'autres personnes. Cette dernière semble donc un peu plus importante. Toutefois, elle ne s'interroge que sur leur santé physique, au contraire de celle de Cicéron. Globalement, celle-ci n'est déjà présente que dans 18,5 % du corpus⁹². Et ce nombre est encore plus réduit en observant son état physique. Seules trente-neuf lettres en parlent, soit 6 %. Peter White s'est sans doute arrêté à ces critères-là.

⁹² 18.5% des 628 lettres.

À travers le temps, ces échanges n'ont pas toujours été constants y compris pour la thématique de la santé. Plusieurs représentations diachroniques en couleur sont visibles dans les *annexes* aux pages 3 à 11. La première aux couleurs vives représente l'ensemble des critères sélectionnés. Grâce à celle-ci, il est possible d'observer le nombre de lettres ayant plusieurs critères se rapprochant de près ou de loin au domaine de la santé. Cependant, les couleurs sont nombreuses et il est facile de se perdre face à un tel afflux de données. Les graphiques ont donc fait l'objet de précisions : les lettres ayant des informations sur la santé d'une personne et les lettres qui possèdent une expression particulière et/ou une figure de style. Ce dernier distingue même qui est visé par la formule de politesse. L'analyse ci-dessous se concentre donc sur ces trois supports.

Une partie des histogrammes reprend, sur le quart de siècle, l'ensemble des 291 lettres où une mention abordant le domaine de la santé a été relevée. Il existe une grande disparité entre les premières et les dernières années de cette correspondance. Cela s'explique en grande partie par le nombre de lettres conservées. Il a déjà été annoncé que le corpus est extrêmement lacunaire entre 68 et 60. Cependant, il y a quand même neuf lettres sur les vingt-sept conservées pour cette période qui abordent la santé⁹³ et particulièrement pour deux domaines : la santé d'autrui (5) et les formules (5) dont une destinée à Cicéron. Il écrit une figure de style sur la santé de la République en janvier 60 (bordeaux gf. formules et figures de style). Sa propre santé, en revanche, est pratiquement inexistante avant décembre 60.

Pour visualiser plus clairement les données des années suivantes, un agrandissement a été nécessaire. Il se concentre sur deux périodes : 59-53 et 51-44. En effet, il est possible d'observer qu'entre juillet 53 et février 51, aucune information n'a été relevée, l'année 52 étant peu connue.

Pour le premier intervalle, en premier lieu, les résultats montrent que toutes les formules ont pour destinataire un correspondant de Cicéron (vert foncé gf. formules et figures de style).

Ensuite, l'année 58 décolle avec 90% des lettres abordant la santé, le pic de sept lettres étant atteint au mois d'avril, au début de son exil. Son propre état physique et psychologie est central jusqu'à son retour à Rome, même si l'absence de lettre pendant plusieurs mois ne peut confirmer cela. En plus de cela, l'utilisation de formules pour ses proches (8) parfois couplées

⁹³ Soit une lettre sur trois.

avec la santé d'autrui (4) indique également son inquiétude – il est loin de chez lui, seul. Cette poche rouge et violette (gf. santé personne) disparaît comme elle est apparue.

Auparavant, à quelques exceptions près, ne ressortaient que des lettres avec présence de formules (6). Une seconde figure de style (rose gf. général - formules et figures de style) est écrite quelques mois avant son exil et une troisième deux mois après son retour.

En février 56, la santé de Cicéron disparaît pour laisser place à celle d'autrui (5) et à l'utilisation de plusieurs formules de politesse (5). Sept lettres sont conservées de nos jours pour l'année 55. Il n'y a donc, à ce moment-là, peu d'informations sur la santé.

Enfin, lors des deux dernières années, dix-huit échanges dont cinq rien qu'en avril 53 sont référencés. Ce mois-là, elles contiennent toutes une formule et en grande majorité, elles apportent un renseignement sur la santé d'autrui. Des données qui semblent persister pour ensemble des années 54 et 53, car ces deux catégories sont présentes chacune dans treize lettres, dont six ensemble (gris gf. général). Cicéron aborde quand même laconiquement sa propre santé durant le deuxième semestre 54 (3).

Pour le second intervalle, différents éléments sont à soulever. Déjà au regard du graphique général, les lettres sont diverses, elles entrent dans de nombreuses catégories. Les figures de style sont toujours accompagnées d'une autre information que ce soit en février 50 ou en mars 45. Étant donné le nombre de couleurs plus important pour cette période, les deux autres graphiques seront d'autant plus utiles.

Pour commencer, malgré l'augmentation d'échanges conservés, l'année 51 ne semble pas être une période où la santé fait partie des priorités de Cicéron. En effet, en 53, 33% des lettres apportent une information, là où en 51, le pourcentage diminue à 27 %. Il faudra attendre 50, pourtant lacunaire de quelques mois, pour voir la moyenne montée à 38%, et ce particulièrement durant ces derniers mois. Celui-ci rentre, à ce moment-là, à Rome après son proconsulat. Cette période en Cilicie n'apporte donc pas véritablement des données sur la question de la santé dans ses lettres. Malgré tout, environ 10 formules destinées à autrui y apparaissent (vert foncé gf. formules et figures de style).

Ensuite, une lettre se détache du lot. Elle a été écrite au mois de février 50 pour Atticus. Pour résumer, il explique par métaphore que l'ancien gouverneur de Cilicie n'est pas satisfait de ses mesures sur place. Un certain Pinarius est gravement malade. Cicéron est inquiet. Il ne sait pas ce qu'il adviendra de la province à la fin de son mandat. Il conclut avec la formule de

politesse *Cura ut ualeas*⁹⁴. Les circonstances ont fait que les quatre critères sont rassemblés dans cette lettre écrite durant une période pourtant assez calme (noir gf. général).

Les données sont plus importantes à la fin de l'an 50 et durant la première moitié de l'année 49 atteignant par deux fois le sommet de 10 lettres sur le mois. Malheureusement, l'absence totale d'échanges conservés durant le second semestre de cette dernière année est un manque important pour ces analyses. Toutefois, certaines informations peuvent ressortir. La santé d'autrui est particulièrement mise en avant (bleu et violet gf. santé personne) (39). Durant cette période, Atticus et Tiron ont particulièrement souffert pendant de nombreuses semaines. Cicéron a eu également quelques soucis au début de l'année 49 (16). Plusieurs formules, surtout à la fin de l'année 50 ont été intégrées dans les échanges (19), deux d'entre elles à un mois d'intervalle ont concerné l'Arpinate.

Les deux années qui suivent n'ont laissé qu'une petite cinquantaine de lettres. Cependant, le nombre de missives où une formule est ajoutée par Cicéron est très important. 71% des échanges de cette période en ont une (vert foncé gf. formules et figures de style). Parmi celles-ci, une est destinée à Cicéron. Sa santé (10) et celle d'autrui (9) sont également présentes, mais dans une moindre mesure. Elles sont en large majorité accompagnées de l'expression de politesse (gris et jaune gf. général).

Une dernière coupure est perceptible entre novembre 47 et avril 46 avant d'arriver sur la période la plus riche du corpus. En tout, de nos jours, près de 250 lettres ont été conservées pour les années 46-45. Cela semble ressortir au premier coup d'œil au regard des histogrammes. Cependant, cela ne représente que 31% des échanges en 46 et 10% de plus en 45. Ce pourcentage est, en réalité, en deçà de la moyenne générale de 45 %.

En 46, les premières données débutent en mai et semblent éclaircir plus particulièrement la santé de Cicéron (11). Un premier pic est visible en décembre avec douze lettres et concerne paradoxalement en majorité la santé d'autrui (8). Durant ce mois également, une lettre sur trois a l'ajout d'une formule toujours écrite par l'Arpinate.

⁹⁴ Ad Att., VI, 1. Dans CICÉRON, *Correspondance*. Tome IV : *Lettres CCV-CCLXXVIII*, texte établi et traduit par Léopold-Albert Constans et Jean Bayet, Paris, Les Belles Lettres, 1950, p. 138-154 (Collection des universités de France. Série latine, n° 130).

Ce constat va changer en 45. Cicéron reçoit sept missives avec une formule de politesse (vert clair gf. formules et figures de style). Mais surtout, la santé d'autrui (13) va être supplantée pendant près de trois mois par celle de Cicéron (rouge et mauve gf. santé personne) (36). Il vient, en réalité, de perdre sa fille Tullia. À ce moment-là, les formules destinées à quelqu'un d'autre vont pratiquement disparaître. Malgré tout, en mars, deux figures de style font leur apparition (orange et rose gf. formules et figures de style). Ensuite, le nombre de lettres descend drastiquement et concerne pratiquement exclusivement les problèmes des autres (12) (bleu gf. santé personne). Le schéma se termine tranquillement par quelques formules et un extrait sur la santé de César.

1. De *Si uales, benest* à *Cura ut ualeas* : la santé à travers les formules

« Des formules passe-partout assez anodines »⁹⁵, voilà le jugement que pose Sophie Roesch dans son analyse sur ces expressions. Selon Henri Suhamy, professeur émérite de l'Université Paris-Ouest, ces adresses, qu'il qualifie de *clauses de style*, sont « des formules (de politesse) rituelles, qu'on prononce sans y adhérer sincèrement »⁹⁶. Ces marques de politesse ne sont pourtant pas si communes et pourraient revêtir une signification plus profonde que cela. Des nuances, des précisions peuvent survenir montrant l'intérêt et l'inquiétude de Cicéron envers son correspondant. Mais avant de poursuivre, il faut rappeler que cette étude n'analyse pas les lettres de recommandation, qui contiennent pourtant pour la plupart ces expressions.

A. Leur place dans la correspondance

a. Dans un cadre général

Comme il a déjà été dit, leur nombre est quand même assez important. En écartant les lettres de recommandation, elles représentent encore 22 % dans ce corpus, ce qui signifie qu'un peu plus d'une lettre sur cinq commence ou se termine avec une expression de salutation. Bien évidemment, tous ces échanges ne comprennent pas les deux formules. En réalité, seules quinze lettres sont dans ce cas de figure⁹⁷, la majorité n'ayant qu'une formule de conclusion (114). Pour neuf d'entre elles en revanche, il est possible de retrouver une salutation en début de missive⁹⁸.

Mais comme déjà mentionné, ces expressions revêtent parfois des nuances, des précisions, des formes donc qui diffèrent de la norme. Celles-ci sont présentes soit au début soit à la fin de la lettre. Deux changements sont à distinguer : les précisions et les variations. Pour les différencier, il est possible de partir de ce postulat-ci. Les premières sont des formules précisant un détail tel que la mention de l'armée (de Cicéron ou de ses correspondants) ou encore les personnes supplémentaires visées comme les membres de sa famille. Les variations, quant à elles, touchent davantage à la structure même de la formule. Certaines peuvent être

⁹⁵ ROESCH Sophie, « La politesse dans la correspondance de Cicéron », dans *op.cit.*, p. 144.

⁹⁶ SUHAMY Henri, *Les figures de style*, 14^e éd., Paris, PUF, 2020, p. 4 (Que sais-je ?, n° 1889).

⁹⁷ Ad Fam., V, 9 ; 14 – Ad Fam., VII, 29 – Ad Fam., XIV, 5 ; 8 ; 11 ; 15 ; 16 ; 17 ; 21 ; 22 ; 23 ; 24 – Ad Fam., XV, 19 – Ad Att., IX, 7B.

⁹⁸ Ad Fam., V, 1 ; 2 ; 7 ; 10a – Ad Fam., IX, 9 – Ad Fam., XIV, 14 – Ad Fam., XV, 1 ; 2 – Ad Att., VII, 2 – Ad Att., VIII, 11C.

accentuées, d'autres peuvent avoir une configuration plus rare. Il n'y a que deux cas où une précision et une variation peuvent se chevaucher. Cela sera explicité par la suite.

Les précisions sont présentes dans ces expressions dans 23 % des cas – 38 % quand il s'agit des formules en début de missive ; 19% quand il s'agit des expressions en fin de lettre⁹⁹. Au regard des variations apportées dans ces expressions, ces chiffres ne sont pas plus élevés. En effet, celles-ci représentent à peine plus d'un quart de l'ensemble des formules (28 %) – soit 32 % des expressions en fin de correspondance ; 8% pour les salutations¹⁰⁰. Les chiffres ne semblent pas très élevés et ne dépassent jamais les 40%. Il est légitime que le lecteur se demande quel est l'apport de ces formules pour cette recherche. L'objectif sera de montrer, à travers diverses analyses, que ces changements ne sont pas aussi anodins qu'il pourrait y paraître à première vue. Ceux-ci dévoilent, en effet, les pratiques épistolaires plus intimes de l'Arpinate.

b. Par rapport aux correspondants

En interrogeant d'un peu plus près ces lettres, un élément peut ressortir : les échanges ciblent particulièrement certaines personnes.

Penchons-nous, en premier lieu, sur les quinze écrits qui contiennent les deux formules. Dans dix d'entre eux, Cicéron donne des nouvelles à sa femme Térentia. À l'exception d'une seule lettre datant de sa période d'exil, elles ont été rédigées principalement quand ce dernier était à Brindes après être revenu désabusé du camp de Pompée. Ces dernières sont relativement courtes, ne dépassant pas une demi-page dans l'édition. Ces échanges étaient donc fort laconiques même s'ils semblent se dérouler assez fréquemment¹⁰¹. Les cinq autres lettres, quant à elles, avaient pour destinataire Cicéron. Elles ont été écrites par des personnes qui lui sont plus ou moins proches : L. Cornelius Balbus, C. Cassius Longinus, M. Curius, P. Vatinius et L. Luccéius. Ce dernier, ami de Pompée et de Cicéron, n'est l'auteur que d'une seule lettre dans l'ensemble du corpus. Il n'est donc pas possible de vérifier s'il utilisait souvent des formules. En revanche, P. Vatinius, qui a été hostile envers l'Arpinate à un moment de sa vie, a utilisé à deux autres reprises ces expressions : une fois au début ; une fois à la fin de ses lettres. En tout, trois missives de P. Vatinius sur quatre conservées contiennent des formules.

⁹⁹ 23% des 153 formules / 38 % des 24 formules de salutation / 19 % des 129 formules de conclusion.

¹⁰⁰ 28% des 153 formules / 8% des 24 de formules de salutation / 32 % des 129 formules de conclusion.

¹⁰¹ Voici les dates des écrits conservés durant cette période : le 23 décembre 48 – le 4 janvier 47 / le 2 juin 47 – la première moitié du mois de juin 47 – le 14 juin 47 – le 19 juin 47 / le 11 août 47 – le 12 août 47 – le 1 septembre 47.

Ensuite, les neuf lettres ayant uniquement une expression de salutation ont une répartition quelque peu différente. En plus de la lettre de P. Vatinius, seules trois autres ont été écrites pour Cicéron, l'une par le gendre de Cicéron, P. Cornelius Dolabella, les deux autres par Q. Caecilius Metellus Celer et Cn. Pompeius Magnus (Pompée). Le reste de ces missives sont de la main de l'orateur. À l'exception d'une lettre pour Térentia, il use de ces expressions pour des personnalités publiques, par deux fois même pour l'ensemble des magistrats et le Sénat.

Mis à part sa femme et son gendre, l'usage d'une formule introductive ne vise pas réellement les personnalités les plus proches de Cicéron. Ces débuts de lettres semblent davantage être une certaine manifestation de politesse. Aucun indice de marque d'attention ne ressort de ces échanges (sauf chez Terentia et Dolabella). Les formules sont dans leur forme originelle, parfois même écourtée. Un seul ajout est perceptible : le souhait d'une armée en bonne santé¹⁰².

Quant aux 114 échanges épistolaires ayant une « conclusion », ce tableau peut être particulièrement éclairant. Il permet de visualiser leur nombre en fonction du destinataire ou destinataire.

Répartition des lettres ayant une formule de conclusion en fonction du destinataire ou destinataire (67-44 av. J.-C.)

Écrit par / pour	Personnalité	Nombre de lettres
De	De M. Porcius Cato	1
	De P. Vatinius	1
	De M. Caelius Rufus	1
	De Ser. Sulpicius Rufus	2
		5
À	À Culléolus	1
	À L. Papirius Pétus	1
	À C. Marcellus	1
	À M. Marius	1
	À Cn. Domitius Ahénobarbus	1
	À P. Térentius Varron	1
	À Q. Ligarius	1
	À Cn. Plancius	1
	À Q. Paconius Lepta	1
	À C. Memmius	1
	À M. Claudius Marcellus	2
	À Ap. Claudius	2
	À C. Trébonius	2
	À C. Cassius Longinus	2
	À C. Toranius	2
	À A. Manlius Torquatus	2
	À Trebatius	3
	À Ser. Sulpicius Rufus	4
	À sa femme et ses enfants	5
	À Térentia	7
À Quintus	8	
À Tiron	15	
À Atticus	45	
		109
		114

Sources : Données élaborées à partir de CICÉRON, *Correspondance*, textes établis et/ou traduits par Léopold-Albert Constans, Jean Bayet, Paul Jal et Jean Beaujeu, t. I-IX, Paris, Les Belles Lettres, 1935-1993.

¹⁰² Les informations sur les différentes personnalités des deux paragraphes ci-dessus proviennent de l'annexe de Jacques-Emmanuel Bernard. Dans BERNARD Jacques-Emmanuel, *op.cit.*, p. 515-547.

Un premier constat s'impose : il s'agit, en grande majorité, d'échanges rédigés par Cicéron. Seules cinq lettres lui ont été écrites : une par P. Vatinius, une autre par M. Porcius Cato (Caton l'Utique), une par M. Célius Rufus et deux par S. Sulpicius Rufus. Ces deux dernières missives sont célèbres : l'une raconte le décès de Marcellus tandis que l'autre est une *consolatio* suite à la mort prématurée de Tullia. Leurs échanges ne sont pas à sens unique. Cicéron lui écrit également cinq missives. Quatre se terminent par une salutation. L'amitié qui les unit peut être une explication.

Dans la seconde partie du tableau, les premières lignes mentionnent des personnes qui ont un contact cordial et peu fréquent avec l'orateur. Plus les chiffres augmentent, plus le cercle restreint de Cicéron est présent. S. Sulpicius Rufus a déjà été mentionné, mais il faut également relever la présence de Quintus, le frère de l'orateur qui a reçu huit lettres ayant une marque de conclusion. Cela représente 30% de l'ensemble de leur correspondance, un pourcentage assez restreint qui serait difficile à expliquer. Il aurait été facile de croire que cela serait dû à leur moment de mésentente. Cependant, les lettres conservées ne datent nullement de cette époque, un peu de dix ans les séparent de ces faits. De plus, ce faible taux apparaît également chez son plus proche conseiller et ami, Atticus. Outre la lettre déjà évoquée plus haut, Cicéron intègre à quarante-cinq reprises une expression finale, une marque d'inquiétude et d'amitié pour cet homme. Ce chiffre, important de prime abord, est à relativiser. Cela ne représente que 13 %¹⁰³ du corpus. Deux autres cas peuvent encore être mentionnés, celui de L. Papirius Paetus et P. Térentius Varron. Ceux-ci apparaissent au début du tableau. En cause, il n'y a qu'une seule lettre pour chacun qui contient cette expression. Étonnant alors que ceux-ci se connaissent depuis longtemps, sont amis de surcroît et ont des échanges assez uniques. Avec Varron, il s'attarde sur des thématiques telles que les études et la retraite dans un ton sobre. Avec Paetus, Cicéron aborde les lieux de convivialité et ses rencontres sociales d'une manière familière et joviale¹⁰⁴. Malgré cela, cette formule n'apparaît qu'à une seule reprise sur sept pour l'un, et une sur neuf pour l'autre, des taux oscillants donc entre 11 et 14 %.

¹⁰³ Pourcentage calculé sur 46 lettres (une avec une formulation de salutation et 45 avec une de conclusion).

¹⁰⁴ LEACH Eleanor W., « Ciceronian "Bi-Marcus": Correspondence with M. Terentius Varro and L. Papirius Paetus in 46 B.C.E. », dans *op.cit.*, p. 140-141.

Il semble, en revanche, que pour d'autres correspondants, le constat est différent. Sa femme, Térentia, et ses enfants ont reçu pas moins de douze échanges¹⁰⁵ comprenant cet élément. Mais, déjà auparavant, il a été souligné qu'elle est destinataire de plusieurs lettres reprenant en plus et en grande majorité une formule d'introduction. Avec ces dernières, Cicéron a partagé avec sa femme (et enfants) un ensemble de vingt-trois lettres avec une formule, soit 96 % des écrits conservés. Un nombre bien plus important que la moyenne, soulevant l'importance pour l'Arpinate de prendre soin des siens. Une autre personne a, également, reçu d'une manière fréquente cette marque d'attention : Tiron. L'affranchi de Cicéron, souvent tombé malade, a fait l'objet d'inquiétude et d'attention de la part de son ancien maître. Comme il est possible de le voir dans le tableau, quinze lettres sur dix-sept ont, en plus de nombreux conseils de soin de l'orateur, une formule de clôture. En d'autres termes, cela représente 88 % de leurs échanges.

Pour résumer, il est possible de retenir deux éléments. D'une part, cette pratique s'observe assez fréquemment dans les lettres que Cicéron a reçues, quels que soient les liens qui unissent les correspondants. Sur les quarante et une lettres qui ont été conservées, treize ont une expression, un total pouvant se chiffrer à près de 30 %. D'autre part, même si ces personnes sont plus proches de l'orateur, elles n'ont pas pour autant davantage de marques d'attention. Seuls Tiron et Térentia n'entrent pas dans ce cas de figure, les liens entre ces deux individus et Cicéron semblant être plus forts.

c. À travers le temps

Entre 67 et 45, 138 lettres écrites par ou pour Cicéron contiennent une marque de politesse. Malgré les données manquantes – particulièrement avant 59 – la ligne du temps présente dans les *annexes* à la page 12 permet d'observer certaines tendances.

Premier constat, une grande majorité des lettres n'ont qu'une formule de clôture. La ligne du temps semble ne faire ressortir que ces dernières. Pourtant, l'apparition d'expressions de politesse en début et en fin de missives peut se subdiviser en trois grandes phases.

Premièrement, en 62, les trois lettres sont introduites par une formulation de salutation. Pour les dix années qui suivent, la donne change : elles n'ont que des expressions de conclusion. Ce n'est qu'en septembre 51 qu'une missive reprend une formule à son origine.

¹⁰⁵ Celles-ci comprennent les lettres de Térentia au nombre de 7 avec celles destinées à sa femme et ses enfants.

Deuxièmement, la première lettre contenant les deux formules n'apparaît qu'en octobre 50, soit plus de 15 ans après les premiers échanges conservés. Pendant une période de deux ans, malgré une tendance largement minoritaire, les missives commençant par une expression ou possédant les deux formulations vont se côtoyer.

Enfin, à l'exception d'une seule missive en 44, les lettres n'ont plus uniquement de formules d'introduction à partir de décembre 48. Jusqu'à la fin de l'année 45, pas moins de treize échanges contiennent les deux expressions. En revanche, l'année 46 se détache. En effet, l'ensemble des quatorze missives ont qu'une formule de conclusion. Différentes hypothèses peuvent se prévaloir : le nombre moins important d'échanges conservés par rapport à l'année 45 ou un taux moins élevé de lettres avec ses correspondants les plus intimes.

B. Au départ d'une lettre, une formule de salutation

Comme il a déjà été mentionné, vingt-quatre lettres débutent par une formule de salutation – 4 % des 628 lettres du corpus. Il s'agit d'un bien maigre échantillon pourtant bien utile. Déjà, cette pratique ne semble pas fréquente en dehors des lettres de recommandation. Elle est bien souvent accompagnée d'une formule de clôture. L'utilisation uniquement au début de la lettre semble donc moins habituelle. Malheureusement, les données manquent pour spéculer sur la question.

Ces salutations revêtent, la plupart du temps, la même forme, comme une norme dans les procédés de rédaction épistolaire. Celle qui revient le plus souvent se structure en deux parties : d'un côté, la prise de nouvelles de son correspondant et de l'autre, la santé – en général bonne – du destinataire : *Si uales bene est ego ualeo*¹⁰⁶. Une version abrégée existe : *Si uales, benest*¹⁰⁷. Les abréviations sont souvent utilisées par simplicité : *s.u.b.(e.u.)*.

Cependant, des évolutions peuvent être perceptibles dans ces débuts de missive et elles sont loin d'être anodines. Elles ont été relevées à dix reprises dans cet échantillon apportant, en grande majorité, des précisions. Il y a trois cas de figure distincts : la mention de l'armée, d'une personne supplémentaire ou un ajout ayant un rapport avec la santé.

¹⁰⁶ Ad Fam., XIV, 8 ; 11 ; 16 ; 17 ; 21 ; 22 ; 23 ; 24.

¹⁰⁷ Ad Att., VIII, 11C – Ad Att., IX, 7B – Ad Fam., V, 1 – Ad Fam., VII, 29 – Ad Fam., XIV, 15 – Ad Fam., XV, 19.

Six lettres font partie de cette première catégorie. Elles font toutes parties des livres cinq et quinze des *Ad Familiares*¹⁰⁸. Deux formulations différentes se distinguent : la demande ou la précision. En effet, d'un côté, à deux reprises, Cicéron demande à ses correspondants comment vont-ils ainsi que leur armée : *Si tu exercitus que ualetis, benest*. De l'autre, P. Vatinius, à deux occasions, débute ses écrits en disant ceci : « Si tu vas bien tant mieux, mon armée (*exercitus*) et moi allons bien ». Cicéron va également utiliser cette formule en informant le Sénat et les magistrats de ses avancées en Cilicie : *Si uos ualetis bene est ego exercitus que ualemus*. Une petite nuance seulement diffère des deux précédentes lettres : Cicéron écrit à une collectivité là où Vatinius s'adresse à une seule personne. Cette phrase n'est en réalité que la forme inverse des deux premiers échanges cités ci-dessus. L'expression *S.U.B.* a donc été modifiée pour y intégrer en plus le terme *exercitus*.

Ensuite, les noms de personnes supplémentaires peuvent apparaître en début de lettres. Par exemple, Cicéron, par deux fois, envoie une lettre destinée à sa femme, Térentia, mais également à sa fille, Tullia.

« Si vous êtes en bonne santé, toi et Tullia, notre douce lumière, nous le sommes aussi, notre fils chéri et moi »¹⁰⁹

« Vous êtes en bonne santé ? Alors nous aussi »¹¹⁰

Ces formules reprennent toujours le schéma d'origine mentionné au-dessus. Cependant, certaines petites différences sont à déceler entre les deux expressions. Pour la première, il utilise des termes tendres tels que *Lux nostra* envers sa fille Tullia, mais également *suauissimus* envers son fils Marcus présent avec lui. Dans la seconde, en revanche, il est plus laconique. Les pronoms personnels latins *uos* et *nos* sont les seuls éléments visibles. Trois mois séparent ces deux échanges et pourtant le ton a radicalement changé. Il est possible d'imaginer qu'il n'ait pas le temps pour ces « mielleries », mais cette théorie n'est pas tangible. En effet, le même jour que cette dernière lettre, Cicéron écrit à son ami Atticus en ces termes : « Tu me pardonneras mon bavardage. Cela me soulage de t'écrire »¹¹¹. Il a donc besoin de correspondre. La raison principale pourrait se trouver justement dans ces échanges avec Atticus. Cicéron soupçonne quelques problèmes dans les comptes de sa femme. Il en parle même sous la forme

¹⁰⁸ Ad Fam., V, 2 ; 7 ; 9 ; 10a – Ad Fam., XV, 1 ; 2.

¹⁰⁹ Ad Fam., XIV, 5. Dans CICÉRON, *Correspondance. op.cit.* Tome V : *Lettres CCLXXIX-CCLXXXIX*, p. 30.

¹¹⁰ Ad Fam., XIV, 14. Dans *IBID.*, p. 106.

¹¹¹ Ad Att., VII, 13A. Dans *IBID.*, p. 108-110.

d'énigme. Il semble donc davantage s'inquiéter de ce sujet que de la santé de sa femme et surtout de sa fille, pourtant non concernée par cette problématique.

Enfin, une dernière précision touche la question de la santé. Une seule missive donne des compléments d'information sur le sujet : une lettre écrite par Luccéius. D'habitude, le correspondant précise qu'il va bien. Cependant, Luccéius indique : « moi je vais comme d'habitude un peu plus mal encore que d'habitude »¹¹². Cette phrase montre son mal-être, mais surtout un autre élément : leurs liens plus intimes. En effet, par courtoisie, normalement, une réponse reste neutre, même encore de nos jours. Toutefois, ici, il exprime ses véritables sentiments. Il précise même que son état se dégrade.

Il s'agit d'une formulation inhabituelle même unique dans l'ensemble de cette correspondance. Certes, sa forme originelle est présente. Néanmoins, la seconde partie a été modifiée pour correspondre davantage au message qu'il voulait exprimer. Comme le souligne Emmanuelle Valette Cagnac, le correspondant dévoile à quel point la forme traditionnelle de cette expression ne convient plus à la situation qu'il subit, les circonstances politiques le touchant de près¹¹³. Il s'agit d'une variation unique avec un ajout précisant son état. Les termes *sicut soleo, paululo tamen etiam deterius quam soleo* ont été ajoutés aux mots *ego ualeo* souvent usités dans cette expression.

Seule une autre formule de salutation a évolué et possède une variation. La lettre a été écrite par Dolabella. Il participait, à ce moment-là, activement à la guerre civile auprès de César. Au lieu d'utiliser le mot *benest*, il utilise le terme *gaudeo*, plus chaleureux que la formule originale. Il se réjouit pour son beau-père, Cicéron. L'objectif de Dolabella semble, ici, de garder bonne figure, de montrer ses bonnes intentions.

¹¹² Ad Fam., V, 14. Dans CICÉRON, *Correspondance. op.cit.* Tome VIII : *Lettres DLXXXVII-DCCVI*, p. 95.

¹¹³ VALETTE Emmanuelle, « "Cura ut ualeas" : santé et épistolarité dans la correspondance de Cicéron », dans *op.cit.*, p. 28.

C. Cura ut ualeas : *un dernier mot avant l'envoi*

La pratique de formulation de politesse en fin de lettres est, quant à elle, beaucoup plus fréquente. En effet, sur un corpus de 628 missives, 18 % de ces dernières ont une telle conclusion, soit quasiment une lettre sur cinq. Avant de poursuivre, il faut préciser que ces expressions apparaissent parfois en plein cœur de la missive. Quatre exemples sont dans ce cas de figure¹¹⁴. Il s'agit de lettres qui ont souvent été complétées, Cicéron ayant de nouvelles informations depuis lors.

a. La norme : *Cura et Vale*

En fin de lettres, deux expressions sont particulièrement fréquentes, toujours en lien avec la question de la santé. Elle représente une certaine « norme ». Elles entrent dans un cadre codifié.

D'une part, il y a l'utilisation du terme précis *Vale* parfois mis au pluriel *Valebis*. Il s'agit d'une formule d'adieu qui peut également se traduire par « Porte-toi bien » ou encore « Bonne Santé ». Dans le corpus, elle revient à plus de quatre-vingts occasions¹¹⁵, seule, accompagnée d'une autre formule ou encore avec certains termes supplémentaires.

D'autre part, il y a l'utilisation tout aussi commune d'une autre expression, plus longue quant à elle : *Cura ut ualeas*. Sa traduction oscille principalement entre « Prends soin de ta santé » et « Porte-toi bien ». Les lettres se concluent en douceur sur une note d'attention envers son correspondant. Elle est utilisée à quarante-trois reprises¹¹⁶ en grande majorité sans ajout supplémentaire.

Ces deux expressions sont utilisées par Cicéron que ce soit pour son frère, son ami Atticus ou encore d'autres personnalités moins proches. Elles sont également présentes dans certaines lettres que l'orateur va recevoir. Pour prendre l'exemple d'Atticus, l'Arpinate reprend tout autant les deux expressions (une vingtaine d'occurrences pour chacune). Toutefois, la première est principalement utilisée dans les années 50 alors que la seconde l'est particulièrement en 47.

¹¹⁴ Ad Att., III, 22 – Ad Att., V, 19 – Ad Att., VII, 5 ; 7.

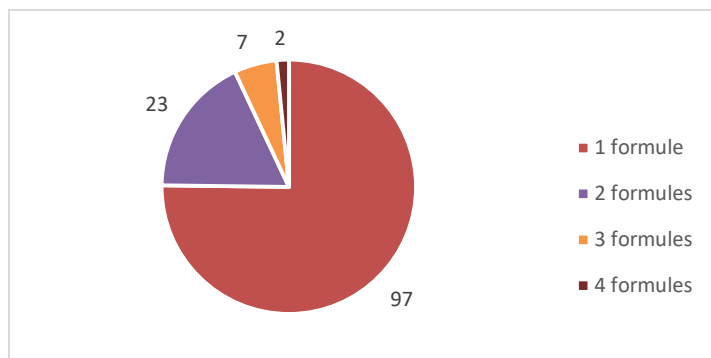
¹¹⁵ Il est possible de citer pour l'exemple une dizaine de lettres : Ad Att., I, 8 – Ad Att., XI, 10 ; 11 ; 13 ; 14 ; 15 – Ad Fam., III, 2 ; 11 – Ad Fam., XIII, 1 – Ad Fam., XIV, 1 ; 3 ou encore Ad Fam., XVI, 15.

¹¹⁶ Par exemple : Ad Att., I, 5 – Ad Att., II, 2 ; 7 ; 11 ; 23 ; 25 – Ad Att., IV, 6 – Ad Fam., VII, 6 – Ad Fam., XVI, 3 – Ad Quint., II, 3 – Ad Quint., III, 6 (8).

b. Des formulations multiples

La plupart du temps, ces expressions sont là pour conclure une lettre. Une seule suffit pour exprimer cette marque d'attention ou de courtoisie. C'est le cas, ici, dans nonante-sept lettres. Néanmoins, comme le montre le graphique ci-dessous, d'autres missives ont deux, trois voire quatre formules qui se suivent.

Répartition par lettre du nombre de formulations indiquées (N :129)



Sources : Données élaborées à partir de CICÉRON, *Correspondance*, textes établis et/ou traduits par Léopold-Albert Constans, Jean Bayet, Paul Jal et Jean Beaujeu, t. I-IX, Paris, Les Belles Lettres, 1935-1993.

Une constatation s'impose. Ces multiplications s'opèrent quand même dans 25 % des cas. Cela montrerait peut-être une insistance ou une inquiétude de la part de l'auteur. Il s'agit ici est de comprendre cette répétition. Il faut préciser d'emblée qu'une formule va être considérée comme un double message : *etiam atque etiam uale*.

Il arrive dans de rares cas qu'une lettre ait quatre formules de politesse. Il n'y a que deux exemples dans ce corpus, destinés tous deux à Tiron, l'affranchi de l'orateur. Les missives ont été écrites quand Cicéron a dû l'abandonner, car il était, les deux fois, gravement malade. Le premier se déroule en avril 53 et le second en novembre 50.

En 53, il est écrit ceci : *Cura te etiam atque etiam diligenter. Vale (...) Vale*. D'une part, le terme adieu est répété à deux reprises. D'autre part, il utilise l'expression qui « dédouble » symboliquement le message : *etiam atque etiam*. L'ajout en plus du *Cura* est unique dans l'ensemble du corpus, cette formule étant assimilée le plus souvent à *Vale*¹¹⁷.

¹¹⁷ Ad Fam., XVI, 15. Dans CICÉRON, *Correspondance*. Tome III : *Lettres CXXII-CCIV*, texte établi et traduit par Léopold-Albert Constans, Paris, Les Belles Lettres, 1940, p. 168 (Collection des universités de France. Série latine, n° 84).

En 50, l'emploi intense de *Vale* saute aux yeux. Il est présent à quatre reprises dans les deux dernières phrases de la missive¹¹⁸. Cette utilisation presque abusive dévoile, en réalité, la détresse de Cicéron ne pouvant aider son affranchi. Celui-ci ne semble pas guérir. Il lui demande donc instamment de prendre vraiment soin de lui pour qu'ils puissent au plus tôt se retrouver.

Cicéron écrit également à sept reprises trois formules à la fin de ses échanges, en grande majorité, de nouveau, pour Tiron : une fois en 53 et jusqu'à trois occasions en 50¹¹⁹. Pour la première lettre, Cicéron écrit une formule toute particulière. Elle montre le lien qui unit les deux hommes : *Conserua te mihi* (prends soin de ta vie qui m'est chère), une séquence unique qui s'ajoute à l'expression *etiam atque etiam uale*. Une autre lettre pour l'affranchi utilise une association isolée : *Etiam atque etiam Vale. Vale salue*. Les deux échanges suivants, quant à eux, reprennent une structure également visible dans une missive destinée à Atticus¹²⁰ : *Cura ut ualeas. Etiam atque etiam uale*. Il écrit de cette manière, à ce moment-là, à son ami Atticus, car il est en pleine mer et est sujet à de nombreuses nausées dues au mal de mer¹²¹. Deux dernières lettres ont cette triple répétition. Elles sont toutes deux destinées à Térentia et ses enfants¹²². D'une part, il écrit *Serui ualetudini (...) Valete, mea desideria, ualete*, d'autre part *Cura ut ualeas. Vale mea Terentia (...) uale*. Une double répétition du terme *uale* est perceptible, le tout accompagné de petites marques d'attention. Ces sept exemples ne représentent en réalité que 5 % des lettres ayant une formule de conclusion.

Plus fréquentes, les doubles répétitions apparaissent à vingt-trois occasions – un peu moins de 20% des formules clôturant ces échanges. Elles se font principalement sous trois formes distinctes. La première, déjà précisée ci-dessus, est *etiam atque etiam uale*. Elle peut se traduire par « Encore au revoir et bonne santé », mais aussi par « Adieu encore une fois adieu ». La seconde est l'association de *Cura ut ualeas* et *uale*. La dernière présente à six reprises, se distingue des deux autres en utilisant en partie une nouvelle expression : *Valetudinem tuam cura diligenter. Vale*. En l'utilisant, l'Arpinate insiste pour que sa femme prenne vraiment soin d'elle. En réalité, Térentia est la principale destinataire de ces doubles formules, suivie par

¹¹⁸ « *Vale, mi Tiro, uale, uale et salue. Lepta tibi salutem dicit et omnes. Vale* », dans Ad Fam., XVI, 4. Dans CICÉRON, *Correspondance. op.cit.* Tome V : *Lettres CCLXXIX-CCLXXXIX*, p. 42.

¹¹⁹ Ad Fam., XVI, 5 ; 7 ; 9 ; 14.

¹²⁰ Ad Att., V, 20. Dans CICÉRON, *Correspondance. op.cit.* Tome IV : *Lettres CCV-CCLXXVIII*, p. 83.

¹²¹ Information précisée dans Ad Att., V, 21. Dans *IBID.*, p. 128.

¹²² Ad Fam., XIV, 2 ; 3. Dans CICÉRON, *Correspondance. Tome II : Lettres LVI-CXXI*, texte établi et traduit par Léopold-Albert Constans, Paris, Les Belles Lettres, 1935, p. 65-67 et 75-77 (Collection des universités de France. Série latine, n° 81).

Tiron, ensuite vient d'assez près Atticus et enfin son frère Quintus, toutes des personnalités proches de Cicéron.

Au terme de cette partie, un constat est interpellant : Tiron et Térentia sont les principales cibles de ces petites attentions, Atticus et Quintus suivant de loin. Cette pratique a donc pour objectif de faire passer divers messages importants. Cicéron éprouve une vive inquiétude envers Tiron et Atticus. À défaut de pouvoir les aider, il les pousse à se soigner. Pour Quintus, dont de nombreuses autres lettres auront une formule de conclusion, il insiste juste, à une seule occasion, plus durement sur les soins de son frère. Enfin, pour Térentia, au début pleines de tendresse et d'attention¹²³, ses dernières lettres garderont ce trait uniquement grâce à ces formules de clôture. Au fil du temps, sa femme reçoit davantage de marques de courtoisie plutôt qu'un message d'amour. Quelques mois après ces échanges, le couple va se séparer¹²⁴. Pour finir, aucun autre correspondant ne recevra une quelconque lettre avec ce système de répétition. Cicéron use donc de cette pratique uniquement avec ses proches les plus intimes, quelle que soit leur relation au fil du temps.

c. Les précisions et variations : en dehors de la règle

- *Les précisions*

De nombreuses spécifications sont perceptibles dans ces formules de clôture et sont symptomatiques de la pensée de Cicéron envers ses proches. Celles-ci sont présentes dans 25 missives soit 19 % des conclusions du corpus. Une lettre a même deux précisions¹²⁵. Comme le montre le tableau ci-dessous, elles sont, bien évidemment, diverses : jusqu'à cinq catégories ressortent telles qu'une mention sur la santé de son correspondant ou encore d'un sentiment.

¹²³ Nombreuses sont les apostrophes présentes dans les premières lettres de leur correspondance. Dans GUILLAUMONT François, « Vie publique et vie privée dans les lettres de Cicéron à Terentia (Ad Familiares 14, 1-4) », dans *Interférences. Ars scribendi*, n° 8, janvier 2015, p. 3-4.

¹²⁴ Gaston Boissier, déjà à la fin du XIX^e s., a relevé qu'à partir de la bataille de Pharsale, les échanges entre les deux protagonistes deviennent plus secs. Les seules marques de respect présentes sont uniquement ces formules. Dans ID., « Cicéron dans la vie publique et dans la vie privée : II : La vie privée », dans *op.cit.*, p. 55-56.

¹²⁵ Le nom du correspondant et une spécification sur sa santé dans Ad Fam., XVI, 4. Dans CICÉRON, *Correspondance. op.cit.* Tome V : *Lettres CCLXXIX-CCLXXXIX*, p. 42.

Répartition des formules de conclusion ayant une précision

Type de formule	Type de précision	Nombre d'occurrences
Fin	Manque	1
	Santé	3
	Personne supplémentaire	4
	Sentiment	7
	Correspondant	11
		26

Sources : Données élaborées à partir de CICÉRON, *Correspondance*, textes établis et/ou traduits par Léopold-Albert Constans, Jean Bayet, Paul Jal et Jean Beaujeu, t. I-IX, Paris, Les Belles Lettres, 1935-1993.

Le manque n'apparaît qu'à une seule occasion au sein du corpus. Cette absence est pourtant soulignée à de nombreuses reprises durant cette période, mais jamais qu'une fois à la fin d'une lettre. Cette dernière a été écrite en octobre 58, soit 6 mois après le début de son voyage d'exil, Cicéron décrit à sa femme et ses enfants ses malheurs et souffrances face à cette situation difficile¹²⁶. Il est seul et ne peut recevoir l'aide de personne¹²⁷. Il déplore donc sa solitude et l'absence de ses proches auprès de lui dans la conclusion de son message : « Adieu, vous qui me manquez tant ! Adieu. ». Ce manque est exprimé par les termes *mea desideria*. Le traducteur le comprend ici comme l'objet de ses désirs. Toutefois, cela peut également être vu comme l'objet de ses regrets¹²⁸. La culpabilité assez forte de Cicéron à l'égard de sa famille est perceptible. Il ne peut être auprès d'eux. Ils souffrent tout autant que lui, à cause de lui. Cicéron aurait pu éviter cette situation.

Une précision touchant le domaine de la santé est visible à trois reprises. Les deux premières lettres datent du mois de novembre 50. Elles avaient pour destinataire Tiron. Ce dernier est malade et ne semble pas se rétablir. Les échanges de cette période abordent en grande majorité ces problèmes de santé. L'inquiétude de Cicéron est forte au début du mois. La répétition en fin de lettre du terme *uale* est symptomatique¹²⁹. Quelques semaines plus tard, le 26, alors que l'orateur apprend de bonnes nouvelles sur son état de santé, il ne reste pas moins anxieux, car son affranchi n'est pas pour autant guéri¹³⁰. Dans les deux missives, il précise ceci :

¹²⁶ Ad Fam., XIV, 2. Dans CICÉRON, *Correspondance. op.cit.* Tome II : *Lettres LVI-CXXI*, p. 65-67.

¹²⁷ « Il devait résider à 500 miles au moins des côtes d'Italie. L'eau et le feu lui étaient, dès le vote de la loi, interdits, ce qui lui enlevait toute possibilité d'être hébergé au cours de son voyage d'exil ». Dans *IBID.*, p. 15.

¹²⁸ « *Desiderium, -ii* », dans GAFFIOT Félix, *op.cit.*, p. 510.

¹²⁹ Ad Fam., XVI, 4. Dans CICÉRON, *Correspondance. op.cit.* Tome V : *Lettres CCLXXIX-CCLXXXIX*, p. 42.

¹³⁰ Ad Fam., XVI, 9. Dans *IBID.*, p. 50-52.

« Au revoir, à bon port ». Cette traduction ne reflète pas en réalité le terme latin d'origine : *salue*. Il peut être compris selon le Gaffiot comme « en bonne santé, en bon état »¹³¹. Ce mot insiste encore davantage sur le concept de se soigner pour guérir. La dernière, quant à elle, se déroule quelques mois plus tard, en 49. Durant cette période, Atticus est souvent sujet à des crises de fièvres quartes. Cicéron, au fil du temps et après analyse, remarque qu'un cycle est perceptible. La maladie se calme avant de revenir en force à certaines périodes bien précises. Il l'exprime entre autres à la fin de sa lettre après avoir salué son ami : « Mais prends soin de ta santé, car je calcule qu'hier c'était ton jour de crise »¹³². Cependant, les seuls termes présents sont *diem tuum heri*. La traduction trahit donc une interprétation nullement erronée de l'auteur au regard des différents échanges. La volonté de Cicéron, d'un côté et l'état de son correspondant, d'un autre côté, ont donc été ajoutés en fin de missive.

À quatre occasions également, une personne proche du correspondant est saluée. La première a été écrite pour Atticus¹³³. Lorsqu'il termine sa lettre, en plus de saluer son ami, il salue sa femme Pilia ainsi qu'une certaine Cécilia, semble-t-il, assez proche comme le dévoile l'utilisation de *nostram* en latin. Il pourrait s'agir de Cécilia Metella mentionnée, entre autres, dans son discours *Pro Sexto Roscio* pour avoir donné l'asile à Sextius à Rome¹³⁴. Par deux fois, durant le mois de décembre 48, il va également penser à sa fille Tullia : une fois en saluant Téréntia ; une fois en concluant avec Atticus¹³⁵. En revanche, à une reprise, la salutation ne vise pas le correspondant. Elle ressort au plein cœur d'une lettre à l'origine destinée à Atticus : « Bonne santé à Pomptinius »¹³⁶. Celui-ci, prêteur sous le consulat de Cicéron, est devenu par la suite l'un de ses légats. Toutefois, l'expression diffère : *cupio ualere*. L'éditeur précise qu'il s'agit bien d'une formule de congé, mais qu'elle est moins désinvolte qu'à l'accoutumée. Cicéron porte donc parfois son attention sur d'autres personnes quand il clôt sa missive.

¹³¹ « *Salve* », dans GAFFIOT Félix, *op.cit.*, p. 1405.

¹³² « *Sed cura ut ualeas. Puto enim diem tuum heri fuisse* », dans Ad Att., IX, 8. Dans CICÉRON, *Correspondance. op.cit.*, p. 263.

¹³³ Ad Att., VI, 2. Dans CICÉRON, *Correspondance. op.cit.* Tome IV : *Lettres CCV-CCLXXVIII*, p. 184.

¹³⁴ Cicéron, *Pro Roscio*, X, 27. Dans CICÉRON, *Discours*. Tome I (1^{ère} partie) : *Pour Quinctius - Pour S. Roscius d'Amérie - Pour Q. Roscius le Comédien*, texte établi et traduit par Jules Humbert et Henri de La Ville de Mirmont., Paris, Les Belles Lettres, 1934, p. 87 (Collection des universités de France. Série latine, n° 5).

¹³⁵ Ad Fam., XIV, 9 – Ad Att., XI, 8. Dans CICÉRON, *Correspondance. op.cit.* Tome VI : *Lettres CCCXC-CCCCLXXVII*, p. 177-179.

¹³⁶ « *Pomptinum cupio ualere* », dans Ad Att., VII, 7. Dans CICÉRON, *Correspondance. op.cit.* Tome V : *Lettres CCLXXIX-CCLXXXIX*, p. 66.

La quatrième catégorie pourrait se définir comme le sentiment, l'attention que porte soit Cicéron envers son correspondant, soit l'inverse. Il faut préciser d'emblée qu'à deux reprises, l'émotion accentue l'expression. Il s'agit des termes « je t'en conjure » et « de grâce » présents d'un côté dans un échange avec Atticus et d'autre part dans une lettre destinée à Papirius Paetus¹³⁷. Les termes latins *obsecro* et *si me amas* montre la demande, même la supplication de Cicéron. Il utilise des mots forts qui les lient entre eux. Cinq autres missives ont des précisions touchant les domaines de l'amour, de l'attention ou encore de l'affection. Tiron est destinataire de trois d'entre elles. L'Arpinate va, d'une part, souligner leur affection commune comme le montre les termes *si me diligis* ou encore *Conserua te mihi*¹³⁸ pour d'autre part renforcer sa demande : Guérir. Il écrit, entre autres, « c'est le cadeau le plus précieux que tu puisses me faire »¹³⁹. Enfin, Cicéron, à deux reprises, fait une demande à ses correspondants. C. Trébonius doit prendre soin de l'affection exceptionnelle qu'il lui porte. C. Cassius Longinus doit continuer à le chérir¹⁴⁰.

Le point le plus important est sans conteste la mention du nom ou, tout du moins, d'un lien avec ses correspondants. En grande majorité, ces précisions affectives sont présentes avec son frère¹⁴¹. Le classique *mi frater* est présent à deux reprises, mais certains termes développent encore davantage ce lien. Plusieurs variantes ressortent durant ces missives : *Mi suavissime et carissime frater*, *Mi optime et optatissime frater*, *mi suavissime et optime frater* ou encore *mi carissime frater*. Ces mots peuvent se traduire par « agréable », « cher », « parfait » ou encore « désiré ». Les lettres ont été écrites en 56 et 54, durant une période où les deux frères s'apprécient énormément. Ce lien va fortement se dégrader plusieurs années plus tard. Les trois derniers exemples mentionnent les noms de ses correspondants Térentia et Tiron, mais sont plus avares en termes de mots tendres : *Mea Terentia*, *Mi Tiro*, *Tiro Noster*¹⁴². Seuls les possessifs *mea*, *mi* et *noster* ont été ajoutés, soulevant malgré tout un lien avec ces derniers.

¹³⁷ Ad Att., XII, 4 – Ad Fam., IX, 20. Dans CICÉRON, *Correspondance. op.cit.* Tome VII : *Lettres CCCCLXXVIII-DLXXXVI*, p. 40 et 95.

¹³⁸ Ad Fam., XVI, 13 ; 14. Dans CICÉRON, *Correspondance. op.cit.* Tome III : *Lettres CXXII-CCIV*, p. 166-167.

¹³⁹ « *Hoc gratius mihi facere nihil potes.* », dans Ad Fam., XVI, 22. Dans CICÉRON, *Correspondance. op.cit.* Tome VII : *Lettres CCCCLXXVIII-DLXXXVI*, p. 50.

¹⁴⁰ « *Cura ut ualeas meque ames amore illo tuo singulari* » / « *Valebis igitur meque, ut a puero fecisti, amabis* », dans Ad Fam., XV, 20 et 18. Dans *IBID.*, p. 230 et 244.

¹⁴¹ Ad Quint., II, 3 ; 5 ; 6 – Ad Quint., III, 1 ; 4 ; 5 (7) ; 6 (8).

¹⁴² Ad Fam., XIV, 3 – Ad Fam., XVI, 4 ; 7.

Toutes ces précisions montrent à quel point derrière un simple « Au revoir », se cache de l'affection, de l'amour, de l'inquiétude envers des correspondants qui, en grande majorité, ont un lien assez fort avec Cicéron. Comme pour les formules de salutation, Térentia et Tullia sont particulièrement visées, mais pas seulement. Atticus et sa femme Pilia, Papirius Paetus, Quintus ou encore Tiron ont également reçu ces petites attentions. Ces fins sont donc riches en signification et représentent bien plus qu'un simple « Prends soin de ta santé ».

- *Les variations*

Ces nuances, bien plus fréquentes en fin de lettre qu'en début de missive, sont de deux types, l'accentuation de l'expression et les formes rares (revenant moins de cinq fois dans ce corpus). Il arrive quelquefois que cela rentre dans les deux catégories. Ce cas de figure a eu lieu à cinq occasions. Plusieurs exemples y sont explicités ci-dessous. En tout, il existe trente cas pour la première classe et quinze pour la seconde.

Pour commencer avec ces dernières, les formules rares sont présentes dans 12 % des cas (sur l'ensemble des expressions concluant une lettre), soit un message sur huit malgré tout. Celles-ci peuvent légèrement se distinguer des énoncés classiques comme être tout à fait différente.

Premièrement, une expression est présente sous différentes variantes dans cinq échanges¹⁴³ : *Fac (ut) ualeas, Fac plane ut ualeas, Fac ut cures*. Elle utilise avant tout le terme *fac* provenant du verbe *facere* qui signifie tout simplement « faire », une variation au terme *cura* voulant dire « prendre soin ». Tous les deux sont des verbes d'action. Cicéron demande à son correspondant de s'occuper de lui. Un cas ajoute le terme *plane* pouvant être compris comme « pleinement » ou encore « tout à fait ». Il s'agit d'un des exemples où une formule rare est accentuée. Un autre exemple utilise le terme *cures* au lieu de *ualeas*. Ces derniers mots sont des synonymes exprimant, tous les deux, le fait de soigner, de se fortifier, etc.

Ensuite, le verbe *curare* fait également l'objet de variante. En effet, en plus de l'expression soulevée ci-dessus, le terme est parfois développé différemment par rapport à ce qu'il est possible d'observer habituellement. De nouveau, cinq missives ont une salutation unique utilisant le verbe latin¹⁴⁴ : *Cura te etiam atque etiam diligenter, Uelim curae habeas, Tu uelim tuam ualetudinem cures, Primum ualetudinem tuam cures et teque Cura*. La première mention se rapproche d'une formule déjà étudiée plus haut, mais se distinguant par l'emploi de

¹⁴³ Ad Att., IX, 7B – Ad Att., XI, 8 – Ad Fam., XIV, 1 – Ad Fam., XVI, 10 – Ad Quint., II, 5.

¹⁴⁴ Ad Att., XII, 12 – Ad Fam., VIII, 8 – Ad Fam., XIV, 7 ; 9 – Ad Fam., XVI, 15.

cura au lieu de *uale*. La seconde indique, par l'usage du verbe *uelim*, la volonté de M. Célius Rufus. Il souhaite que Cicéron prenne soin de son affranchi Philon et du Grec Diogène. La troisième utilise également ce verbe. Mais, ici, l'ajout au côté de *cures* du terme *ualetudinem* est présent. Il s'agit d'un détail intéressant et également présent au sein de l'exemple suivant. La santé est mise à l'avant-plan avec l'utilisation de deux termes qui se complètent voire se répètent. La dernière formule n'est que l'abréviation même du *Cura ut ualeas*. Les termes *diligenter, tu* ou encore *primum* ont été adjoints pour accentuer le message.

Un dernier ensemble peut se dégager. Celui-ci peut se caractériser par l'emploi du terme *operam* qui, dans son sens le plus strict, signifie les soins ou même l'attention. À trois reprises, Cicéron termine ses lettres de cette manière¹⁴⁵ : *operam ut ualeatis, (da) operam ut ualeas*. L'apparition du verbe *dare* est, en réalité, sous-entendue dans la plupart des cas. Stricto sensu, cette formule se rapproche de la forme originelle *Cura ut ualeas*. La signification de celle-ci reste la même, mais une variation s'opère. Au lieu de « prends soin », Cicéron veut dire « donne tes soins ».

Deux dernières mentions sont difficiles, de prime abord, à classer : *Serui ualetudini*¹⁴⁶ et *Conserua te mihi*¹⁴⁷. Toutes deux utilisent une expression unique tout en voulant passer un message sur la santé. *Serui*, provenant du verbe *serere*, signifie enlacer ou attacher. Ici, son utilisation a été détournée. Il peut être compris comme « Attache tous tes soins » ou encore « Unis tes forces ». *Conserua*, déjà relevé ci-dessus, se traduit par « conserve-toi », le domaine du soin est sous-entendu à travers ce mot. Paradoxalement, un lien peut se faire entre ces deux termes. Celui-ci ne s'observe qu'en prenant les dérivés de ces verbes, les mots communs qui en découlent. Ils désignent tous deux l'esclavagisme au sens large du terme, une thématique bien loin donc des soins et des maladies.

Comme il a été observé à quelques reprises, ces formules utilisent bien souvent des mots qui les accentuent, des termes qui insistent : le destinataire doit prendre soin de lui et de ses proches. Quelques exemples seront repris ci-dessous, les trente occurrences étant bien trop conséquentes et peu utiles à étudier.

¹⁴⁵ Ad Att., VII, 5 – Ad Fam., XIV, 19 – Ad Fam., XVI, 12.

¹⁴⁶ Ad Fam., XIV, 2. Dans CICÉRON, *Correspondance. op.cit.* Tome II : *Lettres LVI-CXXI*, p. 67.

¹⁴⁷ Ad Fam., XVI, 14. Dans CICÉRON, *Correspondance. op.cit.* Tome III : *Lettres CXXII-CCIV*, p. 167.

Trois termes ou suite de termes se détachent clairement du lot : *diligenter* (7) ; *igitur* (6) ; *etiam atque etiam* (8). Chaque mot désigne un élément distinct qui pourtant intensifie l'expression.

Diligenter rentre plutôt dans le cadre d'un travail consciencieux (« attentif » ou encore « bien attentivement »). Ce terme est visible en très grande majorité dans une formule proche de celles dérivant du verbe *carere* : *Valetudinem tuam cura diligenter*. Elle est exclusivement usitée à six reprises¹⁴⁸ pour Térentia durant l'année 47. Le message *Cura etiam atque etiam diligenter* en est un second exemple. Un lien entre *carere* et *diligenter* peut donc être perceptible. Il est important de prendre soin scrupuleusement de soi¹⁴⁹.

Igitur indique davantage l'idée d'un constat sans appel (« Alors », « donc »). Il est tout autant utiliser pour accompagner *Cura ut ualeas* que pour suivre *Vale-Valebis*¹⁵⁰. Il n'existe qu'un unique exemple où ce dernier est accompagné d'autres termes pour accentuer la formule : *Cura igitur nihil aliud ut tu ualeas*¹⁵¹. Tiron, le destinataire de cette lettre, doit prendre soin uniquement de sa propre santé, rien d'autre ne doit l'occuper. Le terme n'implique pas une émotion, mais complète la volonté de l'auteur.

Etiam atque etiam répète, quant à lui, le message. Les choix de traduction de l'éditeur vont dans ce sens : « Encore une fois », « Je répète en te disant au revoir » « Encore bonne Santé et au revoir » ou encore « De nouveau et encore ». Pratiquement la totalité des occurrences accompagne le terme *uale* à une exception près déjà mentionnée plus haut¹⁵².

Diverses occurrences soulignent encore d'autres types d'accentuation. Il y a l'utilisation, à trois reprises, du *tu* pour apostropher et viser personnellement le correspondant¹⁵³. La présence de la supplication est également appuyée à travers des mots tels que *te oro*, *obsecro* et *si me amas*¹⁵⁴. Enfin, il existe également des termes du registre purement de l'insistance : *ergo potissimum* ou encore *maxime*¹⁵⁵.

¹⁴⁸ Raison pour laquelle elle ne rentre pas dans le cas des formules rares.

¹⁴⁹ Ad Fam., XIV, 10 ; 11 ; 15 ; 22 ; 23 ; 24 – Ad Fam., XVI, 15.

¹⁵⁰ Ad Att., VI, 2 ; 5 – Ad Att., VII, 5 – Ad Att., XII, 33 – Ad Fam., VII, 4 – Ad Fam., XV, 18.

¹⁵¹ Ad Fam., XVI, 5. Dans CICÉRON, *Correspondance. op.cit.* Tome V : *Lettres CCLXXIX-CCLXXXIX*, p. 44.

¹⁵² Ad Att., V, 19 ; 20 – Ad Fam., XVI, 5 ; 7 ; 9 ; 11 ; 14 ; 15.

¹⁵³ Ad Fam., VI, 20 – Ad Fam., XIV, 9 – Ad Fam., XVI, 5.

¹⁵⁴ Ad Att., XII, 4 – Ad Fam., IX, 20 – Ad Quint., III, 1.

¹⁵⁵ Ad Fam., XIV, 4 – Ad Fam., XVI, 1.

D. Conclusion

Alison Jeppesen estime, en étudiant les cas d'Atticus et de Térencia que « cette expression (à la fin des missives) est si rare qu'elle ne peut avoir beaucoup de sens. »¹⁵⁶. Cependant, le constat est tout autre. Les formules de politesse, qu'elles se placent au début ou à la fin de ces échanges, pouvaient trahir une part de la vie et de la pensée de Cicéron. Cela s'observe sous différents points : les correspondants concernés, la répartition dans le temps, l'intensité, les précisions et variations qu'apportent certaines expressions, etc.

En premier lieu, elles ressortent dans un peu plus d'une lettre sur cinq, et ce en grande majorité en fin de lettres. Celles-ci sont destinées principalement à certaines personnes : d'une part ses proches et d'autre part Cicéron, même si d'autres personnalités y ont eu droit. Ces derniers auraient été plus présents si les lettres de recommandation avaient été intégrées à l'étude.

Ensuite, cette pratique n'a pas toujours été constante durant ces vingt-cinq années. Même si le corpus est incomplet, certaines tendances ressortent : l'utilisation d'une formule de politesse au début et à la fin des lettres à partir d'une certaine période, la prédominance des messages de congé durant près de dix ans durant les années 50, etc.

De plus, en général, celles-ci répondent à une norme déjà présente sous Plaute. Pourtant, des précisions, des variations, des évolutions sont perceptibles dans ses « vœux de santé ». Les règles évoluent pour répondre au besoin de l'auteur, au message qu'il veut faire passer à son destinataire¹⁵⁷. Il peut viser plusieurs personnes, montrer le lien étroit qu'il a avec son correspondant, montrer ses sentiments et ses inquiétudes, etc. Elles peuvent montrer l'évolution du langage envers certains destinataires. En se focalisant sur ces termes, la formule perd quelque peu son côté courtois pour faire passer un message plus profond bien souvent envers des proches tels que Atticus, Térencia et ses enfants, Quintus ou encore Tiron.

¹⁵⁶JEPPESEN-WIGELSWORTH Alison D., « « Amici » et “coniuges” in Cicero's letters: Atticus and Terentia », dans *op.cit.*, p. 353.

¹⁵⁷ Comme Emmanuelle Valette-Cagnac le soulève également : « le souci constant d'adapter la lettre au destinataire (...) les formules de santé sont loin d'être systématiques ». Dans *ID.*, « “Cura ut ualeas” : santé et épistolarité dans la correspondance de Cicéron », dans *op.cit.*, p. 26.

Enfin, ces vœux de santé, qui peuvent être accentués par l'emploi de certains mots, le peuvent également par un outil simple : la répétition. Elles apparaissent quand même dans 25 % des cas. Tiron et Térentia sont les principaux destinataires des demandes de Cicéron, Atticus et son frère Quintus n'ayant eu que quelques échanges de ce type. Toutefois, personne d'autre ne reçoit de telles sollicitations.

Certaines personnes sont plus présentes que d'autres, sont plus proches de Cicéron. Elles font l'objet de son attention, mais aussi de ses inquiétudes, demandant avec insistance qu'ils prennent vraiment soin d'eux et de leurs proches. Ces formules, pratique épistolaire présente encore bien après l'orateur, ne représentent pas qu'une norme, pas qu'une marque de politesse, mais bien plus que cela.

2. Τρόπος : santé et figures de style

De prime abord, une étude sur la santé devrait s'interroger sur les soins et l'hygiène humaine durant l'Antiquité. Pourtant, la thématique est bien plus large. Après avoir déjà mis l'accent sur les formules de salutation, il est possible de découvrir que Cicéron aborde le sujet autrement. En effet, à quelques occasions, la santé devient un support pour former une figure de style. Elle peut devenir un outil de comparaison ou prendre place au cœur d'un message métaphorique.

Les figures de style sont des procédés rhétoriques fort présents au sein de la langue française. Il en existe de nombreuses formes dont les métaphores (« une dérivation de sens fondée sur la ressemblance »¹⁵⁸) ou encore les comparaisons (mettre en avant la similitude des éléments sans détourner le sens du mot). Celles-ci sont en réalité des tropes (τρόπος), des figures qui reprennent un terme en le détournant de sa signification originale¹⁵⁹.

Dès l'Antiquité grecque, ces concepts ont été théorisés. Aristote, philosophe grec, indique dans son ouvrage la *Poétique* : « la métaphore est le transport à une chose d'un nom qui en désigne une autre, transport ou du genre à l'espèce, ou de l'espèce au genre, ou de l'espèce à l'espèce »¹⁶⁰. Les pratiques linguistiques courantes sont mises de côté pour être remplacées par une métaphore. En l'utilisant, il est possible de visualiser par images ce que la personne veut dire. Pour le philosophe, la comparaison se rapproche grandement de la métaphore, ayant comme nuance leur présentation grammaticale¹⁶¹.

Quant à l'orateur Cicéron, ses propos rejoignent ceux d'Aristote. Tous deux y voient un apport important. Les métaphores et les comparaisons sont apparentées, cette dernière étant une métaphore développée. L'Arpinate a même clairement distingué les tropes des autres figures de style. Dans ses discours, mais aussi dans ses écrits, elles ont une double fonction à jouer : *inopiae causa* (nécessité) ou *delectationis causa* (plaisir). Le procédé métaphorique permet la mise en relief d'une réalité ou même l'expression d'une idée non immédiate¹⁶². Ses discours s'adaptent à la réalité du terrain tout comme ces expressions afin qu'elles fassent sens pour

¹⁵⁸ SUHAMY Henri, *op.cit.*, p. 6.

¹⁵⁹ *IBID.*, p. 18 et 26.

¹⁶⁰ Arist., Poét., 21, 1457a. Dans ARISTOTE, *Poétique*, 2^e éd. rev. et corr, texte établi et traduit par J. Hardi, Paris, Les Belles Lettres, 2002, p. 61 (Collection des universités de France. Série grecque, n° 74).

¹⁶¹ ARMISEN-MARCHETTI Mireille, « Histoire des notions rhétoriques de métaphore et de comparaison, des origines à Quintilien. Partie 1 », dans *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, L.H. n° 49, 1990, p. 335-339.

¹⁶² ARMISEN-MARCHETTI Mireille, « Histoire des notions rhétoriques de métaphore et de comparaison, des origines à Quintilien. Partie 2 », dans *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, n° 1, 1991, p. 23-25.

l'auditeur ou le lecteur. Il s'agit du principe de convenance (*τρέπον*). Il faut éviter l'inexactitude de l'image en évoquant, entre autres, des objets, des représentations connues de tous¹⁶³.

Dans sa correspondance, elles sont présentes à de nombreux endroits, parfois présentant des termes de langue grecque et, dans ce cas-ci, se concentrant sur la thématique de la santé. Mais son usage n'est pas unique. Plutarque pour s'exprimer, par exemple, sur le déclin de la République, reprend, comme Cicéron, des analogies sur la maladie et le médecin¹⁶⁴. Seulement, dans le corpus de cette recherche, leur nombre est restreint. Sept cas ont été relevés. Ils ont chacun un contexte différent et n'ont, à première vue, aucun lien entre eux. Leur répartition est particulière. Au moins une année d'écart les sépare l'un de l'autre. Seule l'année 45 a deux figures de style, l'une étant écrite par S. Sulpicius Rufus et l'autre par Cicéron. L'analyse sera en grande majorité réalisée dans un ordre chronologique.

Auparavant, il faut d'emblée expliquer au lecteur les raisons qui poussent à étudier ces tropes. En réalité, Cicéron a utilisé cette thématique pour aborder des sujets complètement différents. Ce choix est symptomatique. Il délivre un message, une façon de penser qui était compréhensible pour l'époque. De plus, à travers ces métaphores ou ces comparaisons, il va développer inconsciemment sa vision sur la médecine et va utiliser un vocabulaire spécifique (latin ou grec).

Le premier extrait date du 20 janvier 60. Cicéron écrit à son ami Atticus parti de Rome à ce moment-là. Il aborde, entre autres, la situation politique en ville. Celle-ci l'inquiète. Son ennemi politique, P. Clodius Pulcher, a été acquitté malgré son acte répréhensible lors de la fête de Bona Dea et veut devenir tribun de la plèbe. Cependant, pour cela, il doit être adopté par un plébéien. Le Sénat refuse. Il souhaite donc avoir l'accord des pontifes et augures ainsi que le vote d'une loi curiate. Pour y arriver, il est soutenu par le tribun Hérénnius, sans doute corrompu. Ensemble, ils tentent de faire voter la loi lors de comices centuriates plutôt que de comices curiates. Au même moment, une loi agraire instituée par L. Flavius inquiète l'Arpinate. Il est en plus, durant cette année, de plus en plus isolé et craint pour sa sécurité¹⁶⁵. Cicéron

¹⁶³ DESMOULIEZ André, *Cicéron et son goût. Essai sur une définition d'une esthétique romaine à la fin de la République*, Bruxelles, Latomus, 1976, p. 268 et 451-457 (Collection Latomus, n° 150).

¹⁶⁴ SION-JENKIS Karin, « La crise de la République romaine : le point de vue de Plutarque », dans FRANCHET D'ESPÈREY Sylvie (e.a.) (éd.), *Fondements et crises du pouvoir*, Pessac, Ausonius Éditions, 2003, p. 295 (Études).

¹⁶⁵ CICÉRON, *Correspondance. op.cit.* Tome I : *Lettres I- LV*, p. 152-153. / RUNDELL W.M.F., « Cicero and Clodius: The Question of Credibility », dans *Historia. Zeitschrift für Alte Geschichte*, vol. 28, n° 3, 1979, p. 305. / CELS-SAINT-HILAIRE Janine, « P. Clodius, ses amis, ses partisans, sous le regard de Cicéron », dans *Dialogues d'histoire ancienne*, Suppl. 1, 2005, p. 74.

explique ci-dessous à Atticus son ressenti face à ces évènements et particulièrement face aux actions de Clodius :

In re. p. uero, quamquam animus est praesens, tamen uulnera etiam atque etiam ipsa medicina efficit. Nam ut ea breuiter quae post tuum discessum acta sunt colligam, iam exclames necesse est res Romanas diutius stare non posse. Etenim post projectionem tuam primus, ut opinor, introitus fuit in causam fabulae Clodianae, in qua ego nactus, ut mihi uidebar, locum resecandae libidinis et coercendae iuuentutis uehemens flauis et omnes profundi uires animi atque ingenii mei non odio adductus alicuius sed spe non corrigendae sed sanandae ciuitatis.

Quant à la République, sans doute le courage ne nous abandonne pas, mais de nouvelles blessures naissent sans cesse du remède même. En effet, je n'ai qu'à résumer brièvement ce qui s'est passé depuis ton départ, et tu ne pourras pas ne point t'écrier que Rome ne peut plus vivre bien longtemps. Car c'est après ton départ, si je ne me trompe, que la comédie de Clodius a commencé ; ayant cru y trouver l'occasion de cautériser la plaie de la licence et de mettre un frein aux excès de nos jeunes gens, j'ai embouché vigoureusement la trompette, j'ai dépensé sans compter toutes les forces de mon cœur et de mon esprit, non point en haine de quelqu'un, mais dans l'espoir sinon de réformer notre cité, du moins de guérir ses plaies¹⁶⁶.

Un an après, à Rome, les évènements jouent en sa défaveur. Au début de l'année 59, le projet de loi agraire du tribun Flavius est repris par le consul César. Celle-ci offre le lotissement des terres appartenant au domaine public aux citoyens plus pauvres, mais aussi aux vétérans du triumvir Pompée. Fin avril, il dévoile une seconde loi prévoyant le lotissement des terres de Campanie. Au même moment, ce dernier, également grand pontife et Pompée, augure, acceptent l'adoption de Clodius. Son nouveau parent, P. Fonteius, est bien plus jeune que lui. Grâce à ces soutiens, il peut prétendre au tribunat. Cicéron, lui, s'est éloigné de la cité, sans doute à cause de ces derniers évènements. Durant les semaines qui vont suivre jusqu'en juillet, les regrets et les craintes de l'Arpinate sont fréquents. Il ressent la menace de Clodius. Il ne se sent plus en sécurité¹⁶⁷. Il pense même qu'il pourrait se faire démasquer par le biais de sa correspondance pourtant intime. Pour éviter cela, il décide d'envelopper certains de ses propos « sous les voiles de l'allégorie (*ἀλληγορίαις obscurabo*) » :

¹⁶⁶ Ad Att., I, 18. Dans CICÉRON, *Correspondance. op.cit.* Tome I : *Lettres I- LV*, p. 161.

¹⁶⁷ *IBID.*, p. 190-191 et 195. / CELS-SAINT-HILAIRE Janine, « P. Clodius, ses amis, ses partisans, sous le regard de Cicéron », dans *op.cit.* / FEZZI Luca, *Il tribuno Clodio*, 1^{ère} éd., Rome, Laterza, 2008, p. 44-46 (Biblioteca essenziale Laterza, n° 79). / HUMM Michel, *La République romaine et son empire. 509 à 31 av. J.-C.*, Malakoff, Armand Colin, 2018, p. 314 (Collection U).

Nunc quidem nouo quodam morbo ciuitas moritur, ut, cum omnes ea quae sunt acta improbent, querantur, doleant, uarietas in re nulla sit, aperteque loquantur et iam clare gemant, tamen medicina nulla adferatur. Neque enim resisti sine interuentione posse arbitramur nec uidemus qui finnis cedendi praeter exitium futurus sit.

La République est en train maintenant de mourir d'une maladie nouvelle, qui est la suivante : alors que tout le monde blâme ce qui a été fait, s'en plaint, en souffre, qu'il n'y a là-dessus nulle discordance, qu'on parle à découvert et qu'on gémit tout haut, nul remède cependant n'est apporté, c'est que d'une part nous ne croyons pas qu'il puisse y avoir résistance sans tuerie et d'autre part nous ne voyons de terme à nos abandons que dans l'anéantissement final¹⁶⁸.

Un thème ressort de ces deux extraits : le lent déclin de la République romaine. Précisons d'emblée que d'autres lettres de cette période abordent également ce sujet. Toutefois, la thématique de la santé n'y est pas aussi présente¹⁶⁹. Face à une situation politique dégradée, mais aussi à des problèmes économiques et sociaux, Rome semble doucement faire face à une situation de crise. Ce dernier mot, qui n'est pas ici employé par Cicéron, n'est qu'un des termes souvent usités par les modernes pour expliciter cette période de déclin qui débute à la fin des années 60¹⁷⁰. Nombre de productions scientifiques débutent leurs explications par cette notion de crise¹⁷¹. Et pourtant, comme le souligne Karin Sion-Jenkis, la *crisis* a une signification médicale. Tout comme la *res publica* est à un moment décisif de son existence, lors de sa crise, le malade est dans une phase cruciale de sa maladie. Selon elle, lorsque l'Arpinate prend conscience qu'une « maladie » touche la République, il y voit une certaine « crise morale », où les mœurs des ancêtres ne sont plus respectées (l'affaire de sacrilège de Clodius), où le respect envers les sénateurs et l'ordre politique est perturbé (division au sein de la classe dirigeante, le pouvoir important des triumvirs, l'adoption de Clodius en vue de son tribunat)¹⁷². Martin Jehne, quant à lui, développe la pensée de Cicéron. Pour l'orateur, le Sénat doit jouer un rôle central

¹⁶⁸ Ad Att., II, 20. Dans CICÉRON, *Correspondance. op.cit.* Tome I : *Lettres I- LV*, p. 251.

¹⁶⁹ La *res publica* est affaiblie (*infirmata*) dans la lettre Ad Att., I, 17 et est même déjà morte (*perit*) dans la missive Ad Att., II, 21.

¹⁷⁰ GABBA Emilio, « La Chute de la République romaine (Colloque de Dijon) », dans *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, n° 2, 1990, p. 145. / MICHEL Alain, « Cicéron et la crise de la République romaine », dans *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, n° 2, 1990, p. 155. / HUMM Michel, *op.cit.*, p. 309-310. / MEIER Christian, « Res publica amissa : retour sur la construction d'un paradigme. Introduction à la nouvelle édition de 1980, traduit par Anne-Laure Vignaux », dans *Trivium. Revue franco-allemande de sciences humaines et sociales*, n° 31, juillet 2020, p. 3.

¹⁷¹ Un article en particulier est à souligner : BRUHNS Hinnerk, « Crise de la République romaine ? Quelle crise ? », dans FRANCHET D'ESPÈREY Sylvie (e.a.) (éd.), *Fondements et crises du pouvoir*, Pessac, Ausonius Éditions, 2003, p. 365-378.

¹⁷² SION-JENKIS Karin, « La crise de la République romaine : le point de vue de Plutarque », dans FRANCHET D'ESPÈREY Sylvie (e.a.) (éd.), *op.cit.*, p. 293.

au sein de l'État. Si son pouvoir est menacé ou même suspendu par certains magistrats préférant s'en remettre au peuple, alors la République est mise en danger¹⁷³. Cependant, il est difficile et délicat de déceler cela au regard de ces deux extraits. L'analyse ci-dessous sera donc plus proche des termes employés et ne dépassera pas la période des élections au tribunat de Clodius.

Malgré l'écart entre les deux extraits et une situation politique qui a évolué, Cicéron évoque de sombres présages à propos de la République romaine. En 60, Rome « is doomed », selon Shackleton Bailey¹⁷⁴. Un an et demi après, le discours évolue. Elle est sur le point de mourir. Différents termes ont été utilisés. Premièrement, *stare (non)* est souvent utilisé sous différentes significations par Cicéron. La traduction, ici, signifie « tenir ». La République ne pourra plus tenir encore longtemps¹⁷⁵. Plus loin, dans cette même lettre, il utilise le terme *amissa*¹⁷⁶, qui peut être interprété comme une perte probable de l'existence de la *res publica*¹⁷⁷. Cicéron pense que certaines personnes ont déjà conscience de la fin de la République. Il annonce que, dans un futur (proche ou lointain), la *res publica* verra son existence compromise. Plusieurs mois plus tard, il est plus grave. Il annonce clairement sa mort avec *moritur*. Il n'indique plus une action future, mais un évènement présent. La situation semble s'être dégradée dans l'esprit de Cicéron.

Pour expliciter ses propos, il utilise un lexique médical : *uulnera - medicina - resecaendae - sanandae* ou encore *nouo morbo*. Deux thèmes transparaissent. D'un côté, le mal qui touche la République évolue. Au début, il subit de nouvelles blessures (*uulnera*). Par la suite, il est dépeint comme d'une maladie qui semble inconnue « *nouo morbo* ». D'autre part, la notion de traitement est présente avec l'utilisation du terme *medicina* dans les deux extraits. Cependant, en 60, la blessure semble naître du remède même. Pour M. Édouard Bailly, il s'agirait d'un dicton proverbial difficilement explicable¹⁷⁸. Prise littéralement, la phrase signifierait que le remède n'est pas correct, insuffisant ou encore nocif. M. Nisard, au XIX^e s.,

¹⁷³ JEHNE Martin, « Krisenwahrnehmung und Vorschläge zur Krisenüberwindung bei Cicero », dans *IBID.*, p. 379.

¹⁷⁴ CICÉRON, *Cicero's letters to Atticus*. vol. 1 : 1-45 (books I and II), édité par D.R. Shackleton Bailey, Cambridge, Cambridge University press, 1965, p. 173.

¹⁷⁵ *IBID.*, p. 330.

¹⁷⁶ « *Ceteros iam nosti; qui ita sunt stulti, ut amissa re publica piscinas suas fore salvas sperare videantur* » se traduisant par « Les autres, tu les connais : leur sottise est telle qu'on les voit nourrir l'espoir de sauver leurs viviers quand la république aura péri », dans Ad Att., I, 18. Dans CICÉRON, *Correspondance. op.cit.* Tome I : *Lettres I-LV*, p. 163.

¹⁷⁷ Selon le sens : perdre la vie. Dans « *Amitto, -is, -ere, -misi, -missum* », dans GAFFIOT Félix, *op.cit.*, p. 115.

¹⁷⁸ CICÉRON, *Lettres à Atticus*. t. 1 : *Livres I-IV*, traduit et annoté par Édouard Bailly, Paris, Librairie Garnier Frères, 1937, p. 447.

le traduit comme suit : « Seulement la volonté d'agir m'abandonne »¹⁷⁹, une interprétation assez personnelle de sa part, d'autant plus que la suite du passage ne semble pas aller dans son sens. En effet, deux mots sont à souligner : *resecandae*, « couper » en français, est vu par M. Bailey comme une métaphore chirurgicale¹⁸⁰; *sanandae* se traduit, quant à lui, par guérir¹⁸¹. Ces deux termes, dont l'un des deux a été détourné de sa signification d'origine, ne représentent qu'une première étape : guérir la communauté. Dans un second temps, bien plus tard, il faudra réformer (*corrigendae*) la cité, un terme latin dont le sens peut être double et également signifier guérir¹⁸². À travers ce passage, Cicéron indique sa volonté de se battre pour maintenir la République en place malgré les problèmes apparents. Selon Giuseppe La Bua, « Cicéron se révèle être un médecin prudent et scrupuleux, prêt à faire un sacrifice personnel pour guérir le corps malade de l'État »¹⁸³. Pour y parvenir, l'orateur s'aide de pensées politico-philosophiques tournées vers l'action et met en route un nombre important de doctrines¹⁸⁴. Mais, en 59, ce discours optimiste s'évanouit. Il est difficile de soigner une maladie inconnue. Plus aucune idée pour un remède n'est émise. Les intentions (*animus*) encore présentes un an et demi plus tôt, ont disparu. Un sentiment d'abandon semble apparaître. Comme le souligne Martin Jehne, malgré qu'ils perçoivent les signes de crise, personne ne pense élaborer un nouveau concept pour remplacer la République. Cette idée même ne semble même pas effleurer l'esprit de Cicéron¹⁸⁵.

Clodius, le 10 décembre 59, arrive à son but. Il se fait élire tribun de la plèbe avec neuf autres collègues pour l'année qui suit. En plus de gagner les faveurs de certains sénateurs, chevaliers et surtout la plèbe, il met sa menace à exécution. Il va sanctionner par l'exil le meurtre d'un citoyen romain privé d'une procédure régulière, comme l'ont été les partisans de Catilina. Cicéron sera donc condamné selon la *lex de capite civis Romani* puis la *lex Clodia de exsilio*

¹⁷⁹ CICÉRON, *Œuvres complètes de Cicéron*, t. 5, édité et traduit par M. Nisard, Paris, Firmin Didot Frères, 1849, <http://remacle.org/bloodwolf/orateurs/lettres1.htm> (consulté le 25 mai 2021).

¹⁸⁰ CICÉRON, *Cicero's letters to Atticus. op.cit.* vol. 1 : 1-45 (books I and II).

¹⁸¹ « *Sano, -as, -are, -aui, -atum* », dans GAFFIOT Félix, *op.cit.*, p. 1408.

¹⁸² CICÉRON, *Cicero's letters to Atticus. op.cit.* vol. 1 : 1-45 (books I and II).

¹⁸³ Traduction de l'italien à partir de BUA Giuseppe La, « *Medicina Consularis: Cicerone e la cura dello stato* », dans DE PAOLIS Paolo (éd.), *Modelli educativi e formazione politica in Cicerone, Atti del V Symposium Ciceronianum, Arpino 10 Maggio 2013*, Cassino, Università degli Studi di Cassino e del Lazio Meridionale, 2014, p. 50 (Tudi e ricerche del Dipartimento di Lettere e Filosofia, n° 9).

¹⁸⁴ GABBA Emilio, « La Chute de la République romaine (Colloque de Dijon) », dans *op.cit.*, p. 147. / HUMM Michel, *op.cit.*, p. 311.

¹⁸⁵ « Sie spürten demnach Krisenerscheinungen. Aber sie entwickelten kein Konzept, um die bestehende res publica durch eine neue Ordnung zu ersetzen, und sie kamen auch gar nicht auf die Idee, daß dies notwendig oder auch nur vorstellbar sein könnte. » dans JEHNE Martin, « Krisenwahrnehmung und Vorschläge zur Krisenüberwindung bei Cicero », dans FRANCHET D'ESPÈREY Sylvie, (e.a.) (éd.), *op.cit.*, p. 380.

Ciceronis à l'exil en Thessalonique. Clodius était un tribun populaire au pouvoir grandissant. Par son influence, Cicéron a dû attendre des mois pour être réhabilité.

En fin de compte, le 4 septembre 57, il rentre à Rome, accueilli chaleureusement par le peuple. Mais, sur place, la joie disparaît rapidement. Selon l'orateur, l'instabilité, les risques de famines et d'émeutes sont présents à cause d'une personne : P. Clodius. Ce dernier a réussi à rassembler autour de lui un nombre important de partisans devant lesquels il décrédibilise Cicéron. En novembre, la situation dégénère. Clodius envoie ses sympathisants pour porter un coup à son ennemi politique. Le 11, ils l'ont poursuivi sur la Voie Sacrée attendant à sa vie. Il va décrire cet événement et la situation « explosive » du mois de novembre dans une lettre destinée à son ami Atticus, douze jours plus tard¹⁸⁶ :

Itaque ante diem tertium Idus Nouembres, cum Sacra uia descenderem, insecutus est me cum suis. Clamor, lapides, fustes, gladii, et haec improuisa omnia. Discessi in uestibulum Tetti Damionis. Qui erant mecum facile operas aditu prohibuerunt. Ipse occidi potuit, sed ego diaeta curare incipio, chirurgiae taedet. Ille omnium uociuus cum se non ad iudicium sed ad supplicium praesens trudi uideret, omnes Catilinas Acidinos postea reddidit.

En conséquence, le 11 novembre, comme je descendais par la Voie Sacrée, il se mit à me poursuivre avec ses hommes. Hurlements, pierres, bâtons, glaives ; et tout cela à l'improviste. Je me réfugiai dans le vestibule de la maison de Tettius Damion. Ceux qui m'accompagnaient en interdirent aisément l'entrée aux acolytes de Clodius. Il aurait pu lui-même être tué.

Mais j'entreprends de traiter le malade par le régime. J'en ai assez de la chirurgie. Quant à lui, voyant que le cri public voulait le conduire non point devant les juges, mais droit au supplice, il s'est comporté de telle manière que tous les Catilinas après lui paraîtront des Acidinus¹⁸⁷.

La figure de Clodius, grand meneur populaire, ressort clairement ou d'une manière sous-entendue dans les différents extraits vus ci-dessus. Il aborde la fameuse comédie de Clodius (*fabulae Clodianae*) qui a débuté au départ d'Atticus de Rome en 60. Juste avant de développer le décès de la République dans l'extrait suivant, il annonce que Clodius répand encore ses menaces (*Clodius adhuc mihi denuntiat periculum*)¹⁸⁸. Le dernier passage ci-dessus met en exergue sa responsabilité : Clodius a attenté à sa vie. Particulièrement critique, il le compare à

¹⁸⁶ CICÉRON, *Correspondance. op.cit.* Tome II : *Lettres LVI-CXXI*, p. 13-14 et 87-88. / RUNDELL W.M.F., « Cicero and Clodius: The Question of Credibility », dans *op.cit.*, p. 319 et 321. / CELS-SAINT-HILAIRE Janine, « P. Clodius, ses amis, ses partisans, sous le regard de Cicéron », dans *op.cit.*, p. 74 et 80. / FEZZI Luca, *op.cit.*, p. 53, 73-75, 78, 93 et 97-98.

¹⁸⁷ Ad Att., IV, 3. Dans *Correspondance. op.cit.* Tome II : *Lettres LVI-CXXI*, p. 102.

¹⁸⁸ « Clodius, jusqu'à présent, se borne à des menaces », dans Ad Att., II, 20. Dans CICÉRON, *Correspondance. op.cit.* Tome I : *Lettres I- LV*, p. 250.

Catilina, qu'il considérait à l'époque comme dangereux pour la République. Mais les atrocités du meneur sont telles que tous les hommes mauvais, dont Catilina, peuvent être vus comme des personnes de bonne vertu. En effet, il le rapproche de L. Manlius Acidinus Fulvianus, l'archétype de l'homme vertueux¹⁸⁹. Pour Gérard Salamon, cette remarque n'est qu'une touche d'humour de la part de l'orateur pour dédramatiser la situation¹⁹⁰.

Mais surtout, cette remarque dévoile la vision globale de Cicéron envers son ennemi politique. De nos jours, Clodius ne fait pas bonne impression, car pratiquement toutes informations collectées proviennent de l'orateur. Même les lois qu'il a votées en tant que tribun de la plèbe sont dénoncées par Cicéron. Par cette vision biaisée, le personnage est assez mal connu et est vu assez négativement¹⁹¹. Comme le souligne Luca Fezzi, « l'orateur ne se lasse pas de souligner les aspects les plus illégaux et les plus violents de la conduite de l'ennemi »¹⁹². Pourtant, cette opinion n'était pas suivie de tous. Puis, le témoignage, certes critiquable, d'un certain Asconius Pedianus met en avant certaines modifications, intentionnelles ou non, à propos, entre autres, de Clodius dans les discours de Cicéron¹⁹³. Il est donc nécessaire de s'interroger sur la place et l'implication de l'agitateur public, sans doute bien moindre que ce qui est annoncé dans ces différents extraits.

Malgré tout, Cicéron, le 11 novembre 57, subit encore, deux mois après son retour, les revers des discours populaires de Clodius. Après la tentative d'attentat à son encontre, il développe une nouvelle réflexion sur les futurs soins à apporter, figure de style pour signifier ses futures actions : « Mais j'entreprends de traiter le malade par le régime. J'en ai assez de la chirurgie ». Ici, l'orateur met en comparaison deux des trois façons de prodiguer l'art de guérir (*curare*), comme le souligne M. Shackleton Bailey : la diététique (y compris le régime général) et la chirurgie¹⁹⁴. La dernière méthode (*chirurgiae*) est sanglante, violente. L'exemple du médecin des plaies Archagathos est symptomatique. Dans la pratique, il a gagné une grande réputation de barbarie et le surnom de « bourreau » en mettant du cœur à couper et cautériser

¹⁸⁹ CICÉRON, *Lettres à Atticus*. *op.cit.* t. 1 : *Livres I-VI*, p. 455. / CICÉRON, *Cicero's letters to Atticus*. vol. 2 : 46-93 (*books III and IV*), édité par D.R. Shackleton Bailey, Cambridge, Cambridge University press, 1965, p. 175.

¹⁹⁰ SALAMON Gérard, « Lettres et discours de Cicéron : regards croisés sur les années 58-56 », dans *Interférences. Ars scribendi*, n° 8, janvier 2015, p. 14.

¹⁹¹ RUNDELL W.M.F., « Cicero and Clodius: The Question of Credibility », dans *op.cit.*, p. 328. / CELS-SAINT-HILAIRE Janine, « P. Clodius, ses amis, ses partisans, sous le regard de Cicéron », dans *op.cit.*, p. 71-72 et 90.

¹⁹² Traduction à partir de l'italien : « l'oratore non si stancò di sottolineare gli aspetti più illegali e violenti della condotta del nemico », dans FEZZI Luca, *op.cit.*, p. 53.

¹⁹³ CELS-SAINT-HILAIRE Janine, « P. Clodius, ses amis, ses partisans, sous le regard de Cicéron », dans *op.cit.*, p. 72.

¹⁹⁴ CICÉRON, *Select letters*, édité par D.R. Shackleton Bailey, Cambridge, Cambridge University press, 1980, p. 132.

ses patients¹⁹⁵. Le régime (*diaeta*), quant à lui, est vu comme une alternative plus douce et moins radicale, un traitement bénin¹⁹⁶. Il s'agit avant tout d'un équilibre à trouver pour se maintenir en forme ou pour guérir¹⁹⁷. Ces deux méthodes sont radicalement opposées. Cicéron semble indiquer qu'il veut agir d'une manière plus subtile en opposition à l'attitude brutale de son adversaire. Le comportement de Clodius est largement décrit dans cette lettre comme sanguinaire et agressif. Cependant, Cicéron ne précise pas les diverses actions qu'il a en tête. Atticus les connaît sans doute et ne doit donc pas en être informé.

En 52, Pompée fait passer une loi qui impose aux préteurs et consuls d'attendre cinq années avant de pouvoir prétendre l'imperium proconsulaire. Pour David Engels, « Cette loi fut probablement destinée à déjouer les spéculations des préteurs et consuls visant à redresser leur situation financière (...) en exploitant leur province »¹⁹⁸. Cependant, des postes vacants apparaissent. Ils sont donnés aux magistrats n'ayant pas encore été propréteurs, dont Cicéron. Il est donc nommé gouverneur de la province de Cilicie pour l'année qui suit¹⁹⁹.

Sur le trajet, il entame une série d'échanges avec son prédécesseur Appius afin de pouvoir faciliter son entrée en fonction²⁰⁰, mais aussi pour le rencontrer²⁰¹. Cependant, tout ne se passe pas comme il le souhaite. Cette dernière sera constamment retardée. Cicéron ressent qu'il ne souhaite pas le voir. Malgré tout, pendant tout un temps, il fait preuve d'une grande retenue dans ses propos²⁰². Le ton changera par la suite²⁰³. Appius ne fait pas d'effort et ne le

¹⁹⁵ ANDRÉ Jacques, *op.cit.*, p. 20.

¹⁹⁶ « *Diaeta*, -ae », dans GAFFIOT Félix, *op.cit.*, p. 522.

¹⁹⁷ VILLARD Flavien « Diète », dans BODIOLY Lydie et MEHL Véronique (éd.), *Dictionnaire du corps dans l'Antiquité*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2019, p. 187-188 (Histoire).

¹⁹⁸ ENGELS David, « Cicéron comme proconsul en Cilicie et la guerre contre les Parthes », dans *Revue belge de Philologie et d'Histoire*, vol. 86, n° 1, 2008, p. 29.

¹⁹⁹ HURLET Frédéric, *Le proconsul et le prince d'Auguste à Dioclétien*, Bordeaux, Ausonius, 2006, p. 26 (Scripta antiqua, n° 18). / HABICHT Christian, *Cicéron le politique*, traduit de l'allemand par Sylvain Bluntz, Paris, Les Belles Lettres, 2013, p. 112.

²⁰⁰ « Je te demande avec la plus vive, la plus pressante instance, (...): par tous les moyens en ton pouvoir, prends soin de mes intérêts. (...) J'insiste seulement pour que tu fasses ce que tu penseras m'être utile », dans Ad Fam., III, 2. Dans CICÉRON, *Correspondance. op.cit.* Tome III : *Lettres CXXII-CCIV*, p. 204- 205. / « Je te répéterai maintenant la prière que formulait la lettre remise, à Rome, à tes courriers : les facilités que peut donner à un successeur auquel l'unit la plus étroite amitié un homme qui remet sa province en d'autres mains (...), dans Ad Fam., III, 3 Dans *IBID.*, p. 217.

²⁰¹ « D'autre part, je ferai de mon mieux pour te voir le plus tôt possible. », dans Ad Fam., III, 4. Dans *IBID.*, p. 224.

²⁰² Face au changement de plan de Appius, Cicéron décide d'exposer son trajet afin qu'ils puissent se rejoindre. C'est tout ce qu'il souhaite, en tout cas quand il dit : nous avons l'un l'autre grand intérêt à ce que je te voie avant que tu ne quittes la province (...) », dans Ad Fam., III, 5. Dans *IBID.*, p. 245-246.

²⁰³ « Si bien que ta conduite paraît être celle d'un indifférent et qui cherche à éviter une rencontre, tandis que la mienne leur paraît être celle du meilleur des amis », dans Ad Fam., III, 6. Dans CICÉRON, *Correspondance. op.cit.* Tome IV : *Lettres CCV-CCLXXVIII*, p. 35.

respecte pas. Il poursuit sa tâche de gouverneur après l'arrivée de l'Arpinate²⁰⁴. Sur place, Cicéron remarque qu'Appius n'a pas toujours été un bon proconsul. Il témoigne auprès d'Atticus : « *Appii uolnera non refrico, sed apparent nec oculi possunt* »²⁰⁵. Dès le début de son mandat, il s'attèle à améliorer la situation provinciale (*sanandis uolneribus*) engendrée par son prédécesseur²⁰⁶. Il y a de nombreuses tensions dans leurs échanges avant leur probable²⁰⁷ entrevue le 1^{er} septembre²⁰⁸.

Appius part de Cilicie le 2 septembre. Durant les mois qui suivent, leur relation ne semble pas s'améliorer. Cicéron débute son mandat en prenant le contrepied de son prédécesseur. Il annule certaines mesures prises provoquant l'ire de l'ancien gouverneur. Selon l'Arpinate, il serait jaloux de sa position et de ses méthodes. Il sous-entend cela dans une lettre qu'il écrit à Atticus en février 50 :

Quod meam βαθύτητα in Appio tibi, liberalitatem etiam in Bruto probo, uehementer gaudeo ; ac putaram paulo secus. Appius enim ad me ex itinere bis terue ὑπομεμψιμοίρους litteras miserat, quod quaedam a se constituta rescinderem. Ut si medicus, cum aegrotus alii medico traditus sit, irasci uelit ei medico qui sibi successerit, si quae ipse in curando constituerit immutet ille, sic Appius, cu ἐξ ἀφαιρέσεως prouinciam curarit, sanguinem miserit, quicquid potuit detraxerit, mihi tradiderit enectam, προσανατρεφομένην eam a me non lubenter uidet, sed modo suscenset modo gratias agit.

Tu approuves ma digne retenue avec Appius, ma générosité aussi à l'égard de Brutus : j'en suis très heureux et je ne m'y attendais pas tout à fait. Oui, Appius m'a envoyé à deux ou trois reprises, au cours de son voyage, des lettres quelque peu aigres, parce que j'annulais certaines mesures prises par lui. Comme un médecin dont le malade aurait été confié à un autre médecin et qui prétendrait se fâcher contre son successeur si celui-ci changeait quelque chose au traitement institué par lui, de la même façon Appius, ayant traité sa province chirurgicalement, l'ayant saignée, lui ayant ôté tout ce qu'il a pu me l'ayant livrée dans un état de complet épuisement, me voit avec déplaisir lui rendre des forces par un bon régime²⁰⁹.

²⁰⁴ FOURNIER Julien, « L'apport de l'œuvre de Cicéron à la connaissance du système judiciaire provincial au 1^{er} siècle avant J.-C. », dans BARRANDON Nathalie et KIRBIHLER François (éd.), *Administrer les provinces de la République romaine. Actes du colloque de l'université de Nancy II, 4-5 juin 2009*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2010, p. 191 (Histoire).

²⁰⁵ « J'évite de rouvrir les blessures qu'a faites Appius : mais elles sont bien visibles, et on ne peut les cacher », dans Ad Att., V, 15. Dans CICÉRON, *Correspondance. op.cit.* Tome IV : *Lettres CCV-CCLXXVIII*, p. 29.

²⁰⁶ Ad Att., V, 17. Dans *IBID.*, p. 33.

²⁰⁷ Seul Léopold Albert Constans pense que la rencontre a eu lieu. Les autres chercheurs, ne voyant aucun indice dans la correspondance, préfèrent qualifier cette entrevue au conditionnel.

²⁰⁸ Le déroulement des faits est particulièrement développé dans CONSTANS Léopold-Albert, *Un correspondant de Cicéron, Ap. Claudius Pulcher*, Paris, Ed. Boccard, 1921, p. 65-81. / dans MURRAY Mark, *Cicéron proconsul. Un gouverneur provincial en action*, Québec, 1988-1989, p. 17-25 [Mémoire de maîtrise de la faculté des lettres]. / dans une moindre mesure dans GRIMAL Pierre, *op.cit.*, p. 282-285.

²⁰⁹ Ad Att., VI, 1. Dans CICÉRON, *Correspondance. op.cit.* Tome IV : *Lettres CCV-CCLXXVIII*, p. 139-140.

En réalité, il explique le comportement d'Appius par l'usage d'une comparaison. Le terme *Vt* est assez clair. Un premier médecin s'énerve sur un second médecin, car ce dernier décide de changer le traitement du malade. L'ancien gouverneur voit par les actions de l'Arpinate un « désaveu public » des siennes²¹⁰. Cicéron réussit là où il a échoué. Il plait au peuple, il redresse économiquement et socialement la province, malade. Jaloux du statut de Cicéron, il n'accepte pas que ce dernier change les règles.

Au sens strict, Cicéron dévoile que certains médecins peuvent faire preuve de mauvaise foi. Ils peuvent se sentir supérieurs et ne pas se remettre en question. Encore de nos jours, nombre de personnes, sans pour autant qu'elles exercent cette profession, refusent de voir leurs erreurs. Dans le cadre médical, cela pourrait avoir des incidences néfastes, voire fatales. Comme le souligne Alice Gervais, « Cicéron fait une fine allusion à un petit trait de vanité médicale »²¹¹. Bien sûr, tous les praticiens ne sont pas pareils. Il se considère différent de son prédécesseur.

En effet, comme un mauvais médecin, Appius n'a pas usé des bons traitements pour sa province. Selon Bailey, il aurait « *lowering regime, cupping and reducing all he could*²¹² » pour traiter (*curarit*) la Cilicie. Cette traduction s'éloigne de celle de Constans. Celui-ci propose plutôt : « ayant traité sa province chirurgicalement, l'ayant saignée, lui ayant ôté tout ce qu'il a pu ». Le terme grec ἀφαιρέσεως pose particulièrement question. Constans reprend la signification d'Archigène (amputation)²¹³. Celle d'Édouard Bailly est également fort semblable (« soigné par le scalpel »)²¹⁴. M. Shackleton Bailey, en utilisant les mots *lowering regime*, reprend une signification donnée par Hippocrate et Galien²¹⁵. Le dictionnaire *Le grand Bailly*, lui, traduit, pour le passage ci-dessus, « enlever par abstraction avec jeu de mots »²¹⁶. Malgré toutes les différentes éditions consultées, celles-ci voient un lien avec un traitement médical. Pour les francophones, Cicéron veut indiquer un acte chirurgical, une action violente donc. Pour Bailey, cela se rapproche d'un mauvais régime, d'une mauvaise action.

²¹⁰ CONSTANS Léopold-Albert, *op.cit.*, p. 91.

²¹¹ GERVAIS Alice, « Que pensait-on des médecins dans l'ancienne Rome ? », dans *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, n° 2, 1964, p. 229.

²¹² CICÉRON, *Cicero's letters to Atticus*. vol. 3 : 94-132 (books V and VII.9), édité par D.R. Shackleton Bailey, Cambridge, Cambridge University press, 1968, p. 79.

²¹³ *IBID.*, p. 239.

²¹⁴ CICÉRON, *Lettres à Atticus*. *op.cit.* t. 1 : Livres I-VI, p. 381.

²¹⁵ CICÉRON, *Cicero's letters to Atticus*. *op.cit.* vol. 3 : 94-132 (books V and VII.9).

²¹⁶ « ἀφαιρέσις, -εως », dans BAILLY Anatole (éd.), *Le grand Bailly. Dictionnaire grec-français*, Éd. rev., Paris, Hachette, 2000, p. 321.

Le terme suivant, *sanguinem*, semble montrer les actions barbares d'Appius. Que ce soit *cupping* ou saignée, les traductions exposent une action de couper, de faire une entaille jusqu'au sang. Constans tout comme le Gaffiot le relie à la pratique de la saignée²¹⁷ qui consistait à « arrêter, évacuer, intercepter ou dévier les flux d'humeurs »²¹⁸. Cependant, ici, elle semble ne pas avoir l'effet escompté.

Le dernier terme *detraherit* a une traduction assez semblable à *ἀφαιρέσεως*. Tous deux peuvent signifier l'action d'enlever quelque chose. Ce sens transparait, en fin de compte, dans toutes les traductions. Cependant, M. Shackleton Bailey reprend une autre signification pour ne pas le dire deux fois. En effet, le verbe latin peut également être compris sous le sens de rabaissement²¹⁹.

Cette phrase reprise dans son ensemble, quelles que soient les éditions, aborde par comparaison médicale les actions néfastes d'Appius. Déjà, dans certaines lettres, l'état de la province est associé aux « blessures » faites par l'ancien gouverneur. Ici, Cicéron poursuit cette logique. Différentes notions peuvent ressortir. La chirurgie et le mauvais régime peuvent être comparés aux mauvais traitements et gestion du territoire. La saignée ou coupure pourrait avoir deux sens : le pillage jusqu'à vider « au sang » les richesses de la Cilicie ou les coupes au niveau financier. Le sens d'enlever ou d'ôter revenant dans la grande majorité des termes pourrait faire pencher la balance sur le premier sens. Et justement, la loi de Pompée est sans doute apparue pour éviter le pillage pour gonfler ses réserves personnelles. La province, vidée, est donc au plus mal.

Face à cela, Cicéron prend une autre direction. Alors qu'Appius a été peu délicat en pratiquant des actions violentes ou peu efficaces, l'Arpinate, lui, a *προσανατρεφομένην*, c'est-à-dire qu'il a pu rendre les forces par un bon régime²²⁰. Sa volonté de se comparer a été perceptible durant tout l'extrait et ressort encore ici. Il confronte deux termes grecs, ce qui ne semble pas anodin. Ceux-ci semblent s'opposer, quelle que soit la traduction choisie. Un traitement est bon, l'autre est mauvais. Il se met en avant. En tant que gouverneur, il sait ce qu'il faut pour sa province. Appius, quant à lui, n'est pas un exemple à suivre. Pour pouvoir

²¹⁷ « *Sanguis, -inis* », dans GAFFIOT Félix, *op.cit.*, p. 1408.

²¹⁸ THIVEL Antoine, « Hippocrate et la théorie des humeurs », dans *Noesis*, n° 1, 1997, p. 101.

²¹⁹ « *Detraho, -is, -ere, -traxi, - tractum* », dans GAFFIOT Félix, *op.cit.*, p. 517.

²²⁰ « *προσανατρέφω* », dans BAILLY Anatole (éd.), *op.cit.*, p. 1655.

gérer au mieux ce poste, Cicéron s'inspire de Q. Mucius Scaevola, proconsul en Asie entre 98 et 97. Il veut accomplir « sa tâche avec diligence et intégrité »²²¹.

Avant de poursuivre, il est possible de revenir sur un élément. Par deux fois, si la traduction de Constans est prise comme telle, Cicéron utilise la notion de chirurgie dans ses figures de style. Cependant, les termes sont radicalement différents. D'une part, *chirurgiae* est un mot latin dérivé lui-même du grec *χειρουργία*. Il signifie chirurgie ou remèdes violents²²². D'autre part, il n'utilise pas ce terme grec, mais *ἀφαιρέσεως*, qui semble désigner l'amputation. Cicéron ne veut peut-être pas indiquer la même chose, l'un exprimant plus la violence et l'autre la dégradation ou l'abaissement. Cela explique sans doute la traduction différente de Bailey.

Au début de l'année 49, la tension est forte en Italie. La guerre civile entre les Césariens et les Pompéiens met Cicéron dans l'embarras. Il est seul chez lui et ne reçoit que peu de nouvelles. Éloigné de la politique romaine, mais toujours à s'imaginer l'avenir, il s'occupe en se perdant dans diverses réflexions. Celles-ci apparaissent dans le livre V du *De Republica*. Cependant, cette lettre est en réalité l'unique témoignage connu de cet extrait. Le contexte dans son œuvre n'est donc pas connu²²³ :

Tenesne igitur moderatorem illum rei publicae, quo referre uelimus omnia ? Nam sic quinto, ut opinor, in libro loquitur Scipio : « Vt enim gubernatori, cursus secundus, medico salus, imperatori uictoria, sic huic moderatori rei publicae, beata ciuium uita proposita est, ut opibus firma, copiis locuples, gloria ampla, uirtute honesta sit. Huius enim operis maximi inter homines atque aptimi illum esse perfectiorem uolo »

Te rappelles-tu donc bien ce « modérateur de l'État », à l'idéal duquel nous voudrions tous rapporter ? Car au cinquième livre, je pense, Scipion parle ainsi : « Le pilote a pour fin une heureuse traversée ; le médecin, la santé ; le général la victoire. De même à notre modérateur de l'État est proposé le bonheur des citoyens : c'est-à-dire la solidité des ressources, l'abondance des richesses, la grandeur de la gloire, l'honnêteté dans l'action. Telle est en effet la tâche, de la plus large portée humaine et de la plus haute valeur morale, que je désire le voir mener à son terme (...) »²²⁴.

²²¹ FOURNIER Julien, « L'apport de l'œuvre de Cicéron à la connaissance du système judiciaire provincial au 1^{er} siècle avant J.-C. », dans BARRANDON Nathalie et KIRBIHLER François (éd.), *op.cit.*, p. 181.

²²² « *chirurgia, -ae* », dans GAFFIOT Félix, p. 304.

²²³ CICÉRON, *Correspondance. op.cit.* Tome V : *Lettres CCLXXXIX-CCLXXXIX*, p. 190.

²²⁴ Ad Att., VIII, 11. Dans *IBID.*, p. 199.

Cicéron met en comparaison le *moderator* de l'État (l'homme politique idéal) avec trois métiers qui, de prime abord, n'ont rien de commun. Que ce soit le timonier, le médecin ou le commandant, il souligne leur objectif idéal et nécessaire à atteindre. Le chef d'État aussi a aussi des devoirs, celui d'obtenir la *beata civium vita*, en garantissant la sécurité, le pouvoir et les avantages de l'État²²⁵. Il est possible de se demander pourquoi mettre en parallèle ces trois professions avec le rôle d'un modérateur. Selon Hans-Joachim Glücklich, tous sont également proches des activités de l'État : la flotte républicaine, le corps de l'homme et la guerre²²⁶. Il reprend ce passage pour une raison bien précise. Il compare les actions de César et Pompée, les deux adversaires politiques du moment, avec son idéal qu'il avait élaboré quelques années auparavant²²⁷.

Le médecin a, selon Cicéron, des résolutions à tenir : soigner et guérir son patient. Il s'agit d'un objectif qui, comme pour l'homme d'État, vise le bien-être d'autrui. En effet, le terme *salus*, compris par Constans comme la santé physique, peut avoir une autre signification : « la sauvegarde ou le bien-être de la communauté romaine, d'une collectivité ou d'un individu »²²⁸. En comparaison avec l'extrait précédent, l'orateur montre l'image du praticien idéal : avant tout quelqu'un d'altruiste, nullement arrogant et empli de mauvaise foi. Dans le reste de sa correspondance, hormis les formules de politesse, ce terme ne revient qu'à deux autres reprises, cette fois sous sa forme adjectivale, dans un contexte complètement différent : sa propre santé et celle de sa femme.

Vers la mi-février 45, Cicéron apprend le décès de sa fille, Tullia, un mois après son accouchement. La nouvelle va complètement le bouleverser. Les nombreuses lettres conservées de cette période dévoilent sa souffrance et sa tristesse²²⁹. Son ami Sulpicius Rufus, alors gouverneur en Achaïe (Grèce), informé quelques semaines plus tard, lui écrit une longue

²²⁵ « Die *beatitudo* des Lebens besteht darin, daß es durch Marcht fest und durch Mittel reich ist. Beides gehört zusammen es hat offenbar mit Nutzen und Sicherheit », dans BÜCHNER Karl, *M. Tullius Cicero. De re publica. Kommentar*, Heidelberg, Winter, 1984, p. 408-409 (Wissenschaftliche Kommentare zu griechischen und lateinischen Schriftstellern).

²²⁶ GLÜCKLICH Hans-Joachim, *Ciceros 'De re publica' im Unterricht: Interpretationen und Unterrichtsvorschläge. Lehrerkommentar*, Gottingue, Vandenhoeck & Ruprecht, 1997, p. 120 (Consilia. Teachers' Comments, n° 15).

²²⁷ CICÉRON, *Correspondance. op.cit.* Tome V : *Lettres CCLXXXIX-CCLXXXIX*, p. 190.

²²⁸ GLAY Marcel Le, « Remarques sur la notion de *salus* dans la religion romaine », dans VERMASEREN Maarten Jozef et BIANCHI Ugo (éd.), *La soteriologia dei culti orientali nell'impero Romano. Atti del colloquio internazionale. Roma 24-28 Settembre 1979*, Leyde, Brill, 1982, p. 428 (Etudes préliminaires aux religions orientales dans l'Empire romain, n° 92).

²²⁹ Ce point sera étudié plus en profondeur à partir de la page 97 dans le chapitre abordant la santé psychologique de l'Arpinate.

missive de condoléances vers la mi-mars²³⁰. Pour plusieurs auteurs et éditeurs, – Nisard ou Constans pour ne citer qu’eux – le juriste met de côté sa sensibilité et développe certaines pensées philosophiques²³¹. Il essaye, malgré tout, de le rassurer : Tullia a eu la vie qu’elle devait avoir, échappant « non seulement aux maux de la vie en général, mais au malheur des temps présents »²³². Mais surtout, au cœur de sa lettre, il réprimande son ami endeuillé²³³ :

*Delique noli te oliuisci Ciceronem esse et eum qui aliis consueris
praecipere et dare consilium, neque imitare malos medicos, qui in alienis
morbis profitentur tenere se medicane scientiam, ipsi se curare non
possunt, sed potius, quae aliis tute praecipere soles, ea tute tibi subiace
atque apud animum proponere.*

Enfin, n'oublie pas que tu es Cicéron, l'homme qui a toujours eu pour l'habitude de donner conseil et prescription aux autres, et n'imité pas les mauvais médecins qui lorsqu'il s'agit des maladies d'autrui, se déclarent détenteurs du savoir médical et sont incapables de se soigner eux-mêmes ; mais les prescriptions que Cicéron donne d'habitude à autrui, à lui de se les appliquer à lui-même et de les avoir présentes à l'esprit ²³⁴!

En effet, Rufus lui rappelle : « n’oublie pas que tu es Cicéron ! » Une remarque non dénuée de sens. Cicéron semble négliger qui il est. Il est en grande détresse malgré qu’il ait souvent conseillé autrui durant sa vie. Rufus le lui rappelle en comparant son comportement avec celui d’un mauvais (*malos*) médecin. En effet, le praticien prétend connaître et maîtriser l’art médical (*medicane scientiam*), mais ne sait même pas se soigner²³⁵. L’usage de *profitentur* n’est pas anodin, pouvant se traduire par « déclarer ouvertement »²³⁶. Sulpicius Rufus met en avant les fameux conseils souvent partagés ouvertement par Cicéron, mais qui semble, ici, ne valoir que du vent. Deux ans auparavant, l’Arpinate lui faisait une remarque analogue :

²³⁰ CICÉRON, *Correspondance. op.cit.* Tome VIII : *Lettres DLXXXVII-DCCVI*, p. 71. / CICÉRON, *Epistulae ad Familiares*. vol. II : 47-43 B.C., édité par D.R. Shackleton Bailey, Cambridge, Cambridge University press, 1977, p. 415.

²³¹ LEPAGE Yvan G., « Cicéron devant la mort de Tullia d’après sa correspondance », dans *Les Études Classiques*, vol. XLIV, n° 3, 1976, p. 249.

²³² LUCIANI Sabine, « *Leuatio aegritudinum*. Consolation et vérité chez Cicéron », dans GALAND Perrine et MALASPINA Ermanno (éd.), *op.cit.*, p. 277.

²³³ « He reprimands Cicero by name », dans WILCOX Amanda, *The gift of correspondence in classical Rome. Friendship in Cicero’s Ad familiares and Seneca’s Moral epistles*, Madison, University of Wisconsin, 2012, p. 54 (Wisconsin studies in classics).

²³⁴ Ad Fam., IV, 5. Dans CICÉRON, *Correspondance. op.cit.* Tome VIII : *Lettres DLXXXVII-DCCVI*, p. 47-48.

²³⁵ BUA Giuseppe La, « *Medicina Consularis*: Cicerone e la cura dello stato », dans DE PAOLIS Paolo (éd.), *op.cit.*

²³⁶ « *profiteor, -eris, -eri, -fessus sum* », dans GAFFIOT Félix, *op.cit.*, p. 1264.

« Cependant, je m'afflige de voir qu'avec ta sagesse pour ainsi dire unique, tu ne tires pas d'agrément des biens qui t'appartiennent en propre plutôt que tourment des maux extérieurs. Pour ma part, j'ai souffert plus que quiconque de la ruine et du ravage de la république et pourtant j'ai déjà bien des sujets de consolation »²³⁷.

Malgré les années qui séparent ces missives, la première pourrait avoir une incidence sur la seconde. À ce moment-là, Servius n'était pas à la hauteur de son rang. Cicéron ne l'est plus selon son ami. L'Arpinate lui donne de nombreux conseils par son expérience personnelle (non repris dans l'extrait ci-dessus), avis qu'il devrait suivre pour aller mieux selon Sulpicius²³⁸. En fin de compte, la phrase « *noli te oliuisci Ciceronem esse* » est peut-être présente parce qu'il le connaît. L'ayant vécu, il sait que son ami peut donner des conseils pour des situations désespérées.

Sulpicius Rufus insiste justement sur cette notion de conseil et de prescription. Il est possible d'y voir jusqu'à trois répétitions dans le premier extrait (dont la figure de style) : *praecipere et dare consilium ; tenere se medicane scientiam ; quae aliis tute praecipere soles*. Le terme *praecipere*, qui revient à deux occasions, est traduit par l'éditeur par le substantif « prescription ». En français, sa signification pourrait être liée au milieu médical. Toutefois, au regard du Gaffiot, le verbe, qui peut se traduire comme tel, a un tout autre sens : « recommander, conseiller ou donner des instructions »²³⁹, tout un langage qui se rapproche du terme *consilium* déjà utilisé par Sulpicius Rufus. En l'apostrophant à plusieurs reprises (*tute / tibi*), il souhaite qu'il n'imité pas quelqu'un d'autre, qu'il écoute ses propres suggestions, ses propres leçons²⁴⁰.

Cicéron a déjà donné des conseils pour surmonter un deuil auparavant, dans une lettre qu'il a envoyée à Titius. Ce dernier venait également de perdre ses enfants. Nombre de spécialistes la comparent directement à celle de Servius. Les arguments et le plan développés sont semblables : la chute de la République comme remède ; un travail sur soi pour sauvegarder sa réputation. Pourtant, ici, il ne va pas vouloir les suivre. En répondant à Sulpicius, Cicéron avoue honteusement ne pas pouvoir les appliquer (*subiace*) pour la mort de sa fille²⁴¹. Ce que

²³⁷ « *doleo tamen te sapientia praeditum prope singulari no tuis bonis delectari potius quam alienis malis laborare. Me quidem, etsi nemini concedo qui maiorem ex pernicie et peste rei publicae molestiam traxerit, tamen multa iam consolantur maxime que conscientia consiliorum meorum.* », dans Ad Fam., IV, 3. Dans CICÉRON, *Correspondance. op.cit.* Tome VII : *Lettres CCCCLXXVIII-DLXXXVI*, p. 102-103.

²³⁸ WILCOX Amanda, *op.cit.*

²³⁹ « *praecipio, -is, -ere, -cepi, -ceptum* », dans GAFFIOT Félix, *op.cit.*, p. 1228.

²⁴⁰ WILCOX Amanda, *op.cit.*

²⁴¹ ZERNACKER Hubert, « *Officium consolantis. Le devoir de consolation dans la correspondance de Cicéron de la bataille de Pharsale à la mort de Tullia* », dans *Revue des études latines*, vol. 63, 1985, p. 83. / LUCIANI Sabine, « *Leuatio aegritudinum. Consolation et vérité chez Cicéron* », dans GALAND Perrine et MALASPINA Ermanno (éd.), *op.cit.*, p. 275-276.

Giuseppe La Bua appelle « *la medicina della consolazione filosofica* » n'a peu ou pas d'effet tant la douleur et le chagrin sont présents²⁴². En fin de compte, malgré une réponse pleine de sensibilité et de reconnaissance, Cicéron s'enfonce dans sa douleur, n'arrive pas à se reprendre. Sulpicius n'aura pas réussi à le consoler.

À ce moment-là, Cicéron s'est réfugié à Astura, voulant éviter la foule et se retrouver seul. Auparavant, pendant une vingtaine de jours, il s'était installé chez son ami Atticus. Son départ, vers le 6 mars, n'éloigne pas pour autant les deux hommes, correspondant avec vivacité. Ses états d'âme et son deuil sont abondamment abordés tous les jours. Son refuge lui offre des occasions de s'occuper l'esprit à défaut de vaincre sa souffrance. Cependant, après 10 jours reclus chez lui, Atticus le rappelle à Rome. L'opinion publique ne voit pas d'un bon œil son absence prolongée. Cependant, le père endeuillé refuse²⁴³ :

*Neque tamen progredior longius quam mihi doctissimi homines concedunt ;
quorum scripta omnia quaecumque sunt in eam sententiam non legi solum –
quod ipsum erat fortis aegroti, accipere medicinam – sed in mea etia
scripta transtuli, quod certes adflicti et fracti animi non fuit. As his me
remediis noli in instam turbam uocare, ne recidam.*

D'ailleurs, je ne m'avance pas plus loin que ne m'y autorisent les penseurs les plus avertis : car je ne me suis pas contenté de lire tous les écrits qui vont dans ce sens- n'était-ce pas en soi le fait d'un malade énergique, qui prenait médecine ? – je les ai même passés dans mes propres écrits, ce qui ne témoigne certainement pas d'une âme accablée ou brisée. Garde-toi de m'éloigner des remèdes que je trouve ici et de m'entraîner dans ton tumulte romain, de peur que je ne rechute !²⁴⁴

Même s'il ne les ignore pas, il préfère consacrer ses journées loin de la ville, loin de la foule, en se plongeant dans diverses activités littéraires, ce que François Guillaumont nomme les *litterae*²⁴⁵. Pour se reconforter, il pratique la lecture (*legi*) des grands penseurs (*doctissimi homines*) et philosophes, dont les noms ne sont pas précisés. Quand il était chez Atticus, il lisait pendant de nombreuses heures les ouvrages de consolation²⁴⁶. La lecture de la philosophie n'est

²⁴² BUA Giuseppe La, « *Medicina Consularis: Cicerone e la cura dello stato* », dans DE PAOLIS Paolo (éd.), *op.cit.*

²⁴³ CICÉRON, *Correspondance. op.cit.* Tome VIII : *Lettres DLXXXVII-DCCVI*, p. 19-20. / GRIMAL Pierre, *op.cit.*, p. 350-351. / CICÉRON, *Correspondance. Lettre 1 à 954*, traduit par Léopold-Albert Constans, Jean Bayet, Jean Beaujeu et commenté par Jean-Noël Robert, Paris, Les Belles Lettres, 2021, p. 1013 (Editio minor, n° 9).

²⁴⁴ Ad Att., XII, 21. Dans *Correspondance. op.cit.* Tome VIII : *Lettres DLXXXVII-DCCVI*, p. 51-52.

²⁴⁵ GUILLAUMONT François, « Après la mort de Tullia : parole et silence », dans LAURENCE Patrick (éd.), *op.cit.*, p. 281.

²⁴⁶ GRIMAL Pierre, *op.cit.*, p. 351.

pas anodine. Celle-ci définit le deuil, l'encadre. La douleur est une maladie qu'il faut maîtriser²⁴⁷.

Au-delà même de ces lectures, il les intègre dans ses propres écrits (*mea etiam scripta*). Il puise différents arguments de ces écrits pour faire sa propre *Consolation*, un genre littéraire fréquent dans la société romaine²⁴⁸. Cette œuvre, rédigée sans doute entre 6 et 11 mars, est malheureusement perdue. Sa correspondance est pratiquement le seul témoignage de son œuvre. Selon Sabine Luciani, l'inspiration lui vient, entre autres, du philosophe Crantor, grand Académicien et de son livre *Περὶ πένθους*²⁴⁹. Suite à cette période de deuil, une autre réalisation philosophique voit le jour : les *Tusculanes*. Cicéron y développe son combat entre ses émotions, difficile à contenir en mémoire à sa fille, et l'idéal stoïcien : sa maîtrise. Chacun des 5 livres expose une réflexion sur son deuil : les 4 premiers font évoluer par étape les préjugés sur ses sentiments : la mort, la douleur (Livre I et II), le chagrin (Livre III), et enfin toutes les émotions négatives sont à proscrire (Livre IV). Enfin, le livre V apporte la clé pour préserver son esprit. La guérison est donc possible. À travers cette œuvre, la philosophie est une thérapie de l'âme²⁵⁰.

En consacrant son esprit aux *litterae*, il veut trouver un remède, une thérapie (*remediis*). Seul Nisard traduit le terme latin différemment : « régime de tranquillité », le détournant de sa signification par son contexte²⁵¹. Mais cela ne peut suffire à ce moment-là. En effet, dans d'autres missives, Cicéron écrit que ces *litterae* ne l'aident pas comme il le souhaite. Il ne ressent pas l'adoucissement espéré juste une diversion, une évasion à son chagrin. Parfois, cela le rend même plus sensible²⁵². D'autres moyens sont également mentionnés pour essayer de se sentir mieux²⁵³.

²⁴⁷ KOCH Bernard, *op.cit.*, p. 199./ MARTELLI Francesca, « Mourning Tulli-a: The Shrine of Letters in ad Atticum 12 », dans *Arethusa*, vol. 49, n° 3, 2016, p. 427.

²⁴⁸ CICÉRON, *Correspondance. Lettre 1 à 954. op.cit.*

²⁴⁹ LUCIANI Sabine, « *Leuatio aegritudinum*. Consolation et vérité chez Cicéron », dans GALAND Perrine et MALASPINA Ermanno (éd.), *op.cit.*, p. 278-280.

²⁵⁰ *IBID.* / Résumé de l'étude de Bernard Koch, dans ID., *Philosophie als Medizin. op.cit.*

²⁵¹ CICÉRON, *Œuvres complètes de Cicéron. op.cit.*, <http://remacl.org/bloodwolf/orateurs/lettres12.htm> (consulté le 29 juin 2021).

²⁵² LUCIANI Sabine, « *Leuatio aegritudinum*. Consolation et vérité chez Cicéron », dans GALAND Perrine et MALASPINA Ermanno (éd.), *op.cit.*, p. 278. / GUILLAUMONT François, « Après la mort de Tullia : parole et silence », dans LAURENCE Patrick (éd.), *op.cit.*, p. 282.

²⁵³ Ces moyens seront développés avec précision dans le chapitre sur les remèdes face à ses problèmes moraux.

En se comparant à un patient prêt à se soigner (*accipere medicinam*), il montre qu'il veut se battre. Il ne veut pas se négliger. Il le précise, entre autres, par le terme latin *fortis*, traduit par « *brave invalid* »²⁵⁴ ou encore « malade énergique ». Malgré qu'il soit malade (*aegroti*), il est fort. Il n'a pas une « âme accablée ou brisée », au contraire de ce que pensent les autres. Ils devraient plutôt saluer ses efforts.

Toutefois, il ne semble pas convaincu de son propre discours. Il sait que la situation est encore difficile. Cicéron recherche le calme et redoute le retour en ville. Il pense qu'il peut faire une rechute (*recidam*) s'il abandonne son traitement. L'équilibre est donc très instable. Selon Francesca Martelli, cette mise à l'écart dévoile une « Cicero's symbolic death » abandonnant son devoir social. Il s'efface symboliquement²⁵⁵. Il s'agit du véritable reproche promulgué par les autres Romains à son encontre²⁵⁶.

Au terme de cette analyse, ces figures de style visent, à deux exceptions près, des événements qui touchent à la politique romaine : le déclin de la République revient à trois occasions, tout comme l'implication de Clodius ou encore la mauvaise gestion d'Appius. L'utilisation du domaine de la santé dans ces tropes a diverses fonctions. Pour tout le volet politique, soit Cicéron dénonce de mauvaises pratiques (la chirurgie barbare et violente, le mauvais médecin, de nouvelles blessures qui naissent du remède même, etc.) soit il se distingue (ou distingue le bon chef d'État) en soulignant ce qu'il faut faire que ce soit par le choix d'un bon régime ou encore par l'objectif de soigner autrui. Pour le décès de sa fille, deux lettres différentes visent spécifiquement Cicéron. Les reproches des autres – ne pas s'écouter (comme un médecin ne se soignant pas) ou encore de ne pas faire d'effort – sont contrebalancés par son envie de se battre (comme un malade énergique). Il est un mauvais médecin pour les autres, mais il se croit bon patient.

À travers ses tropes, Cicéron dévoile sa vision sur le métier de médecin. Bien souvent, il dépeint le comportement d'un mauvais guérisseur. Donc, à travers sa description, il est possible de comprendre l'attitude idéale d'un bon praticien. Il doit avoir pour objectif de guérir son patient, de penser avant tout aux autres avant lui-même, de donner de bons traitements sans faire le boucher et de pouvoir se remettre en question quand il fait une erreur. Un autre élément est particulièrement mis en avant : la notion de traitement, de remède. Nombreux sont les termes

²⁵⁴ Traduction de D.R. Shackleton Bailey. Dans CICÉRON, *Cicero's letters to Atticus*. vol. 5 : 211-354 (*books XI and XIII*), édité par D.R. Shackleton Bailey, Cambridge, Cambridge University press, 1966, p. 105.

²⁵⁵ MARTELLI Francesca, « Mourning Tulli-a: The Shrine of Letters in ad Atticum 12 », dans *op.cit.*, p. 427-428.

²⁵⁶ BOES Jean, *La philosophie et l'action dans la correspondance de Cicéron*, Nancy, Presses universitaires de Nancy, 1990, p. 280 (Travaux et mémoires. Etudes anciennes, n° 5).

usités par l'Arpinate et même par Sulpicius Rufus pour aborder ce sujet. Ils peuvent tout autant être grecs que latins et pourtant désigner parfois la même chose (*ἐξ ἀφαιρέσεως* – *chirurgiae*). Le traitement est rarement précisé à part la chirurgie et la diététique, deux manières de soigner par deux fois mises en opposition, l'un désignant la violence et le sang tandis que l'autre est beaucoup moins intrusif. Diverses comparaisons à divers niveaux touchant en fin de compte trois sujets : la politique, le deuil et la médecine.

3. La santé des Romains à l'époque de Cicéron

A. La santé selon Cicéron. Au cœur des langues anciennes

Cicéron, en écrivant sur le domaine des soins et de la médecine, utilise certains termes latins et grecs. Dans ses différentes missives, le propos ne sera pas toujours le même, tout comme le vocabulaire, pour désigner une pratique pourtant identique. Il est possible d'y lire différentes informations : une bonne santé, une guérison, un problème physique ou encore des symptômes plus précis avec l'usage de termes techniques. Les objectifs sont variés. Il faut observer les termes les plus usités, l'usage du grec (à quels moments et fréquence), la précision de sa description, etc. Différents tableaux reprenant les mots employés en large majorité par l'Arpinate sont disponibles dans les *annexes* aux pages 13 à 17 et sont explicités ci-dessous. Il faut cependant préciser que les termes relevés dans les figures de style n'ont pas été intégrés dans cette analyse.

Avant de poursuivre, celle-ci va se concentrer sur certaines thématiques précises : la santé stricto sensu, le rétablissement et l'intensité de la maladie. En revanche, la santé mentale, l'inquiétude ou encore les conseils seront, quant à eux, étudiés par la suite.

Le terme originel en latin pour désigner la santé, *ualetudo*, *-inis* (tabl. Général), est décliné dans ses missives pratiquement sous toutes ses formes. Il désigne autant l'état de santé au sens large, que la bonne et mauvaise santé. Il a son équivalent en verbe *ualere* déjà présent dans les formules de conclusion (*Vale*). Bien évidemment, ils sont largement utilisés par Cicéron dans l'ensemble du corpus. Ils apparaissent pour désigner sa propre santé ou celle d'autrui, qu'elle soit bonne ou mauvaise.

Pour être plus clair, premièrement, Cicéron n'utilise pratiquement pas le terme *ualere* et son pendant nominal quand il aborde sa propre santé. Seules neuf occurrences sont relevées en tout. Pour la santé d'autrui, ce chiffre peut être multiplié par sept. Deuxièmement, le nom *ualetudo*, écrit plus d'une quarantaine de fois, désigne majoritairement seul un état de santé ni bon ni mauvais. La signification peut évoluer négativement par l'usage de termes tels que *infirmitas*, *incommoda*, *grauitate* ou encore *imbecillor*. Il existe également quelques occurrences péjoratives non accompagnées. Il ne désigne en revanche jamais l'idée d'une bonne santé avec ou sans complément. Le verbe *ualere* joue principalement ce rôle avec près de vingt occurrences, dont plus de la moitié n'usant pas d'un complément pour le spécifier. Quand c'est le cas, les termes *recte*, *melius*, *modo* ou encore *plane*, l'accompagnent. Il désigne en revanche

rarement la mauvaise santé. Il est précédé pour cela par la négative ou du mot *minus*. Troisièmement, à deux occasions, Cicéron indique un mot spécifiant le souci : *animo ualere* pour désigner la santé mentale et *ualetudine oculorum* pour préciser un problème aux yeux (tabl. Maladies précises). Enfin, il peut arriver qu'il désigne, dans une moindre mesure, le rétablissement, la guérison (tabl. Rétablissement).

D'autres termes, d'autres expressions ont été usités par Cicéron pour aborder la bonne santé (tabl. Général). Celles-ci sont moins présentes, n'ayant qu'un nombre limité d'occurrences chacune. Les mots *saluus*, *salua* et *salus*, déjà étudiés auparavant, ne sont observés qu'à quatre occasions. Le terme grec *ακίνδυνα* désignant « un état sans danger » ne revient qu'une fois. Cependant, des ensembles plus importants peuvent ressortir dans cette correspondance. En premier lieu, il existe des termes associés au verbe *esse*. Ils indiquent une amélioration physique ou un bon état : *recte est*, *melius esse*, *meliuscule esset*, *confirmatam esse*, *esset ut uolumus*. Chacune de ces expressions formule en réalité une nuance, l'une disant que cela va bien, l'autre que cela va un petit peu mieux, voire vraiment mieux. Avec huit passages répertoriés, *melius* et *recte* semblent être, pour l'orateur, des mots utiles pour aborder plus simplement ce sujet. Le verbe *habere*, quant à lui, apparaît trois fois, dont deux précédés du terme *belle*.

Ensuite, ces termes annexes ont également un sens. Pour reprendre l'exemple de *belle*, une de ses significations dans le *Gaffiot* comprend la notion de bonne santé²⁵⁷. Il est également usité en tant qu'expression pour désigner un très bon état (*plane belle*), mais aussi une santé dégradante (*minus belle* - *non belle*). Le terme *plane*, accompagnant ici *belle*, revient en tout jusqu'à huit reprises. Il indique, par exemple, une parfaite santé (*plane integrum*) ou encore un rétablissement complet (*plane confirmatum* - *plane febrim carere*) (tabl. Rétablissement)

La notion de rétablissement et de guérison a également une place importante (tabl. Rétablissement), et ce particulièrement pour la santé d'autrui. Un exemple avec *confirmatum* avait déjà été relevé. Il peut se traduire comme « affermissement », « consolidation », « rétablissement »²⁵⁸. Il en existe d'autres dans le corpus tels que *bene confirmaris*, *confirmato corpore*, *firmum* ou encore *confirma*. Une seule fois seulement, il sera utilisé dans le sens de garantie de rémission. Ce mot se détache pleinement d'autres expressions qui signifient pourtant également la même chose : *conualescas* est présent qu'à deux reprises, *reficiendi* à trois occasions ou encore le terme *remissio* mentionné une seule fois. Il faut

²⁵⁷ « Belle », dans GAFFIOT Félix, *op.cit.*, p. 214.

²⁵⁸ « Confirmo, -aui, -atum, -are », dans *IBID.*, p. 141.

souligner l'utilisation du terme grec *διάλειψιν* pour parler d'une des rémissions d'Atticus en mars 49.

Parfois, certains verbes n'ayant pas, de prime abord, un lien avec la guérison ont été utilisés pour la désigner : une fièvre quarte qui a quitté (*discessisse*) / cessé (*decessisse*) / délivré (*liberatum*) (chez) Atticus, Tiron débarrassé (*relictum*) d'une poussée fébrile. Marius qui doit conserver (*sustenta*) sa santé.

La dégradation de la santé est donc centrale dans la correspondance (tabl. Général). Elle se fragilise, chancèle, s'affaiblit. Elle n'est plus aussi robuste qu'auparavant. Les termes, souvent usités avec *ualetudo*, sont aussi compris seuls (*infirmus – imbecillitatem – imbecillum – perimbecillum – languore – debilitare*) ou encore accompagnés d'un mot spécifique (*infirmitas corporis – imbecillitas corporis – hominem infirmum*). La plupart du temps, la personne n'est pas encore malade, mais n'a plus une santé assez solide²⁵⁹.

La santé fragilisée, les maladies s'invitent dans le quotidien de Cicéron ou de ses proches. Il arrive assez souvent qu'elle ne soit énoncée que par un terme générique tel que *aeger*, sa variante verbale (*aegrotare*) ainsi que *morbus*. À eux trois, ceux-ci sont inscrits jusqu'à vingt-six reprises dans le corpus, *morbus* étant plus usité pour désigner la santé de l'orateur. Quant à *laborare* (= rendre malade) il n'est utilisé qu'à deux occasions. Aussi, la mention d'indispositions (*commotus, temptari*), d'atteintes (*temptationibus*), d'accès (*Ἀήφεις*), de petits malaises (*commotiunculis*) est relevée à une reprise. Cette liste non exhaustive reprend différents termes peu précis, n'explicitant pas les problèmes de ces personnes. Le contexte est donc parfois nécessaire.

Ces maux peuvent également être plus graves, plus intenses. Il est possible d'observer et de comprendre, d'un côté, le ressenti de Cicéron lorsqu'il est malade²⁶⁰ et de l'autre, le niveau de douleur des autres personnes souffrantes (tabl. Intensité). Les soucis peuvent être légers (*leuiter – leuius – leuiorem*) même très légers (*perleuiter – paruuala*) et pas graves (*non grauiter*). Parfois même, Atticus et même sa femme, Pilia, n'ont eu qu'une petite fièvre (*febricula*). Mais, cette dernière peut décliner (*conuersa*). Les problèmes de Cicéron peuvent devenir plus fréquents (*crebro*). Les malades se sentent moins bien (*minus*), peuvent être surpris

²⁵⁹ Le registre de la faiblesse est particulièrement utilisé pour désigner les malades que ce soit pour la langue grecque et latine. Dans CASTELLI Hélène, « Malade », dans BODIOLY Lydie et MEHL Véronique (éd.), *op.cit.*, p. 370.

²⁶⁰ Le ressenti psychologique est abordé dans le chapitre « La maladie de l'âme entre larmes, douleurs et tourments ».

par une brusque (*subito*) maladie. Alors que certains soucis pouvaient être tolérables (*tolerandam*), d'autres – comme les yeux de l'orateur – peuvent devenir très déplaisants (*molestior*). Les symptômes sont alarmants (*mera*), voire graves (*gravi - grauit*) montrant un état des plus dangereux (*Κινδυνώδην - periculose*). Cicéron exagère même en disant que la maladie est permanente (*perpetuum*). Enfin, ces grandes (*magno*) douleurs peuvent s'atténuer, la personne se sent de mieux en mieux (*meliuscule - melius*) jusqu'à complète guérison.

Cicéron n'est pas des plus bavard en ce qui concerne ses propres soucis. Sur les trente-neuf lettres abordant de près ou de loin ses problèmes physiques, seuls neuf contiennent l'intensité de ses difficultés. Il est possible d'y retrouver des notions allant de la légèreté à la gravité, mais sans qu'un point ne ressorte davantage qu'un autre. L'idée de maladie chronique est un peu particulière. Il s'agit d'une excuse de sa part pour ne pas se déplacer ou rencontrer quelqu'un. Ensuite, quand il s'exprime sur la santé d'autrui, la notion de légèreté et de maladies sans gravité revient à neuf reprises, avec, entre autres, *febriacula* revenant à trois occasions. Le concept de gravité de plus en plus importante allant jusqu'à des effets intolérables est bien plus présent. Rien que les termes « grave » et « gravement » reviennent à cinq reprises. En reprenant l'ensemble des mentions abordant cette idée, il est possible de soulever un peu moins d'une vingtaine d'occurrences. Enfin, l'idée de se sentir mieux peut être relevée dans six lettres. En fin de compte, ces chiffres semblent relativement faibles en comparaison aux 156 échanges qui abordent la santé physique de Cicéron, des Romains et Romaines qui l'entourent. L'intensité de la maladie n'est pas si présente que cela.

Pour terminer, certains termes spécifient clairement le concept de maladie physique (*dolore corpore - deformatus corpore*). Et parfois, les lettres précisent les symptômes et les troubles dont souffrent Cicéron, Atticus ou encore Tiron. Plusieurs grandes catégories de maladies peuvent ressortir : celles touchant l'estomac et les intestins, celles visant les yeux, les troubles du sommeil, les fièvres et poussées fébriles ainsi que les douleurs articulaires (tabl. Maladies précises).

Premièrement, plusieurs témoignages sur les troubles liés au système digestif sont ressortis. Proportionnellement même, il s'agit du domaine revenant le plus souvent avec dix-huit termes indiqués dans ces lettres. D'une part, il y a les termes grecs tels que diarrhée (*Διάρροια*), dysenterie (*Δυσεντερίαν*) ou encore colique (*Χοιλιολυσίαν*) présents qu'en langue hellénique. Les mots bile (*Χολήν*) et souffrance de l'estomac (*Κακοστόμαχος*) ont aussi leur équivalent latin (*stomacho ; stomachost languenti*). Ce sont des termes souvent liés aux

problèmes digestifs, mais également aux problèmes d’humeur, la bile étant l’une des deux humeurs qui « pour les médecins hippocratiques (...) circulent dans tous les vaisseaux avec le sang »²⁶¹. Justement dans la lettre où le terme grec « bile » ressort, « vomir sa bile » n’est pas mentionné avec le verbe vomir, mais le mot chasser (*ieci*) comme si Cicéron voulait dire qu’avec ses nausées, il a su évacuer ses flux d’humeur. D’autres mentions en rapport avec le haut-le-cœur sont présentes comme l’idée du mal de mer (*nausea*), parfois évité, parfois subi. Celle-ci revient à trois occasions dans le corpus. En plus des troubles intestinaux (*intestinis laborarem*), il est arrivé par deux fois que Cicéron perde beaucoup de poids (*corpus amisi*) et souffre d’une maigreur importante (*macie*)²⁶².

Ensuite, des problèmes de visions sont mentionnés à huit reprises dans le corpus, et ce pratiquement exclusivement pour Cicéron. À une exception près, il utilise pour expliquer ses douleurs un terme en particulier : *lippitudo* voulant dire « ophtalmie, inflammation aux yeux »²⁶³. Il est accompagné à une seule reprise du verbe irriter (*refricat*). Cela l’handicape légèrement ne pouvant plus voir (*sane uideo*) et du coup plus écrire. Cependant pour parler de l’état des yeux de Clodius Philhétérus, il reprend une autre formule : *ualetudine oculorum*. Cicéron ne veut peut-être pas s’avancer sur le mal qui touche cette personne.

Après, la notion de trouble du sommeil touche exclusivement Cicéron. Elle a été indiquée à cinq reprises avec des termes tels que « priver de sommeil » (*somno priuaret*), « dormir », « retour de sommeil » (*dormiendum somnum*) ou encore « se reposer de fatigues » (*conquiescimus laboribus*). L’idée d’épuisement suite à une maladie difficile est présente deux fois, d’une part pour Tiron (*consumptus*), d’autre part, après la dysenterie de Cicéron (*confectu*).

De plus, Tiron, Atticus et sa famille (Pilia et Attica) sont particulièrement sensibles aux poussées fébriles (*februm*), à une fièvre quarte (*quartanam*). Rien que pour ces personnes, cette notion est présente près de vingt fois dans le corpus. Parfois, celle-ci n’est que légère (*febricula*). Parfois, une crise de fièvre approche (*Υπὸ τὴν λῆφιν*), ou débute (souvent sous-entendu). Une autre poussée fébrile démarre quelques jours plus tard (*alteram*). Enfin, celle-ci peut disparaître (*febri carere – quartanam cares – sine horrore*). L’impression de rougeur sur le visage (*Ενερευθέστερον*) pouvait sans doute dévoiler le début d’une fièvre. Enfin, Cicéron

²⁶¹ THIVEL Antoine, « Hippocrate et la théorie des humeurs », dans *op.cit.*, p. 101.

²⁶² Différents termes en langue latine existent pour désigner la maigreur. En utilisant ce mot, Cicéron indique que l’affranchi de Crassus considérait qu’il souffrait d’une maigreur extrême. De plus, *Macie* est souvent associé à des personnes de basse classe. Il semble qu’aux yeux d’autrui, il était dans un état grave. Informations reprises à partir de NADEAU Robin, « Maigreur », dans BODIOLY Lydie et MEHL Véronique (éd.), *op.cit.*, p. 365.

²⁶³ « *Lippitudo, -inis* », dans GAFFIOT Félix, *op.cit.*, p. 923.

précisera à deux reprises être tombé malade sans endurer une poussée fébrile (*sine feбри – non febrim*). Il s'agit, sans doute, d'un symptôme fréquent et révélateur en cas de maladie. Sans hausse de température, ils n'ont qu'un souci sans danger n'empêchant pas la vie de continuer.

Certains troubles sont plus rares. D'une part, les problèmes articulaires peu présents dans les lettres sont de deux formes : les rhumatismes (*articulorum dolorem*) et la goutte (*podagra – doloribus pedum – pedibus laborares*). Cette maladie est plus spécifiquement mentionnée par des « douleurs aux pieds » que par le terme qui le désigne, mot pourtant utilisé par Cicéron dans d'autres oeuvres (le *De Finibus* ou encore les *Tusculanes*)²⁶⁴. Il existe aussi d'autres troubles durant l'Antiquité que l'Arpinate ne cite qu'à une reprise à chaque fois : le rhume (*grauedinem*), la dysurie (*Δυσουρία*) ou encore l'atonie (*Ακνδία*) pour ne nommer qu'eux.

Les naissances rythment aussi la vie de l'Arpinate. Il y en a eu trois mentionnées dans la correspondance : celle de son fils Marcus, d'une part, et de l'autre, deux accouchements qui ne se sont pas toujours bien déroulés pour Tullia. Différents termes, toujours indiqués qu'à une seule reprise, désignent ces événements : *partus* pour « accouchement », *peperit* pour « mettre au monde », *natum est* pour « est né » ou encore *auctum* compris dans le sens « avoir un petit garçon » ou « accroître la famille d'un petit garçon ». La naissance du premier enfant de Tullia s'est déroulée « sans encombre » (*Εὐτόκησεν*), mais celui-ci « prématuré » (*Επταμηνιαῖον*) et « très chétif » (*perimbecillum*) ne survivra que quelques semaines.

Trois lettres seulement n'ont pas été écrites par Cicéron, soit deux à trois termes cités ci-dessus. Ce résultat minoritaire permet de faire ressortir, au terme de cette analyse, l'emploi des termes désignant la santé par l'Arpinate. Premièrement, une distinction est perceptible entre le grec et le latin. L'utilisation de termes grecs est peu présente dans le corpus avec une quinzaine d'occurrences. Mais ceux-ci se trouvent être particulièrement utiles pour définir des termes médicaux peu communs en latin, le domaine de la médecine étant une discipline plus hellénique. Des mots comme « diarrhée » ou encore « dysenterie » côtoient dans la même lettre écrite à Fabius Gallus les termes *intestinis laborem*, *sine feбри* et *nauseantem*. Il est le seul, ne faisant pas partie de son cercle restreint, à recevoir une missive avec des termes médicaux de langue grecque²⁶⁵. Une hypothèse serait qu'il était médecin, comme le pense Jean-Marie

²⁶⁴ CICÉRON, *Correspondance. op.cit.* Tome IV : *Lettres CCV-CCLXXVIII*, p. 140.

²⁶⁵ Ad Fam., VII, 26. Dans CICÉRON, *Correspondance. op.cit.* Tome VII : *Lettres CCCCLXXVIII-DLXXXVI*, p. 139-140.

André²⁶⁶. Quand Cicéron écrit à Atticus, hellène de cœur, à Tiron, son affranchi et à Térentia, sa femme, il est plus enclin à écrire un peu en grec. En revanche, pour désigner ces mêmes symptômes, une autre personnalité lui écrit en les décrivant en latin. De plus, à peu près un tiers des termes grecs sont peu précis (état des plus dangereux - *Κινδυνώδης* ; état sans danger - *Ακίνδυνα* ; après la rémission - *Διάλειψιν* ; un peu rouge - *Ενερευθέστερον* ; Accès - *Αἴφρις*). Le reste rentre principalement dans trois catégories : les maladies intestinales, les fièvres et l'accouchement.

Les termes latins, quant à eux, sont de différents types : la santé d'une manière globale avec *ualere* et sa variante nominale, la bonne et mauvaise santé, les maladies au sens large avec *morbo* et *aeger*, l'intensité de la maladie, sa rémission et les types de maladies, ce dernier point étant présent quand même dans près de 60 lettres sur les 156, soit un peu plus de 35 % des lettres abordant le thème de la santé physique. Certains termes sont génériques, utilisés assez souvent par nombre d'auteurs latins pour parler de ce sujet. D'autres, en revanche, semblent être spécifiques à l'usage de Cicéron.

En fin de compte, Cicéron montre ses connaissances en médecine grecque uniquement à quelques personnes faisant principalement partie de son entourage. Ensuite, un peu moins de 65 % du temps, il ne semble pas être au courant du mal touchant certaines personnes. Tout du moins, il ne semble pas vouloir s'étendre sur ses propres troubles et ceux d'autrui. Peut-être, ses correspondants, au courant du souci, n'avaient plus besoin de le savoir ou ceux-ci étaient trop sensibles pour demander une description précise. Beaucoup d'hypothèses peuvent germer sans qu'il soit possible de les vérifier. De plus, l'intensité de la maladie ne semble pas avoir un usage courant. Malgré tout, quand il le fait, il souligne particulièrement la gravité des maux de ses proches. Enfin, la rémission, malgré l'existence de mots latins spécifiques, est parfois comprise grâce à certains verbes qui n'ont pas comme sens premier le domaine de la santé.

²⁶⁶ ANDRÉ Jean-Marie, *op.cit.*, p. 463.

B. La santé de Cicéron

a. Les données générales

Cicéron aborde la thématique de la santé sous différents points, la sienne y comprise. Avec 142 mentions et 116 lettres, ses soucis de santé représentent 40%²⁶⁷ des échanges sur le sujet. Mais ce thème est vaste. Cicéron ne souffre pas que de problèmes physiques, mais également émotionnels et psychologiques comme le montre le tableau ci-dessous.

Répartition en diverses catégories de la santé de Cicéron (67-44 av. J.-C.)

Santé de Cicéron	Nombre de lettres
Bien-être	6
Santé mentale impactant le physique	9
Santé physique	30
Santé mentale	84
	129

Sources : Données élaborées à partir de CICÉRON, *Correspondance*, textes établis et/ou traduits par Léopold-Albert Constans, Jean Bayet, Paul Jal et Jean Beaujeu, t. I-IX, Paris, Les Belles Lettres, 1935-1993.

Ce tableau semble être en contradiction avec les chiffres cités ci-dessus. Cela s'explique simplement par le fait que plusieurs catégories peuvent être présentes dans une missive : par exemple, contenir une information sur la santé mentale et une information sur la santé physique de Cicéron. Celles-ci sont donc comptabilisées deux fois au lieu d'une dans ce tableau. 103 lettres rentrent dans une catégorie et 13 dans deux²⁶⁸.

Quatre grandes catégories ont émergé au terme des lectures : le bien-être, la santé mentale qui influe sur le corps, ses soucis physiques et ses difficultés psychologiques. Ces dernières sont pratiquement trois fois plus présentes que les précédentes. À elles deux, elles représentent une large majorité des échanges, les quinze écrits restants parlant des deux autres points. Le bien-être est un peu spécial, pouvant entrer dans une idée de délasserement de soi et de plaisir, la pratique du bain et du sport procurent des bienfaits au corps non négligeable. Enfin, cette entreprise n'est nullement aisée. Comme l'écrit Emmanuelle Valette, « il est même

²⁶⁷ 40 % des 291 lettres de notre corpus abordant le sujet de la santé.

²⁶⁸ Ad Att., III, 14 ; 15 ; 19 – Ad Att., IX, 10 – Ad Att., X, 14 – Ad Att., XI, 5 – Ad Att., XII, 13 ; 14 – Ad Fam., IX, 16 ; 18 – Ad Fam., V, 13 – Ad Fam., XIV, 1 ; 7.

souvent impossible de distinguer ce qui appartient au domaine du corps (*corpus*) et ce qui relève du domaine de l'âme (*animus*) ou de l'esprit (*mens*) »²⁶⁹.

Cette distinction entre le corps et l'âme peut donc sembler assez hasardeuse. Et dès l'Antiquité, leurs indépendance et interdépendance ont fait l'objet d'interrogations. L'historien de la médecine, Jackie Pigeaud, les a étudiées. La maladie de l'âme fait partie du domaine de la philosophie. Les maladies liées au corps sont, quant à elles, de l'apanage de la médecine. Or, il arrive souvent qu'un lien se crée entre un esprit et un corps qui souffre²⁷⁰. Effectivement, dans les lettres de Cicéron, il arrive que des problèmes tels que le stress ou la tristesse affectent sa santé physique.

Alors, pourquoi avoir procédé à cette distinction ? Lors de la lecture des échanges de l'Arpinate, une série de termes distinguant le physique du mental a été relevée. Les premiers touchent aux sensations physiques alors que les seconds font partie du domaine des émotions. Cette dernière notion n'existe pas en tant que telle durant l'Antiquité. En philosophie, le terme qui s'en rapproche le plus est grec. Il s'agit de *pathos* qui signifie passion²⁷¹. Pour Aristote, ce mot a plusieurs sens. Il reprend aussi bien les sentiments, que les états d'âme, ce qui, au fond, affecte l'âme²⁷². Galien, au II^e siècle de notre ère, voyait dans ces diverses passions telles que la colère, la tristesse ou la peur, une maladie de l'âme²⁷³. Les philosophes et les médecins sont d'accord pour y voir un lien entre *pathos* et l'âme.

Cicéron a également son propre avis sur la question. Dans ses *Tusculanes*, il distingue clairement l'*aegrotatio* (« maladie accompagnée de faiblesse »²⁷⁴) de l'*aegritudo* (« le chagrin des maux »²⁷⁵). Il définit également le terme *pathos* comme un trouble et non comme une maladie, distinguant ainsi la maladie de l'âme de la santé physique²⁷⁶. Il n'accepte pas les

²⁶⁹ Tiré de VALETTE Emmanuelle, « "Cura ut ualeas" : santé et épistolarité dans la correspondance de Cicéron », dans *op.cit.*, p. 29.

²⁷⁰ PIGEAUD Jackie, *op.cit.*, p. 10 et 15.

²⁷¹ VIGARELLO Georges, « Antiquité. Introduction », dans CORBIN Alain, COURTINE Jean-Jacques et VIGARELLO Georges (éd.), *Histoire des émotions. t.1 : De l'Antiquité aux Lumières*, Paris, Seuil, 2016, p. 15 (L'univers historique).

²⁷² SARTRE Maurice, « Les Grecs », dans *IBID.*, p. 17-18.

²⁷³ « Ne crois-tu pas que l'emportement soit une maladie de l'âme ? Ou ne penses-tu pas que c'est sans raison que les anciens ont nommé maladies de l'âme le chagrin, la colère, l'emportement, le désir, la crainte ? », dans Gal., *Sur les passions et les erreurs des âmes*, 5. Dans GALIEN, *L'âme et ses passions*, texte établi par Vincent Barras, Terpsichore Birchler et Anne-France Morand, Paris, Les Belles Lettres, 1995, p. 19 (La roue à livre, n° 28).

²⁷⁴ « *aegrotationem morbum cum imbecillitate* », dans Cic., *Tusc.*, IV, 28. Dans CICÉRON, *Tusculanes. t. 2 : Livres III-V*, texte établi par Georges Fohlen et traduit par Jules Humbert, 2^e éd., Paris, Les Belles Lettres, 1960, p. 67 (Collection des universités de France. Série latine, n° 65).

²⁷⁵ « *senio et aegritudine confectus* », dans Cic., *Tusc.* III 27. Dans *IBID.*, p. 19.

²⁷⁶ PIGEAUD Jackie, *op.cit.*, p. 275.

théories d'Aristote. Ces « émotions » sont nocives, perturbant l'esprit et donc contraire à la bonne raison²⁷⁷. Cicéron suit la vision stoïcienne qui dit que les émotions sont vues comme une maladie : celle de l'âme²⁷⁸. Dans son ouvrage, l'Arpinate subdivise chaque passion : « au chagrin se rattachent l'*invidentia*, (...) la jalousie, la rivalité, la pitié, l'angoisse, le deuil, l'affliction, l'abattement, la souffrance, la désolation, l'inquiétude, la peine, l'accablement, le désespoir et tout ce qui procède du même genre... »²⁷⁹. Il poursuit avec les craintes, la joie ou encore le désir. Dans sa correspondance, il utilise une partie de ces termes quand il expose ses états d'âme. Trois grandes catégories y ont vu le jour : la tristesse, les tourments et la douleur. Cette dernière peut être, de prime abord, ambiguë. Les études sur le sujet se focalisent bien souvent sur le concept de souffrance physique²⁸⁰. Or, ici, Cicéron montre bien que le *dolor* rentre dans le domaine des passions. Dans ses lettres, il désigne, par la souffrance, un profond mal-être.

Avant d'aller plus loin, pour plus de facilité, il a été décidé de procéder en plusieurs étapes. Premièrement, avant de se plonger sur les problèmes de santé, la question du bien-être de l'Arpinate sera analysée avec précisions. Ensuite, les maladies et petits problèmes du quotidien vont faire l'objet d'une étude diachronique, mais également synchronique (les causes, conséquences, etc.) Les maladies découlant d'émotions négatives entreront dans ce point. Enfin, les soucis psychologiques, impliquant bien souvent des troubles émotionnels importants, seront vus en dernier.

²⁷⁷ SCHEID Evelyne, « Émotion », dans BODIOU Lydie et MEHL Véronique (éd.), *op.cit.*, p. 213.

²⁷⁸ KOCH Bernard, *op.cit.*

²⁷⁹ « *Vt aegritudo invidentia (...), aemulatio, obtrectatio, misericordia, angor, luctus, maeror, aerumma, dolor, lamentatio, sollicitudo, molestia, adflictatio, desperatio, et si quae sunt de genere eodem.* », dans Cic., *Tusc.*, IV, 16. Dans CICÉRON, *Tusculanes. op.cit.*, p. 61-62.

²⁸⁰ Par exemple MUDRY Philippe, « Les voix de la douleur entre médecins et malades : le témoignage de l'Antiquité », dans *Pallas. Revue d'études antiques*, n° 88, mai 2012, p. 15-26. / Ou encore BLAY Frédéric Le, « Penser la douleur dans l'Antiquité : enjeu médical ou enjeu philosophique ? », dans PROST Francis et WILGAUX Jérôme (éd.), *Penser et représenter le corps dans l'Antiquité*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2015, p. 79-92.

b. Les bains et le sport. Quand bien-être et santé se rencontrent

Le bien-être se distingue des autres points par le peu de mentions trouvées, six en tout. Celui-ci vise l'entretien du corps que ce soit par les biens-faits que procurent les bains ou encore par l'activité d'un sport. En réalité, ces activités font partie de l'une des trois parties importantes de la médecine durant l'Antiquité : la diététique. En effet, au-delà même de l'alimentation, celle-ci comprend la gymnastique et les activités sportives, les bains, le sommeil et le rêve ou encore l'acte sexuel²⁸¹. Le tableau présenté ci-dessous permet de résumer les quelques informations perceptibles dans la correspondance.

Répartition du bien-être à travers le temps et l'espace dans la correspondance de Cicéron (60-46 av. J.-C.)

Année	Mois	Type de bien être	Lieu
60	déc	Bain	Rome : Villa de Cicéron
47	oct	Bain	Tusculum : Villa de Cicéron
46	mai	Bain	Cumes : Villa de Varron
		Bain	Villa de Papirus Paetus
	juil	Exercices pour améliorer la santé	Tusculum : Villa de Cicéron
	aout	Prend du temps pour son corps	Rome : Villa de Cicéron

Sources : Données élaborées à partir de CICÉRON, *Correspondance*, textes établis et/ou traduits par Léopold-Albert Constans, Jean Bayet, Paul Jal et Jean Beaujeu, t. I-VII, Paris, Les Belles Lettres, 1935-1993.

Avec six mentions, plusieurs éléments peuvent malgré tout se dégager. La grande majorité de celles-ci se concentre sur une période de deux ans et plus particulièrement sur un intervalle de trois mois durant l'année 46, sur la fin de la vie de Cicéron. Celui-ci, un peu forcé, a dû se retirer de la vie politique, et pratique dorénavant de plus en plus l'*otium*, en d'autres termes, des loisirs. Il a donc aussi plus de temps pour prendre soin de lui.

²⁸¹ GIL-SOTRES Pedro, « Les régimes de santé », dans GRMEK Mirko Drazen, FANTINI Bernardino et BARDINET BROSO Maria Laura (éd.), *Histoire de la pensée médicale en Occident*. t.1 : *Antiquité et Moyen Âge*, Paris, Seuil, 1995, p. 257-258 (Science ouverte). / MAZZINI Innocenzo, « L'alimentation et la médecine dans le monde antique », dans MONTANARI Massimo et FLANDRIN Jean-Louis (éd.), *Histoire de l'alimentation*, Paris, Fayard, 1996, p. 254.

Les propriétés immobilières de Cicéron

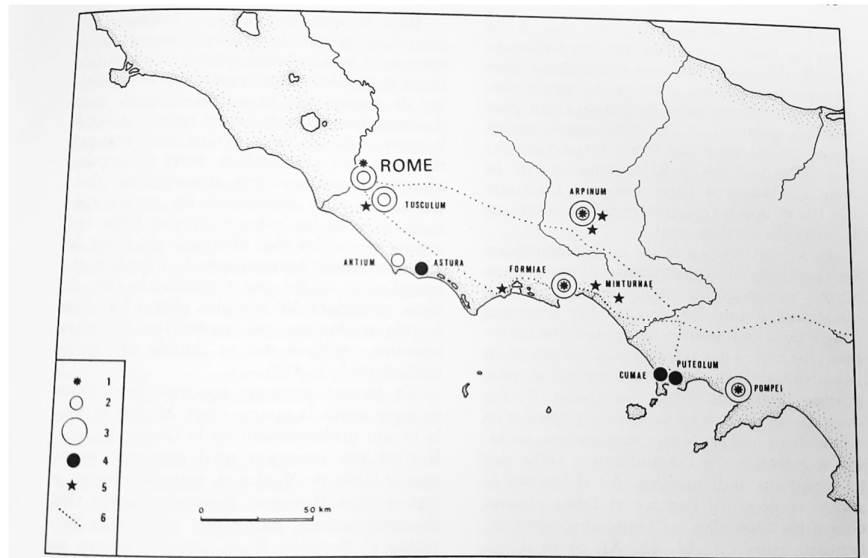


Fig. 32 – Les propriétés immobilières de Cicéron.

1 : Héritage paternel (bien attesté avant 70); 2 : Bien acquis entre 69 et 59; 3 : Bien conservé jusqu'en 43; 4 : Bien acquis entre 59 et 45; 5 : *Deversorium*; 6 : Voie consulaire.

Source : LAFON Xavier, *Villa maritima: recherches sur les villas littorales de l'Italie romaine (IIIe siècle av. J.-C./IIIe siècle ap. J.-C.)*, Rome, École française de Rome, 2001, p. 183, fig. 32 (Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome, 307).

Il prévoit de se déplacer abondamment dans la région durant cette période. Il aimerait passer du temps avec certains de ses amis. Rien que pour les mois de juin à août 46, il a quitté Rome pour se diriger à quelques kilomètres de là, à Tusculum pour rencontrer Varron. S'il n'en avait pas l'occasion, il irait jusqu'à Cumae, dans la villa de son ami²⁸². Il avait sans doute dans l'idée par la suite de rentrer dans son domaine qui était à quelques pas de celui de Varron²⁸³. Cependant, son voyage va être retardé et il va rentrer à Rome autour du 15 juin²⁸⁴. Le mois suivant, il est de retour à Tusculum et espère un jour revoir son ami Paetus chez lui à Naples²⁸⁵. La suite des échanges semble montrer que, pour finir, ce dernier doit se déplacer chez l'Arpinate. En effet, Cicéron est sur le point de retourner à Rome²⁸⁶.

²⁸² « Si j'ai le temps d'arriver à ma villa de Tusculum avant le 5, je te verrai sur place ; sinon je suivrai tes traces jusqu'à ta villa de Cumae et je te préviendrai pour que mon bain soit prêt », dans Ad Fam., IX, 5. Dans CICÉRON, *Correspondance. op.cit.* Tome VII : *Lettres CCCCLXXVIII-DLXXXVI*, p. 36.

²⁸³ Carte des villas républicaines de la zone comprise entre Misène et Pouzzoles dans LAFON Xavier, *op.cit.*, p. 90, fig. 19.

²⁸⁴ CICÉRON, *Correspondance. op.cit.* Tome VII : *Lettres CCCCLXXVIII-DLXXXVI*, p. 23.

²⁸⁵ « Mais à quoi bon ce bavardage ? Pourvu que je puisse venir te rejoindre ! (...) reviens au bon vieux poisson salé au fromage. Je ne te vaudrai qu'une dépense : il faudra me faire chauffer un bain ; le reste selon nos habitudes ; ce qui précède n'était qu'un jeu », dans Ad Fam., IX, 16. Dans *IBID.*, p. 47-48.

²⁸⁶ « Viens donc, si tu es un homme, viens ici apprendre les principes qui te manquent ! (...) reviens donc à Rome », dans Ad Fam., IX, 18. Dans *IBID.*, p. 52-53.

Au regard du tableau, le bien-être corporel s'organise par la pratique sportive et l'usage de l'eau²⁸⁷. Cette dernière a été considérée par Hippocrate et puis par des médecins plus tardifs, comme un élément important pour les soins du corps. Cela a une influence sur les humeurs en agissant sur le chaud, le froid, l'humide et le sec²⁸⁸. Cela apporte une véritable hygiène de vie²⁸⁹. Alors que Fronto, dans sa correspondance, écrit beaucoup sur son hygiène de vie et celles de ses correspondants²⁹⁰, Cicéron ne semble pas bavard sur ce moment de délasserment. En plus de deux exemples pour Antoine et César, il ne mentionne qu'à quatre reprises l'intention de prendre son bain. Mais, en 46, comme vu ci-dessus, ceux-ci sont souvent prévus sans pour autant que cela aboutisse. Est le cas pour les deux autres exemples ?

La plus ancienne lettre qui témoigne de ce fait date de décembre 60. Cicéron invite son ami Atticus à venir chez lui pour qu'ils puissent ensemble, le lendemain, se balader à Rome pour les *Compitalia*. À son arrivée, Cicéron prévoit de faire couler un bain sans doute pour le prendre ensemble²⁹¹. Les échanges avec Atticus vont s'arrêter pendant près de quatre mois. Cela pourrait être un indice : ils n'ont pas eu besoin de s'écrire étant fréquemment ensemble. Ils ont sans doute donc pu prendre ce bain. Cependant, cette hypothèse est difficilement vérifiable. Il est tout à fait possible que plusieurs lettres aient été perdues pour cette période.

Pour le second extrait, après presque un an passé pratiquement seul à Brindes, celui-ci peut enfin rencontrer César le 25 septembre 47, lui pardonnant d'avoir suivi Pompée durant la guerre civile. Cicéron peut donc enfin rentrer chez lui. Il prévoit d'arriver le 7 ou le 8 octobre à Tusculum en bonne compagnie. Il demande donc à sa femme de préparer la salle de bain pour qu'il puisse se reposer après son voyage²⁹². Plus aucune lettre n'a été écrite après cet échange. Celui-ci, manifestement, est arrivé chez lui sans encombre et a donc pu profiter de ce moment

²⁸⁷ Cette pratique cumule bien plus que l'usage de l'eau : transpiration sèche ou encore humide, bassin froid, utilisation du linge, éponge ou savon, etc. Informations reprises de BLONSKI Michel, « Bain », dans BODIOLY Lydie et MEHL Véronique (éd.), *op.cit.*, p. 80.

²⁸⁸ Ces quatre éléments sont souvent mis en opposition : le chaud et le sec contrastent avec le froid et l'humide. Le premier représente « la droite, la vitalité, la force, la rapidité, la dureté et le masculin » tandis que le second se rapproche de la femme et d'une série de défauts tels que la paresse ou la faiblesse. Dans BONNARD Jean-Baptiste, « Chaud / Froid, Sec / Humide », dans *IBID.*, p. 136.

²⁸⁹ FONTANILLE Marie-Thérèse, « Les bains dans la médecine gréco-romaine », dans *op.cit.*, p. 121. / JACKSON Ralph, « Waters and spas in the classical world », dans *op.cit.*, p. 1. / BLONSKI Michel, *Se nettoyer à Rome. op.cit.*, p. 101-105.

²⁹⁰ POIGNAULT Rémy, « Vie quotidienne et images: eau, hygiène et santé dans la correspondance de Fronto », dans *op.cit.*, p. 4-18.

²⁹¹ « Mais réservons cela pour nos promenades des *Compitalia*. N'oublie pas la veille de ce jour : je ferai chauffer un bain ; Térentia invite Pomponia ; nous prierons aussi ta mère », dans Ad Att., II, 3. Dans CICÉRON, *Correspondance. op.cit.* Tome I : *Lettres I-LV*, p. 182.

²⁹² « S'il n'y a pas de bassin dans la salle de bain, qu'on veille à ce qu'il y en ait un, même recommandation d'ailleurs pour tout ce qui est nécessaire à la subsistance et à la santé », dans Ad Fam., XIV, 20. Dans CICÉRON, *Correspondance. op.cit.*, Tome VI : *Lettres CCCXC-CCCCLXXVII*, p. 220.

de délasserment, après des mois de misère, dans sa villa richement décorée qu'est Tusculum. Cicéron semble quand même prendre ces bains pour ces deux derniers échanges même si aucune information concrète ne ressort là-dessus.

Un point intéressant est à relever. Il demande qu'ils préparent le bain toujours après un voyage ou une balade. Atticus arrive chez Cicéron à Rome, ils prennent un bain. L'Arpinate revient après plusieurs mois chez lui, il faut chauffer l'eau. Il prévoit de rendre une petite visite à Varron et à Paetus, il les prévient pour que tout soit prêt. Cela ressort même dans les autres exemples conservés. Quand César est chez Cicéron, dans sa villa de Pouzzoles en 45. Celui-ci est d'abord allé se promener avant de prendre un bain en début d'après-midi²⁹³. Antoine venait de se déplacer vers sa maison de campagne. Il le prend juste après s'être reposé²⁹⁴. Dans d'autres correspondances, cette pratique semble être liée à la *cena*. Après s'être lavés, ceux-ci allaient manger leur dernier repas de la journée. Ici, aucun indice ne semble montrer une liaison pareille entre ces deux moments de la journée. César s'installe même dans son bain à 13h30, plusieurs heures avant le repas du soir.

L'autre catégorie, la notion de prendre soin de son corps par le sport a été souligné par Hippocrate, mais aussi Aristote. Ce dernier, philosophe grec de l'Académie de Platon, a souvent inspiré Cicéron dans sa propre philosophie. Il le reprend dans ses diverses œuvres (*de la république*, *de la divination* ou encore de *l'orateur*) et sa correspondance n'en est pas en reste²⁹⁵. Aristote va donc, un siècle après le médecin Hippocrate, conseiller la pratique de la gymnastique pour la santé tout en préconisant d'éviter les excès. Il s'agit de la notion de la juste mesure²⁹⁶. Or, Cicéron, adepte de la nouvelle Académie, avait aménagé deux gymnases dans sa villa de Tusculum qu'il a justement nommés Académie et Lycée en hommage à l'École de Platon et d'Aristote²⁹⁷. Ceux-ci s'inspirent des palestres grecques tout en étant « des parcs philosophiques qui permettaient de penser et de pratiquer l'*otium* »²⁹⁸.

²⁹³ « Passé la 8^e heure, au bain », dans Ad Att., XIII, 52. Dans CICÉRON, *Correspondance. op.cit.*, Tome IX : *Lettres DCCVII-DCCCIII*, p. 28-29.

²⁹⁴ « Il leur a dit de revenir le lendemain car il voulait se laver et soigner une colique », dans Ad Att., X, 13. Dans CICÉRON, *Correspondance. op.cit.*, Tome VI : *Lettres CCCXC-CCCCLXXVII*, p. 103-105.

²⁹⁵ MORAUX Paul, « Cicéron et les ouvrages scolaires d'Aristote », dans *Ciceroniana on line. A Journal of Roman Thought*, vol. 2 : *Atti del II Colloquium Tullianum (Roma, 30 settembre - 2 ottobre 1974)*, 1975, <https://www.ojs.unito.it/index.php/COL/article/view/1133> (Consulté le 10 mars 2021).

²⁹⁶ RIEU Michel, « La santé par le sport : une longue histoire médicale », dans *La revue pour l'histoire du CNRS*, n° 26, novembre 2010, p. 30.

²⁹⁷ ESPITALIER Isabelle, *Les enjeux artistiques et philosophiques de la villa de Tusculum au miroir de la correspondance de Cicéron*, Grenoble, Université Stendhal 3, 2010-2011, p. 2 [Mémoire de master en Littératures et Langues anciennes].

²⁹⁸ *IBID.*, p. 49.

Il aurait été intéressant d'observer où Cicéron pratiquait ses activités physiques. Malheureusement, trop peu de mentions sont présentes dans la correspondance pour avoir des résultats tangibles. Une fois seulement, Cicéron écrit à Paetus et indique qu'il va pratiquer certains exercices à Tusculum²⁹⁹. Il est possible qu'il profite de ses gymnases pour se remettre en forme à l'extérieur. Il précise qu'avant cela, il n'a plus fait d'efforts physiques depuis longtemps. Il n'était donc pas au meilleur de sa forme. Cela pourrait expliquer pourquoi aucune information sur ce sujet n'était apparue auparavant.

Quelques jours plus tard, à Rome, il poursuit ses efforts pour se remettre en forme. Durant la journée, il prévoit un moment pour s'occuper de son corps, sans doute en pratiquant un sport puis peut-être en se relaxant dans son bain. Aucun indice ne permet de savoir précisément ce qu'il fait³⁰⁰. Cependant, par la suite, plus rien n'indique une poursuite d'activités pour améliorer sa santé. Pourtant, les échanges avec Paetus se poursuivent. A-t-il abandonné ses efforts ? Ne sent-il plus, tout simplement, le besoin d'en parler ? Dans son traité *De officiis*, il met en avant la beauté de l'homme. Il dit ceci : « La dignité de l'aspect physique doit être sauvegardée par la qualité du teint et ce teint par les exercices du corps. Il faut, en outre pratiquer une propreté qui ne soit pas importune ni trop recherchée, mais qui seulement évite un laisser-aller grossier et de mauvaise éducation. »³⁰¹. La place des soins fait au corps pour le paraître et le bien-être était non négligeable pour l'Arpinate. Le peu d'informations dans ses lettres semble donc démontrer un élément : pour Cicéron, il ne s'agit pas d'une expérience si intéressante à raconter à ses correspondants.

²⁹⁹ « Je m'améliore la santé d'abord, que l'interruption de mes exercices m'avait fait perdre ; et puis mon faible talent d'orateur, si je n'avais repris ces exercices, aurait achevé de me dessécher. » dans Ad Fam., IX, 18. Dans CICÉRON, *Correspondance. op.cit.* Tome VII : *Lettres CCCCLXXVIII-DLXXXVI*, p. 52.

³⁰⁰ « Ensuite, je consacre tout mon temps à mon corps », dans Ad Fam., IX, 20. Dans *IBID.*, p. 94.

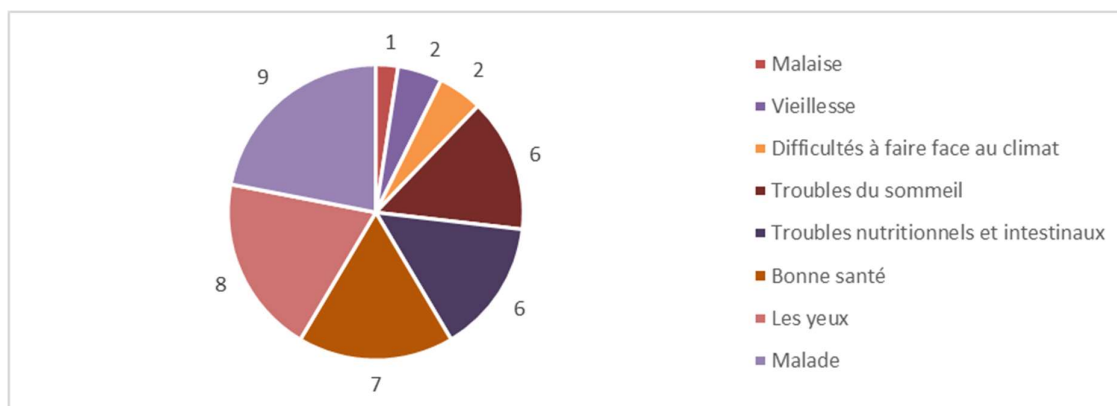
³⁰¹ Cic., Off., I, 130. Dans CICÉRON, *Les Devoirs*. t.1 : *Introduction - Livre 1*, texte établi et traduit par Maurice Testard, Paris, Les Belles Lettres, 1965, p. 173 (Collection des universités de France. Série latine, n° 182).

c. *Les problèmes et maladies : Lippitudo, intestinis labore, macie*

- *D'un point de vue général*

Dans ses lettres, Cicéron décrit certains imprévus qui perturbent son quotidien : une maladie, une douleur physique, une gêne. Sur les 142 occurrences, seules quarante et une d'entre elles³⁰² abordent spécifiquement ce point. Malheureusement, au sein même de ses lettres, il semble parfois se montrer avare. Ses symptômes, les causes, ses soins, les conséquences ne sont pas toujours clairement indiqués. Mais ce manque d'informations n'est pas aussi incommode. Malgré tout, les données, même limitées, déterminent en partie les problèmes physiques de l'Arpinate, comme cela s'observe ci-dessous.

Répartition des différents problèmes physiques de Cicéron annoncés dans sa correspondance (67-45 av. J.-C.) (N=41)



Sources : Données élaborées à partir de CICÉRON, *Correspondance*, textes établis et/ou traduits par Léopold-Albert Constans, Jean Bayet, Paul Jal et Jean Beaujeu, t. I-VIII, Paris, Les Belles Lettres, 1935-1993.

Dans près de 40 % des mentions, Cicéron précise juste qu'il souffre d'une maladie ou qu'il est en pleine santé. Il arrive parfois que de petites indications surviennent comme cet exemple où il précise qu'il a été malade sans fièvre. La bonne santé permet de s'assurer qu'il n'est pas malade, ou tout simplement qu'il est guéri.

Cependant, il est vrai, certaines informations ne sont pratiquement pas présentes dans la correspondance. Le malaise, unique dans le corpus, est d'ordre physique et moral. Rien de plus n'est précisé. La vieillesse, qui n'est qu'un phénomène naturel de la vie, peut malgré tout provoquer quelques soucis au quotidien. Par deux fois, il se retrouve loin de chez lui dans un climat qui lui est hostile. En clair, seuls trois grands ensembles peuvent se dégager : les troubles du sommeil, les problèmes liés à l'alimentation et les problèmes de vision. Il a très bien pu

³⁰² Soit à peine 32 % des mentions sur la santé de l'Arpinate.

souffrir de poussées fébriles, avoir quelques refroidissements durant sa vie. Mais l'absence d'autres informations dans sa correspondance ne permet pas d'extrapoler sur ces points.

Les troubles liés à la digestion ressortent à six occasions dans les lettres, mais pas seulement. Ils sont également soulevés dans d'autres témoignages. Entre autres, durant ses jeunes années, il a dû mettre sa carrière de côté pour se remettre en forme. Chétif et décharné, il souffrait, selon Plutarque, de problèmes au niveau de l'estomac. À cause de cela, il se limitait à un repas par jour et n'avait pas la force nécessaire pour pratiquer l'art oratoire. Il décida de faire une pause pour se former en Grèce³⁰³. Ce récit est corroboré par Cicéron lui-même dans son œuvre *Brutus*³⁰⁴. Dans ses échanges, les problèmes semblent avoir évolué, mais touchent encore fortement la digestion. Une lettre exceptionnelle par sa richesse est particulièrement utile pour expliquer concrètement son quotidien avec ce genre de soucis.

Ses yeux, éléments très importants pour pouvoir pratiquer l'écriture, sont souvent douloureux. Sans sa vue, il lui est difficile de correspondre. Avoir huit mentions n'est donc pas un hasard. En effet, comme le souligne Jacques Emmanuel Bernard, « écrire de sa main est une marque de courtoisie et d'amitié »³⁰⁵. Ne pas le faire peut donc faire l'objet d'une offense. Il estime donc qu'il doit s'excuser envers son destinataire.

De nos jours, avoir des troubles du sommeil peut signifier différentes choses : insomniaque, somnambule, stress, terreurs nocturnes, etc. Pour Cicéron, ses troubles sont temporaires, principalement dus à ses tourments. Certaines nuits, il s'effondrera de sommeil. D'autres soirs, il n'arrivera pas à dormir. Le peu de mentions semble montrer en tout cas qu'il ne souffre pas de problèmes chroniques à ce niveau. Cependant, Cicéron n'écrivait pas toujours des lettres durant ses insomnies. Parfois, peut-être, il ne sentait pas le besoin d'en parler à son correspondant. Il écrit également à des personnalités peu proches de lui, où l'intimité ne peut être présente dans l'échange.

³⁰³ Plut., Cic. III, 6-7. Dans PLUTARQUE, *Vies*. Tome XII : *Démosthène – Cicéron*, texte établi et traduit par Emile Chambry et Robert Flacelière, Paris, Les Belles Lettres, 1976, p. 68-69 (Collection des universités de France. Série grecque, n° 241).

³⁰⁴ Cic., *Brutus*, 313-314. Dans CICÉRON, *Brutus*. *op.cit.*, p. 115.

³⁰⁵ BERNARD Jacques-Emmanuel, *op.cit.*, p. 43.

Bien évidemment, Cicéron n'est malade que durant certaines périodes. Avoir une vue d'ensemble diachronique permet de faire ressortir certains moments de fragilité, voir si certaines périodes ont été plus difficiles que d'autres, etc. À travers une ligne du temps qui est présente dans les *annexes* aux pages 18 et 19, ces tendances ressortiront mieux.

Premièrement, il y a peu d'informations tangibles durant les années 60, dues entre autres aux pertes d'une grande part de sa correspondance. Cependant à partir de l'année 58, la donne semble changer. Mais à ce moment-là, Cicéron est en train de vivre un moment particulièrement éprouvant : son exil. Cela ressortira encore davantage au niveau psychologique, mais ce déplacement forcé a des conséquences sur sa santé. Il doit faire face à un climat différent, seul. Il se sent déperir et ne fait plus d'effort pour se nourrir, pour prendre soin de lui. Son état donc décline et peut susciter des réactions d'inquiétude. Anecdotiquement, il précise que là où il loge, une épidémie a débuté et qu'il est en sureté. À son retour à Rome, en 57, il semble ne plus souffrir de ces évènements passés.

À part en 56, celui-ci semble en bonne santé pendant quelques années. Il développe cette année-là, en plein mois de janvier, une inflammation oculaire. Durant cette période, les jours sont plus courts, la nuit est plus présente. Les yeux ont besoin de lumière. Comme le souligne Emmanuelle Valette, Cicéron écrivait souvent le soir³⁰⁶. Par deux fois, il a même précisé qu'il travaillait sous une lumière³⁰⁷. Ces exemples ayant été écrits sur plusieurs années d'intervalle, celui-ci devait fréquemment s'abimer les yeux. Ici, cette inflammation est très légère (*paruula lippitudine*) et semble temporaire³⁰⁸. Il ne fera plus état dans la suite de ses échanges d'un problème l'incitant à faire dicter ses lettres.

Ce n'est qu'en 51, près de 5 ans plus tard, que Cicéron mentionne quelques soucis de santé. À ce moment-là, il est en déplacement. Il doit rejoindre pour les prochains mois la province de Cilicie, étant son gouverneur pendant une année. Par deux fois, il ne s'est pas senti bien, et cela en un mois de temps. Les évènements se situent en juin, dans une région où la chaleur pourrait être au rendez-vous. Il a pu être victime à Athènes d'un coup de chaleur. Une

³⁰⁶ VALETTE Emmanuelle, « "Cura ut ualeas" : santé et épistolarité dans la correspondance de Cicéron », dans *op.cit.*, p. 31.

³⁰⁷ « J'ai écrit celle-ci avant le jour à la lueur d'une lampe », dans Ad Quint., III, 5. Dans CICÉRON, *Correspondance. op.cit.* Tome III : *Lettres CXXII-CCIV*, p. 111. / Le 16 février 49, il a été victime de troubles du sommeil. Le lendemain, il dit ceci : « Ayant écrit ta lettre à la même lampe à laquelle j'ai brûlé la tienne », dans Ad Att., VIII, 2. Dans CICÉRON, *Correspondance. op.cit.* Tome V : *Lettres CCLXXIX-CCLXXXIX*, p. 165.

³⁰⁸ « Ce n'est point à cause de mes occupations dont je suis d'ailleurs accablé, mais d'une très légère inflammation des yeux que je me suis résolu à dicter cette lettre. », dans Ad Quint., II, 2. Dans CICÉRON, *Correspondance. op.cit.* Tome II : *Lettres LVI-CXXI*, p. 133.

partie du trajet pour arriver sur place se fait par voie de mer. Or, Cicéron avait du mal à supporter les voyages par bateau qui pouvait le rendre malade³⁰⁹. Il est donc ravi d'expliquer à son ami Atticus que le voyage se fit sans crainte ni nausée³¹⁰.

De toute sa période proconsulaire, il ne donne aucune nouvelle sur sa santé. De nos jours, plus de septante lettres pour cet intervalle sont pourtant conservées. En 49, en revanche, il est de nouveau touché par une nouvelle crise inflammatoire aux yeux. Cela l'empêche de nouveau d'écrire. Elle commence comme la fois précédente durant le mois de janvier. Mais cette fois, elle semble plus tenace revenant à plusieurs reprises pendant près de cinq mois. Des périodes d'accalmie semblent présentes (la première moitié du mois de mars ou encore la deuxième moitié du mois d'avril). Il faut préciser que pour Hippocrate et Celse, l'ophtalmie est justement une maladie qui est fort fréquente au printemps³¹¹. Cependant, il n'a pas que des problèmes aux yeux, mais aussi des soucis de sommeil. En 49, Rome subit une crise majeure : la guerre civile. Cela a une incidence sur l'anxiété de Cicéron. Il ne sait plus bien dormir. Ses inflammations oculaires pourraient être une conséquence de son manque de sommeil. Il semblerait qu'il s'occupait la nuit en pratiquant ses activités littéraires³¹². Mi-mai, Cicéron subit une dernière crise. Plus aucun témoignage d'un fait similaire n'est présent par la suite. Tous les échanges du second semestre de cette année sont perdus. Il est donc encore possible qu'il ait encore eu des difficultés. Malheureusement, il sera difficile d'en avoir la réponse.

Le 7 juin 49, Cicéron est décidé à rejoindre Pompée, mais la nuit précédant son départ, il est victime de nausées. Après s'être vidé, celui-ci se sent beaucoup mieux et semble prêter cette bénédiction aux dieux. Il peut donc partir sereinement. Cependant, ce choix ne s'est pas soldé par une grande réussite. Sur place, il est en proie à de telles inquiétudes qu'il tombe malade en juin 48. Deux mois plus tard, il ne participe pas à la bataille de Pharsale, car selon Jean Beaujeu, il est au plus mal³¹³.

À la suite de ces événements, il rentre en Italie, à Brindes, où il restera pendant pratiquement un an dans l'attente du salut de César. Le voyage de retour se fait sans encombre, mais sur place, il est en proie à un malaise psychologique et physique. Les mois suivants vont

³⁰⁹ ANDRÉ Jean-Marie, *op.cit.*, p. 464.

³¹⁰ « La traversée s'est effectuée sans crainte ni mal de mer », dans Ad Att., V, 13. Dans CICÉRON, *Correspondance. op.cit.* Tome III : *Lettres CXXII-CCIV*, p. 240.

³¹¹ Selon le tableau 1 : Fréquence saisonnière des maladies de Jean-Marie André. Dans ID., *op.cit.*, p. 214-215.

³¹² « Si je pouvais dormir, je ne t'accablerais pas de si longues lettres », dans Ad Att., VIII, 1. Dans CICÉRON, *Correspondance. op.cit.* Tome V : *Lettres CCLXXIX-CCLXXXIX*, p. 157.

³¹³ CICÉRON, *Correspondance. op.cit.* Tome VI : *Lettres CCCXC-CCCCLXXVII*, p. 126.

être difficiles. L'endroit est presque insalubre. Il supporte difficilement son séjour tombant malade à cause du climat. Il écrit cela à la fin du mois d'août 47, une période où la température pourrait être difficilement tolérable. Il craint même que sa fille, qui est auprès de lui, subisse les mêmes problèmes.

L'année qui suit, il est de retour chez lui. De manière anecdotique, il décrit ses problèmes de digestion à la suite d'un diner augural³¹⁴. Pourtant, cette année-là, une loi somptuaire a été votée pour éviter la consommation de produits de luxe et revenir à des aliments plus simples. Ce récit fera l'objet d'une attention toute particulière ci-dessous.

L'année 45, enfin, est une année particulièrement sombre pour Cicéron. Celui-ci perd sa fille dans des circonstances tragiques. Il se réfugie donc dans sa villa à Astura où, seul, il passe ses journées à pleurer et à écrire. Pour que personne ne le dérange, il n'hésite pas à dire qu'il est touché par une maladie chronique. Il commence à négliger sa santé. Il s'épuise tellement qu'il souffre de grosses fatigues. Ce moment est particulièrement compliqué pour Cicéron, mais sa santé physique ne semble pas en pâtir autant que sa santé mentale.

- *Un exemple exceptionnel : un repas augural se passe mal*

Cicéron laisse un témoignage assez complet d'une malheureuse expérience vécue lors d'un repas augural chez P. Cornelius Lentulus Spinther. Ce dernier organise un banquet public pour ses collègues augures³¹⁵. Bien souvent, ceux-ci, suite à leur élection, organisaient une *cena aditialis*. Ce n'est pas le cas ici. En effet, Lentulus est nommé en 57³¹⁶. Ces réceptions ont un rôle à jouer. Il s'agit d'un lieu « où le regard de tous permet de juger si les règles établies par la République sont respectées »³¹⁷. Or, celles-ci ne seront pas vraiment suivies. À la suite de ce banquet, pendant plusieurs jours, l'Arpinate est malade. À travers cette lettre, de nombreux détails ont été spécifiés : les causes de sa maladie, ses symptômes, sa longueur ou encore ses conséquences.

³¹⁴ Pour plus d'explications, voir « Un exemple exceptionnel : un repas augural se passe mal »

³¹⁵ À l'origine, il s'agit de prêtres devins. Ils avaient pour charge de consulter les dieux afin d'en tirer des prédictions sur la conduite à suivre en matière, entre autres, de politique romaine. Ils forment l'un des quatre collèges de prêtres. Cicéron lui-même deviendra un augure en 53 ou 52, un rôle très prisé à son époque et réservé, bien souvent, à la noblesse. Pour lui, il s'agit même d'un *sacerdotium amplissimum* (Ad Att., VIII, 3). Dans LINDERSKI Jerzy, « augures », dans HORNBLLOWER Simon, SPAWFORTH Antony et EIDINOW Esther (éd.), HORNBLLOWER Simon, SPAWFORTH Antony, et EIDINOW Esther (éd.), *The Oxford Classical Dictionary*, 4^e éd, Oxford, Oxford University press, 2012, p. 205. / GUILLAUMONT François, *Philosophe et augure. Recherches sur la théorie cicéronienne de la divination*, Bruxelles, Latomus, 1984, p. 85 (Collection Latomus, n° 184).

³¹⁶ Note 103 dans *IBID.*, p. 84.

³¹⁷ TILLOI DIMITRI, « De la lettre à l'assiette. Repas et échanges épistolaires dans le monde romain », dans *Sociopoétiques*, n° 3, octobre 2018, p. 10.

Cette lettre³¹⁸ a été envoyée à M. Fabius Gallus, un de ses amis (*amatissimo utriusque nostrum*³¹⁹), épicurien et peut-être médecin³²⁰. Durant le premier mois intercalaire de l'année 46³²¹, Cicéron s'est déplacé vers son domaine de Tusculum pour être à l'écart de tout le monde. Il aurait eu une intoxication alimentaire. La missive est à retrouver en entièreté dans les *annexes* aux pages 20 et 21.

Alors que Cicéron indique avoir évité (*abstinebam*) certains produits tels que les huitres et la murène (*ostreis et murenis*), il est tombé malade en dégustant des produits de la terre, comme des champignons, des herbes et des légumes. En réalité, ces aliments sobres pour une fête officielle s'expliquent par l'instauration d'une loi somptuaire qui interdit la nourriture de luxe³²². Cependant, Lentulus Spinther l'aurait contourné en présentant malgré tout certaines nourritures dites de luxe et en demandant à ses cuisiniers d'agrémenter d'épices ces simples légumes³²³, des préparations que Cicéron désigne lui-même comme des mets délicieux (*ut nihil possit esse suavius*). Sur un ton humoristique, il annonce qu'il s'est laissé surprendre (*deceptus sum*) par de la bette et de la mauve³²⁴ (*a beta et a malva*). Il en a sans doute mangé un peu de trop.

Suite donc à ce repas, il a souffert de multiples symptômes qui se rapprochent d'une intoxication alimentaire : impossibilité totale de s'alimenter, le poussant à un jeûne forcé (*ieiunus fuissem*), diarrhée (*διάρροια*), nausée (*nauseantem*). Au moment où il a écrit cette lettre, il est malade depuis dix jours. De nombreuses conséquences sur son corps, mais également sur son quotidien sont perceptibles. Il est affaibli et amaigri (*et uiris et corpus amisi*). Il meurt également de faim (*fame magis*) sans pour autant savoir avaler quoi que ce soit. Il a été forcé de se déplacer dans une de ses villas de campagne, ses symptômes n'étant pas assez visibles pour annoncer qu'il ne peut travailler. En effet, il semblerait qu'il faut avoir de la fièvre

³¹⁸ Ad Fam., VII, 26. Dans CICÉRON, *Correspondance. op.cit.* Tome VII : *Lettres CCCCLXXVIII-DLXXXVI*, p. 139-140.

³¹⁹ Ad Att., VIII, 12. Dans CICÉRON, *Correspondance. op.cit.* Tome V : *Lettres CCLXXIX-CCLXXXIX*, p. 207.

³²⁰ GRIFFIN M. T., « Fabius Gallus, Marcus », dans HORNBLLOWER Simon, SPAWFORTH Antony et EIDINOW Esther (éd.), *op.cit.*, p. 563. / ANDRÉ Jean-Marie, *op.cit.*, p. 463. / ROSIVACH Vincent J., « Cicero, *Epistulae ad Familiares* 7.26 (Why Cicero Got Sick from Eating Too Many Veggies) », dans *op.cit.*, p. 321.

³²¹ Selon Shackleton Bailey, il est possible de situer l'écriture de cette lettre entre le mois d'octobre 46 et février 45. Dans CICÉRON, *Epistulae ad Familiares. op.cit.* vol. II : *47-43 B.C.*, p. 374.

³²² BONNEFOND-COUDRY Marianne, « Loi et société : la singularité des lois somptuaires de Rome », dans *op.cit.*

³²³ ROSIVACH Vincent J., « Cicero, *Epistulae ad Familiares* 7.26 (Why Cicero Got Sick from Eating Too Many Veggies) », dans *op.cit.*, p. 326. / TILLOI DIMITRI, « De la lettre à l'assiette. Repas et échanges épistolaires dans le monde romain », dans *op.cit.*

³²⁴ Il s'agit d'une plante aux vertus thérapeutiques. Comestibles, ses jeunes feuilles se mangent comme des épinards. Dans PAQUEREAU Jean, *Au jardin des plantes de la Bible. Botanique, symboles et usages*, s.l., Institut pour le développement forestier, 2013, p. 151.

pour être réellement considéré comme malade (*non ualere quia febrim non haberem*). Selon lui, son déplacement, mais aussi sa détente morale pourrait expliquer sa rémission.

Cependant, il appréhende particulièrement cette maladie. En effet, il pense avoir la dysenterie, qui, à l'époque, semble vouloir dire qu'il souffre fort des intestins³²⁵. Car ce terme, au fil des siècles, prend une autre consonance. Il s'agit d'une maladie très contagieuse à l'origine de nombreuses épidémies dangereuses³²⁶. Les symptômes sont différents : « Intestins et ténésmes très douloureux, matières glaireuses et sanguinolentes devenant purulentes, puis vermineuses, vomissements continuels avec hoquet, fièvre accompagnée de sueurs froides »³²⁷. Ici, il ne semble pas avoir contaminé Anicius quand il l'a vu. Personne d'autre ne semble avoir été malade à la suite de ce banquet.

Il associe ce mal à un élément honteux à ses yeux (*turpioris*) : la gourmandise. Il n'a pas pu résister aux préparations culinaires présentées lors de ce banquet public. Pour lui, il s'agit même d'une maladie. Son éloignement à Tusculum pourrait être inconsciemment dû à son sentiment de honte. Pourtant, l'orateur semble avoir toujours fait l'éloge de la frugalité dans ses traités. Cela ressort également dans quelques missives particulièrement à la fin de l'année 46 où il affirme « son désir de prendre ses distances avec la vie publique en se tournant vers la philosophie et l'amélioration de soi »³²⁸.

Par la suite, il ne mentionne plus du tout dans sa correspondance cet épisode, même auprès d'Atticus auquel il lui a écrit trois billets durant cette période³²⁹. La honte est sans doute à l'origine de ce silence, ne voulant pas avouer son état aux personnes l'ignorant. Il semble s'être rétabli assez rapidement après l'envoi de cette lettre. En effet, selon ses propos, les symptômes commençaient à s'atténuer (*uideatur coepisse consistere*).

³²⁵ Il utilise l'exemple d'Épicure qui souffrait beaucoup durant la fin de sa vie de problèmes aux intestins et à la vessie.

³²⁶ Pour exemple, une épidémie de dysenterie en France en 1779. Dans LEBRUN François, « Une grande épidémie en France au XVIII^e siècle : la dysenterie de 1779 », dans *Annales de Démographie Historique*, n° 1, 1973, p. 403-415.

³²⁷ *IBID.*, p. 411.

³²⁸ PASSET Laure, « Oublier la politique pour la gourmandise. Les lettres de Cicéron à Papirius Paetus (46 av. J.-C.) », dans KARILA-COHEN Karine et QUELLIER Florent (éd.), *Le corps du gourmand. D'Héraclès à Alexandre le Bienheureux*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2012, p. 255 (Tables des hommes).

³²⁹ CICÉRON, *Correspondance. op.cit.* Tome VI : *Lettres CCCXC-CCCCLXXVII*, p. 86.

- *L'origine de ses problèmes*

À une exception près, Cicéron s'exprime peu sur les causes de ses problèmes. La plupart du temps, elles sont liées au contexte et sont donc assez faciles à déceler. Toutefois, pour 36 % des cas, il n'y a aucune indication précise sur l'origine de ses soucis. Il est possible malgré tout de spéculer pour certaines d'entre elles. Ses problèmes aux yeux, repris ci-dessus, en sont un exemple. Ce tableau dévoile avec précision les causes connues ou inconnues des problèmes subis par Cicéron.

Les causes des différents problèmes de santé de Cicéron (67-45 av. J.-C.)

Causes	Maladie	Nombre d'occurrences
Exil	Ne souffre pas d'une épidémie	1
	Sous-Nutrition	1
	Difficulté à faire face au climat	1
	Malade	2
Guerre civile	Difficulté à faire face au climat	1
	Fatigues	1
	Insomnies	2
Décès de sa fille	Malade	1
	Fatigues	1
	Prétend souffrir d'une maladie chronique	1
Maladie de son fils	Malade	1
Traversée en mer	N'a pas souffert durant le voyage	1
	N'a pas souffert du mal de mer	1
Veilles prolongées	Ophtalmie	1
Réactions à certains aliments	Troubles intestinaux	2
Risque de santé déclinante	Vieillesse	2
Inquiétude	Troubles intestinaux	1
	Malade	2
		23
Aucune indication	Malaise	1
	Troubles intestinaux	1
	Troubles du sommeil	2
	Malade	2
	Ophtalmie	7
		13
		36

Sources : Données élaborées à partir de CICÉRON, *Correspondance*, textes établis et/ou traduits par Léopold-Albert Constans, Jean Bayet, Paul Jal et Jean Beaujeu, t. I-VIII, Paris, Les Belles Lettres, 1935-1993.

Avant de poursuivre, cinq occurrences ne sont pas répertoriées. Celles-ci ne pouvaient présenter aucune cause. En effet, Cicéron annonçait juste qu'il était en bonne santé. L'étude va donc se focaliser sur ses périodes de maladie et trois cas particuliers : ses retours de voyages et une épidémie.

Pour commencer, il est possible de poser plusieurs hypothèses sur l'origine de certains de ses soucis. Treize mentions sont dans ce cas.

Premièrement, à son retour en Italie après la bataille de Pharsale, Cicéron écrit qu'il ne se sent pas bien. Il souffre à la fois d'un malaise physique et moral. Cela pourrait être dû à ses pensées qui le torturent, entre autres, sur le déroulé de la guerre civile. Cependant, l'atteinte physique ne semble pas pour autant découler de ses problèmes moraux. En effet, à ce moment-là, il revient d'un voyage en bateau. Or, comme le montrent ses craintes, il est sujet au mal de mer. L'hypothèse serait que la traversée ne s'est pas si bien passée et que Térentia n'était pas au courant de tout au moment où elle lui a écrit sa missive³³⁰.

Deuxièmement, Cicéron, une seule fois, parle de problèmes stomacaux sans développer davantage les raisons de ceux-ci. Il dit simplement : « Vaut mieux souffrir d'une indigestion ici (à Rome) que de faim là-bas ». En réalité, il n'est pas malade, mais énonce deux situations bien distinctes : *cruditate* et *fame*. Il préférerait manger avec Papirius Paetus jusqu'à en devenir malade que de le laisser mourir de faim chez lui. Ce cas est donc différent. Il dévoile son envie d'être auprès de son ami pour s'amuser avec lui sans craindre les conséquences de l'indigestion. À ce moment-là, la loi somptuaire est toujours d'application et Cicéron s'amusait souvent à plaisanter avec Paetus sur la question de frugalité et de gourmandise³³¹.

Troisièmement, seules deux lettres abordent la fatigue de Cicéron sans qu'il soit possible de comprendre le contexte. Dans la première, l'orateur dit à son ami début de l'année 67 : « car cet endroit (Tusculum) est le seul où je me repose de toutes mes fatigues »³³². Il est possible qu'il faille chercher dans les diverses activités professionnelles qu'il pratique à Rome. Ce serait l'explication la plus probable. La seconde parle de veilles prolongées. Le jour précédent, en mai 49, il a eu un entretien avec Servius qui n'aboutissait à rien. Aucun des deux n'arrivait à trouver une solution face à la crise politique et militaire qui perdurait. Il n'en arrive peut-être pas à dormir. Cela est peu probable, car les larmes de son ami ne le touchent guère, d'après les propos de Jean Beaujeu³³³. Le terme latin *uigilias* peut, certes, être compris comme une insomnie, mais également comme une volonté de rester éveillé afin de réfléchir sur son avenir. Mais, dans tous les cas, cela a une conséquence sur sa santé³³⁴.

³³⁰ « Tu te réjouis (Térentia) que je sois arrivé sain et sauf en Italie », dans Ad Fam., XIV, 12. Dans *IBID.*, p. 168.

³³¹ PASSET Laure, « Oublier la politique pour la gourmandise. Les lettres de Cicéron à Papirius Paetus (46 av. J.-C.) », dans KARILA-COHEN Karine et QUELLIER Florent (éd.), *op.cit.*, p. 257-258.

³³² Ad Att., I, 5. Dans CICÉRON, *Correspondance. op.cit.* Tome I : *Lettres I-LV*, p. 67.

³³³ CICÉRON, *Correspondance. op.cit.* Tome VI : *Lettres CCCXC-CCCCLXXVII*, p. 91.

³³⁴ Ad Att., X, 14. Dans *IBID.*, p. 106.

Quatrièmement, en 51, Cicéron n'a pas été bien par deux fois, et cela en moins de deux mois. L'une des explications serait les températures très importantes d'une partie de la méditerranée au début de l'été. Quand il a été malade sans fièvre à la fin du mois de mai, il a très bien pu côtoyer des personnes souffrantes durant ses déplacements. Il aurait très bien pu également ressentir un certain mal du pays, étant parti pour son proconsulat en Cilicie. Ces différentes hypothèses sont probables, mais non vérifiables.

Enfin, pour les yeux, il a déjà été relevé qu'un lien de cause à effet peut exister entre les activités littéraires en soirée et l'apparition des douleurs. Dans une seule lettre, il précise une des causes de ses soucis. Cela vient corroborer l'idée. Il dit que ses inflammations s'intensifient à cause de ses veilles prolongées³³⁵. Ne dormant pas beaucoup, ses yeux se fatiguent plus vite. Il profite de ses insomnies pour travailler durant la nuit sur ses activités littéraires. Cicéron provoque donc ses problèmes aux yeux.

Quant aux causes qui sont connues, elles sont principalement liées à des événements extérieurs : son exil, la guerre civile, le décès de sa fille. Ceux-ci vont agir sur la pensée, mais aussi sur le corps de Cicéron. Ce sont des périodes relativement compliquées pour l'Arpinate. Il a une impression que plus rien ne va autour de lui. Il n'en dort pas se fatiguant au bout d'un moment. Il se néglige physiquement. Il va même mentir et se mentir à lui-même. À côté de cela, les lieux où il séjourne ne sont pas toujours hospitaliers. Ce sont des moments où sa santé physique se détériore à cause de sombres pensées. Par exemple, à deux reprises, ses inquiétudes par rapport à des affaires privées vont le mettre dans un mauvais état. Il provoque donc lui-même ses problèmes. Toutefois, il ne semble pas y porter intérêt avant qu'un proche s'en inquiète.

Bien évidemment, les événements extérieurs qui influent sur l'esprit et le corps de Cicéron ne sont pas les uniques causes de ses problèmes. Des origines plus concrètes existent également telles que l'ingurgitation d'aliments, la maladie d'un proche, le risque de voir sa santé déclinée, etc. Toutes celles-ci sont indépendantes de la volonté de l'orateur. Cependant, au regard du tableau, elles semblent moins présentes, plus anecdotiques.

Cicéron, à travers ses échanges, n'annonce pas réellement les raisons de sa maladie. Toutefois, entre les lignes, il est possible de découvrir de nombreux éléments. En fin de compte, ses maladies apparaissent souvent par les actes et les pensées de Cicéron, sans que pour autant

³³⁵ *IBID.*

il en ait conscience, qu'il en ait l'envie, qu'il s'en soucie. Mais tout commence toujours par un élément déclencheur : un climat difficile, une nourriture peu digeste, une situation grave ou préoccupante, etc.

- *Une liste de symptômes*

Quand une maladie se déclare, bien souvent différents symptômes l'accompagnent : fièvres, perte d'appétit, rhume, maux de gorge, etc. Cicéron en a livré une liste très précise et précieuse dans sa lettre pour Fabius Gallus. Mais au regard du tableau, le reste du temps, les informations semblent manquer. En effet, près de la moitié n'ont aucune indication (47.5%). Les états dits inquiétants ne sont pas plus précis non plus (10%). Cependant, il ne faut pas s'arrêter sur ces constatations négatives. Un élément peut se dégager : Cicéron n'a pas tendance à lister ses symptômes.

Les différents symptômes mentionnés par Cicéron pour sa santé physique (67-45 av. J.-C.)

Santé physique de Cicéron	Symptômes	Nombre d'occurrences
Malaise	Aucune indication	1
Vieillesse	Aucune indication	2
Difficulté à faire face au climat	Aucune indication	2
Troubles du sommeil	Insomnie	3
	Fatigues	3
		6
Troubles nutritionnels et intestinaux	Sous-nutrition	1
	N'a pas souffert du mal de mer	1
	Vomissement de bile pure	1
	Troubles intestinaux - supporte mal certains aliments	1
	Préfère l'indigestion que la famine	1
	Troubles intestinaux - pas de fièvre - épuisement - incapacité de manger - diarrhée - nausée	1
Inflammations aux yeux	Yeux secs	1
	Irritations	1
	Aucune indication	6
		8
Malade	Sans fièvre	1
	Prétend souffrir d'une maladie chronique	1
	Bile (Mauvaise humeur) diluée	1
	Aucune indication	2
	Etat de santé inquiétant	4
		9
Bonne santé	Ne souffre pas d'une épidémie	1
	Aucune indication	6
		7
		41

Sources : Données élaborées à partir de CICÉRON, *Correspondance*, textes établis et/ou traduits par Léopold-Albert Constans, Jean Bayet, Paul Jal et Jean Beaujeu, t. I-VIII, Paris, Les Belles Lettres, 1935-1993.

Il est possible, malgré tout, d'observer les moments où il a été plus précis. En effet, dans dix-sept cas, il indique quelques informations sur les symptômes ressentis durant ses périodes de maladie.

Premièrement, bien souvent, il souffre d'une ophtalmie, en d'autres termes d'une inflammation oculaire. À deux reprises, il semble décrire des sensations désagréables supplémentaires. D'une part, il ne sait plus pleurer ayant les yeux particulièrement secs (*sine ulla lacrima est*)³³⁶. D'autre part, son ophtalmie lui cause d'importantes irritations (*refricat*) qui ne sont pas méchantes, mais gênantes.³³⁷ Il a peut-être souffert cette fois-là d'une conjonctivite sèche, mais il est difficile de le savoir avec précision, car rien n'indique qu'il avait les yeux gonflés et rouges³³⁸.

Les maladies dont les informations sont imprécises dévoilent quand même quelques éléments. D'abord, il a été une fois malade, mais sans développer de fièvre. Cette absence avait déjà été soulevée quand il a eu sa « dysenterie ». Cela semble conforter une idée : avoir de la fièvre est un signe perceptible sur la santé défaillante d'une personne. Ensuite, à cause de certaines craintes³³⁹, Cicéron a la bile diluée. Il n'est pas aisé de savoir s'il parle de vomissement ou de mauvaise humeur. Le terme *obduxit* n'apporte pas réellement de réponse, mais il peut être compris comme « pousser en avant » ou « répandre »³⁴⁰. Cependant, Cicéron peut tout autant répandre sa bile comme se débarrasser de sa mauvaise humeur. En fin de compte, la seconde solution semble plus pertinente. En effet, quand celui-ci a des nausées, il utilise des termes plus spécifiques. Enfin, en plein deuil suite au décès de sa fille, l'Arpinate utilise un argument pour que personne ne puisse le déranger. Il souffre d'une maladie dite « chronique » (*perpetuum morbum*). Celui-ci n'était bien évidemment pas dans un tel état physique. Il aurait, sinon, décrit des symptômes persistant pendant plusieurs mois à ses proches. Mais, le mal-être qui le touche est tel qu'il pense ne jamais pouvoir s'en sortir et souffrir jusqu'à mort s'en suivre. Il s'agit d'un moyen pour s'excuser de ne pas pouvoir être présent au festin d'Appuleius³⁴¹. Il

³³⁶ Ad Att., X, 14. Dans *IBID.*

³³⁷ Ad Att., X, 17. Dans *IBID.*, p. 112.

³³⁸ « Celse parle aussi de conjonctivite « sèche » (yeux rouges et gonflées) », dans ANDRÉ Jean-Marie, *op.cit.*, p. 236-237.

³³⁹ Cicéron craint que certaines personnes remarquent qu'il veut quitter la ville de Rome. Ils peuvent le faire passer pour un lâche ou un fuyard. Il se sent donc obligé de rester sur place, dans Ad Fam., IX, 2. Dans CICÉRON, *Correspondance. op.cit.* Tome VII : *Lettres CCCCLXXVIII-DLXXXVI*, p. 30.

³⁴⁰ « *Obduco, -is, -ere, -dixi, -ductum* », dans GAFFIOT Félix, *op.cit.*, p. 1065-1066.

³⁴¹ Pour François Guillaumont, il s'agit peut-être d'un banquet augural organisé par un augure nouvellement promu. Dans *ID., Philosophe et augure. op.cit.*

fournit même le témoignage de plusieurs de ses amis pour se justifier. Trois exemples différents les uns des autres, difficilement classables par le peu de détails présents.

En revanche, deux catégories se détachent bien plus du lot : les troubles du sommeil et les problèmes au niveau digestif. Celles-ci sont bien mieux explicitées. Mais, les symptômes des troubles du sommeil sont peu spécifiques se limitant bien souvent à des périodes oscillant entre de grandes fatigues et des moments d'insomnies. Le second point est donc plus développé. L'idée de malnutrition est un premier symptôme. Cicéron ne mange plus ou ne sait plus se nourrir entre autres à cause d'une indigestion ou intoxication alimentaire. Il supporte mal certains aliments que Paetus sert lors de son apéritif, peut-être une intolérance ou une allergie³⁴². Mais il préfère malgré tout être malade que mourir de faim. Il a également des nausées, des sensations assez désagréables qu'il a une fois évitées quand il a pris la mer. Parfois, il a besoin de se vider pour se sentir mieux (vomissement - diarrhée). Le fait d'évacuer peut également jouer un rôle dans l'équilibre des humeurs³⁴³. Les troubles stomacaux et intestinaux sont, en fin de compte, ceux où Cicéron s'exprime avec le plus de détails. Ces derniers sont pourtant parfois un peu rebutant.

- *Les soins apportés*

Cicéron ne va pas fréquemment écrire sur cette question. En effet, il n'y a que 35 % des occurrences³⁴⁴ où il est possible de deviner ou savoir avec certitude les moyens utilisés par l'Arpinate pour guérir. Cela se remarque également dans son écriture. Il ne va utiliser qu'à une seule reprise un terme latin de l'ordre des soins, *medicinam*, et cela dans un contexte bien précis : Cicéron prête sa guérison aux dieux³⁴⁵. Il n'aborde pas la question de son traitement. Le tableau présent ci-dessous permet malgré tout d'observer les soins de l'Arpinate.

³⁴² « Et ne va pas fonder le moindre espoir sur les hors d'œuvre : je les ai totalement bannis; car auparavant je m'affaiblissais régulièrement avec tes olives et tes saucissons », dans Ad Fam., IX, 16. Dans CICÉRON, *Correspondance. op.cit.* Tome VII : *Lettres CCCCLXXVIII-DLXXXVI*, p. 47.

³⁴³ DOUSSET Jean-Claude, *Histoire des médicaments des origines à nos jours*, Paris, Payot, 1985, p. 42. / THIVEL Antoine, « Hippocrate et la théorie des humeurs », dans *Noesis*, n° 1, 1997, p. 101.

³⁴⁴ 35 % des 34 occurrences sur la mauvaise santé physique de Cicéron.

³⁴⁵ « J'ai eu un vomissement de bile pure, la nuit. Je me suis aussitôt senti soulagé à ce point que, selon toute apparence, un dieu m'a administré ses soins », dans Ad Fam., XIV, 7. Dans CICÉRON, *Correspondance. op.cit.* Tome VI : *Lettres CCCXC-CCCCLXXVII*, p. 116.

Répartition des différents soins énoncés par Cicéron dans sa correspondance (67-45 av. J.C.)

Santé physique de Cicéron	Remède(s)	Nombre d'occurrences
Malaise	Aucune indication	1
Vieillesse	Douceur des soins domestiques	1
	Aucune indication	1
		2
Difficulté à faire face au climat	Se déplace	1
	Aucune indication	1
		2
Troubles du sommeil	Repos dans sa villa à Tusculum	1
	Écriture ou lecture de lettres	2
	Aucune indication	3
		6
Troubles nutritionnels et intestinaux	Évite certains aliments	1
	Subit une diète totale - le déplacement ou la détente morale	1
	Vomissement (grâce aux dieux ?)	1
	Aucune indication	3
		6
Troubles oculaires	Aucune indication	8
Malade	Aide d'un proche	1
	Se prodigue le minimum de soin	3
	Aucune indication	5
		9
		34

Sources : Données élaborées à partir de CICÉRON, *Correspondance*, textes établis et/ou traduits par Léopold-Albert Constans, Jean Bayet, Paul Jal et Jean Beaujeu, t. I-VIII, Paris, Les Belles Lettres, 1935-1993.

Aucune catégorie ne se démarque par un nombre plus important de soins énoncés par Cicéron. Tout au plus, cela ne dépasse pas la moitié des mentions. En revanche, il n'a trouvé, ou tout du moins, il n'a cité aucune solution face à ses inflammations oculaires. Il semble donc pleinement subir cet évènement ayant besoin de l'aide d'un secrétaire pour pratiquer certaines activités quotidiennes. En 49, il va être touché par ce problème pendant près de cinq mois. Pourtant, malgré la longueur de son mal, aucune solution n'est apportée ni même sous-entendue. Malheureusement, il est possible qu'il n'ait pas trouvé utile de le mentionner à ses correspondants.

Autre fait tout aussi instructif, la plupart des remèdes cités n'ont pas vraiment de liens avec les traitements médicaux. À part deux ou trois cas, il s'agit de soins davantage de l'ordre du lâcher-prise, du calme et même de la détente morale. Il profite de la douceur des soins domestiques pour éviter de vieillir davantage. Il se déplace dans des lieux de villégiature loin des tracas de la politique. Il s'occupe l'esprit par ses activités littéraires pour retrouver le calme et le sommeil. Il demande de l'aide à Atticus pour que l'inquiétude ne le ronge pas davantage physiquement parlant. Le lien entre le stress, les tracas, la nervosité et la santé physique est mis

fortement en avant. Cicéron a perçu qu'en travaillant sur son mental, il agissait sur son physique.

Deux cas rentrent dans la sphère des soins médicaux ou semblent ressortir comme tels. D'une part, durant les périodes où il subit des événements difficiles, souvent, il se néglige physiquement. À un moment donné seulement, il va promettre à ses proches qu'il va faire un effort pour qu'ils ne se battent pas pour lui pour rien. Il promet donc qu'il va se soigner. Comment ? Il s'agit d'une inconnue, sans doute en reprenant des forces en mangeant puisqu'il indique qu'il est très maigre. D'autre part, pour poursuivre dans le domaine de l'alimentation, le vomissement, une pratique recommandée par les médecins³⁴⁶, ainsi que le rejet de certains voire de la totalité des aliments ont été sollicités par Cicéron.

Cicéron ne mentionne pas, pour les exemples présents dans le tableau, la présence d'un médecin qui l'a conseillé. Pour Danielle Gourevitch, Cicéron se donne l'illusion d'être indépendant, de faire ses choix par lui-même. Même s'il ne le précise pas, pour elle, il lui arrivait parfois de demander l'avis d'un médecin pour ses soins³⁴⁷. Par contre, il mentionne une guérison « divine ». Or, Cicéron ne suit pas vraiment la médecine dite « divinatoire »³⁴⁸. Ce cas un peu à part détonne par rapport au reste de la correspondance. La religion ne ressort pratiquement pas dans ses lettres et pourtant Cicéron a fait un lien entre son vomissement, un remède conseillé par les médecins, et une bénédiction divine. Pour Gourevitch, il s'agit d'une petite marque de plaisanterie de la part de l'orateur³⁴⁹.

Pour sa santé, peu d'éléments sont ressortis de sa correspondance. Une activité médicale n'est pratiquement pas mentionnée. Les soins sont plutôt de l'ordre de la psychologie et de la relaxation. Certains problèmes n'ont même pas de solutions tangibles pour mieux les supporter. Il ne demande pratiquement pas d'aide pour pouvoir s'en sortir. Avec le peu de données recueillies, Cicéron est une personnalité qui paraît subir la situation. Une autre hypothèse serait, tout simplement, qu'il pense inutile que le correspondant soit au courant des conseils donnés par son médecin ou même des traitements qu'il doit subir.

³⁴⁶ « Celse a prévu cette situation : « Si vous vous rendez compte que quelque chose que vous avez pris au cours d'un dîner ne vous a pas réussi, il vous faut vomir et vomir encore le lendemain ; le troisième jour, il faut manger un petit peu de pain trempé dans du vin, du raisin sec ... ; ensuite reprendre ses habitudes » (I 6 2). », dans GOUREVITCH Danielle, *op.cit.*, p. 447.

³⁴⁷ *IBID.*, p. 445 et 447.

³⁴⁸ ANDRÉ Jacques, *op.cit.*, p. 99.

³⁴⁹ GOUREVITCH Danielle, *op.cit.*, p. 446.

- *Cela a pour conséquence...*

Quand une personne est malade, bien souvent, cela a des répercussions sur son quotidien. Il a quelques faiblesses, il ne peut plus pratiquer certains gestes, il doit se reposer, etc. Celui de Cicéron est perturbé comme témoignent ses lettres. Dans près de 70 % des occurrences, il explique les suites néfastes ou fastes de ses problèmes. Cela est particulièrement visible à travers le tableau présent dans les *annexes* à la page 22.

Dans pratiquement 25 % des cas, la conséquence principale porte sur une activité qui rythme fort la vie de l'Arpinate : l'écriture. Cicéron passe beaucoup de temps à découvrir par la lecture de nombreux ouvrages, mais également à écrire ses échanges et ses grandes œuvres philosophiques, rhétoriques ou encore ses discours. Cependant, celui-ci se retrouve bien souvent perturbé par ses sentiments, ses émotions³⁵⁰, mais aussi par sa vision, ses insomnies le poussant à abimer ses yeux. Ne pouvant bien voir, il est obligé d'écrire moins souvent ou de dicter ses lettres à un de ses esclaves / affranchis. Il doit également s'excuser pour ce désagrément, qui survient indépendamment de sa volonté.

Une deuxième conséquence est perceptible. Elle touche le domaine du déplacement. Deux cas de figure sont présents dans la correspondance : celui de l'impossibilité ou de l'obligation de voyager. Pour le premier point, trois cas ressortent :

- À cause de son vieil âge, celui-ci craint qu'il ne puisse marcher pour aller voir son ami Luccéius³⁵¹.
- Ses problèmes d'humeurs dues à ses craintes l'empêchent de quitter Rome³⁵².
- Celui-ci n'a pas d'autres choix que s'excuser auprès des autres de ne pouvoir les rejoindre, car il souffre d'une maladie dite « chronique »³⁵³.

Pour le second cas de figure, en revanche, il y a deux occurrences. D'un côté, le climat le pousse à se déplacer car il ne peut plus le supporter. De l'autre, il n'a pas d'autre choix que de s'éloigner pour prendre le temps de se soigner. Il n'a pas l'air assez malade pour arrêter de travailler³⁵⁴. Tous ces exemples sont assez uniques. Les maladies qui touchent Cicéron sont assez différentes les unes des autres. Pourtant, leurs conséquences sont parfois assez semblables.

³⁵⁰ Voir le point suivant sur sa santé psychologique.

³⁵¹ Ad Fam., V, 13. Dans CICÉRON, *Correspondance. op.cit.* Tome VII : *Lettres CCCCLXXVIII-DLXXXVI*, p. 235.

³⁵² Ad Fam., IX, 2. Dans *IBID.*, p. 30.

³⁵³ Ad Att., XII, 13. Dans CICÉRON, *Correspondance. op.cit.* Tome VII : *Lettres DLXXXVII-DCCVI*, p. 35.

³⁵⁴ Ad Att., III, 14. Dans CICÉRON, *Correspondance. op.cit.* Tome II : *Lettres LVI-CXXI*, p. 50. / Ad Fam., VII, 26. Dans CICÉRON, *Correspondance. op.cit.* Tome VII : *Lettres CCCCLXXVIII-DLXXXVI*, p. 139.

La perte de poids de Cicéron a des conséquences sur le regard que les autres portent sur lui. Cela les inquiète beaucoup qu'ils soient proches (Atticus) ou juste de passage chez lui (Anicius). Ils se sentent impuissants ne pouvant faire autre chose que de lui demander de prendre soin de lui. Et justement, par deux autres occasions, où il a dû se négliger, il décide de se reprendre en main suite à leur insistance.

Enfin, il existe des conséquences physiques et psychologiques. La fatigue le pousse à aller se reposer. La sensation de soulagement est présente quand il n'est plus nauséeux. Il subit un climat difficile le rendant malade. Mais aussi, il considère qu'en vieillissant, ses idées, son âme se sont ramollies. Ou encore, ne pouvant dormir, il a de jour comme de nuit des pensées qui le tourmentent.

Tous ces exemples montrent à quel point un évènement peut avoir un impact plus ou moins grand sur la vie, mais aussi sur la pensée de Cicéron. Cela touche des activités concrètes de la vie de tous les jours, comme le ressenti de l'un, l'inquiétude des autres. Les conséquences sont physiques ou psychologiques, multiples ou uniques. Elles sont toutes assez différentes les unes des autres.

d. La maladie de l'âme entre larmes, douleurs et tourments

- *Les moments difficiles*

La vie ne fait pas toujours de cadeaux. Cicéron a subi de nombreux revers et désillusions au cours de son existence : son exil, le déclin de la République, le décès de Tullia, etc. Ces périodes difficiles ont été le fruit d'une abondante correspondance plus sombre. Son discours évolue, le grec est abandonné. Les plaisirs, la détente et les discussions vives ont été remplacés par certaines réactions négatives. À travers le tableau ci-dessous, ses sentiments sont assez clairs. Bien souvent, ses paroles sont moroses oscillant entre la souffrance, la tristesse ou la crainte.

Les évènements perturbant la santé psychologique de Cicéron entre 58 et 45 av.

J.-C.

Causes	Nombre de lettres
Allongement de la fin de son proconsulat	2
Chute de la République	4
Affaire / Conflit familial(e)	9
Guerre civile	13
Exil	30
Décès de sa fille	36

Sources : Données élaborées à partir de CICÉRON, *Correspondance*, textes établis et/ou traduits par Léopold-Albert Constans, Jean Bayet, Paul Jal et Jean Beaujeu, t. II-VIII, Paris, Les Belles Lettres, 1935-1993.

Cicéron est bien souvent déstabilisé par des évènements touchant ses valeurs, son honneur, sa famille – en somme, sa vie. Ce tableau, sans doute encore incomplet, dévoile la répartition de 91 lettres abordant le moral de l'orateur, certaines ayant deux sujets en leur sein. Au regard du tableau, deux thèmes, en particulier, font l'objet, dans ses missives, de questionnement, de bouleversement, de désespoir même : la politique et la famille.

Au niveau politique, à deux reprises, la question de l'allongement de son mandat de proconsul en Cilicie le met dans l'embarras. Inquiet que son frère puisse prendre sa place (*magna animi perturbatione*)³⁵⁵, il est soulagé d'apprendre que le futur gouverneur est Célius. Le contraire n'aurait pas été rassurant (*numquam essem sine cura*)³⁵⁶.

³⁵⁵ Ad Att., VI, 1. Dans CICÉRON, *Correspondance. op.cit.* Tome IV : *Lettres CCV-CCLXXVIII*, p. 147.

³⁵⁶ Ad Att., VI, 6. Dans *IBID.*, p. 239.

La chute de la République précédée par la guerre civile opposant Pompée et César est un problème fréquemment abordé dans ses lettres. Déjà exposé dans ses divers tropes médicaux dès les années cinquante, il souhaite trouver une solution sans succès, le tourmentant jour et nuit³⁵⁷. La première année du conflit provoque en lui d'intenses émotions³⁵⁸. Tout ne peut être perdu. Mais Pompée abandonnant l'Italie, Cicéron ne peut que constater la lâcheté du général. Il en souffre d'une ardente douleur (*ardeo dolore*)³⁵⁹. Indécis pendant tout un temps³⁶⁰, il décide de le rejoindre malgré les menaces du camp adverse³⁶¹. Cependant, sur place, l'Arpinate n'approuve pas les décisions de Pompée et ne le cache pas³⁶². Après la défaite de Pharsale, il abandonne le conflit et retourne en Italie. Coincé à Brindes, ayant honte de sa conduite³⁶³, souffrant (*maximorum dolorum*) de ne voir aucune issue positive à ce conflit³⁶⁴, Cicéron ne peut que se lamenter et voit sa santé mentale déclinée³⁶⁵. Son retour chez lui, en août 47, ne signifie pas pour lui la fin de ses soucis. Il a commis de nombreuses erreurs, souhaitant même se donner la mort³⁶⁶. Le déclin de la République est évident. Cela l'attriste³⁶⁷. La politique, son ancien refuge, ayant évolué, ne l'attire plus³⁶⁸.

Au niveau familial, les tensions développées avec son frère et particulièrement avec son neveu l'inquiètent. En pleine guerre civile, ce dernier le trahit et le dénonce à César³⁶⁹. Il va également répandre, avec son père, de fausses rumeurs pour discréditer l'Arpinate auprès du général³⁷⁰. Et le jeune Quintus, considéré comme « infect » (*impuro*), continuera à nuire son

³⁵⁷ Ad Att., VII, 9. Dans CICÉRON, *Correspondance. op.cit.* Tome V : *Lettres CCLXXIX-CCLXXXIX*, p. 72-74.

³⁵⁸ « *Magno perturbatum* » ou encore « *Sollicitus eram et angebar* ».

³⁵⁹ Ad Att., IX, 6. Dans *IBID.*, p. 256.

³⁶⁰ GIORGIO Jean-Pierre De, « Sous l'épopée, la plage. Le spectacle de la nature dans la correspondance de Cicéron », dans *Cahiers « Mondes anciens ». Histoire et anthropologie des mondes anciens*, n° 9, mars 2017, p. 7.

³⁶¹ Ad Fam., XIV, 7. Dans CICÉRON, *Correspondance. op.cit.* Tome V : *Lettres CCLXXIX-CCLXXXIX*, p. 115-116.

³⁶² « Ces propos retourneront les dispositions de Cicéron, d'autant plus que Pompée ne lui confiait aucun emploi important. La faute en était à lui seul, car il ne niait pas qu'il regrettait d'être venu ; il dépréciait les préparatifs de Pompée, désapprouvait en secret ses décisions et ne pouvait se retenir de railler et de faire sans cesse de l'esprit aux dépens de ses compagnons d'armes. » dans Plut., Cic. XXXVIII, 2. Dans PLUTARQUE, *Vies. op.cit.* Tome XII : *Démotsthène – Cicéron*, p. 109-110.

³⁶³ Ad Att., XI, 6. Dans CICÉRON, *Correspondance. op.cit.*, Tome VI : *Lettres CCCXC-CCCCLXXVII*, p. 168-169.

³⁶⁴ Ad Att., XI, 11. Dans *IBID.*, p. 184.

³⁶⁵ « Voici que ma santé supporte difficilement l'insalubrité de ce climat qui, dans ma détresse morale, me rend malade », dans Ad Att., XI, 22 ; Dans *IBID.*, p. 219.

³⁶⁶ « *Mortem mihi optarem multae causae* », dans Ad Fam., VII, 3. Dans CICÉRON, *Correspondance. op.cit.* Tome VII : *Lettres CCCCLXXVIII-DLXXXVI*, p. 34-35.

³⁶⁷ « C'est que tu as voulu me soulager de mon chagrin en me rappelant certains événements mais leur évocation aussi m'apaise. » dans Ad Fam., V, 13. Dans CICÉRON, *Correspondance. op.cit.* Tome VII : *Lettres CCCCLXXVIII-DLXXXVI*, p. 235.

³⁶⁸ « Aussi je me tiens à l'écart, et de mon foyer, et du forum. C'est parce que mon foyer ne peut plus soulager la peine que j'éprouve pour la République, ni les affaires publiques ma peine domestique », dans Ad Fam., IV, 6. Dans CICÉRON, *Correspondance. op.cit.* Tome VIII : *Lettres DLXXXVII-DCCVI*, p. 83.

³⁶⁹ Ad Att., X, 4. Dans CICÉRON, *Correspondance. op.cit.* Tome VI : *Lettres CCCXC-CCCCLXXVII*, p. 49.

³⁷⁰ Ad Att., XI, 8. Dans *IBID.*, p. 178.

oncle, alors endeuillé³⁷¹. En colère (*iracundia*), mais surtout inquiet (*metu / sollicitudinem / excruciant*) et blessé (*dolor*), il cherche du soutien auprès de son ami Atticus³⁷². Parfois, également, il ne peut s'occuper de ses affaires privées, étant loin de chez lui ou indisposé. Angoissé (*sollicitudinem*) par ses problèmes d'argent ou endeuillé, Atticus est donc sollicité pour régler des problèmes de dot que ce soit celle de sa fille ou de son ex-femme³⁷³. Cette dernière affaire est un « supplément non négligeable à mes peines majeures »³⁷⁴.

Enfin, deux évènements se distinguent particulièrement représentant pas moins de 72,5% des données présentes dans le tableau : l'exil et le décès de Tullia. Les 30 et 36 lettres où Cicéron s'exprime sans retenue sur ses sentiments ont fait l'objet d'une lecture nettement plus approfondie. L'objectif était entre autres, de référencer la grande majorité, si pas la totalité, des termes développant son ressenti. Ce chapitre se focalisera donc sur ces deux phases assez intenses de sa vie. Cependant, ce voyage dure près d'un an et demi (de mars 58 à septembre 57) là où son deuil dure quatre mois (févr. - mai 45), mais les échanges ne débutent qu'en mars. De plus, de nombreuses années séparent ces deux faits. Malgré tout, le nombre d'échanges conservés est assez analogue et permet le développement d'une analyse précise : les destinataires, les différentes émotions et pensées, les termes utilisés pour les définir, les remèdes et aides reçues pour se soulager. Par leur distance et contexte différent, une comparaison pourrait peut-être montrer une évolution dans les termes employés, dans les émotions ressenties, les méthodes pour se sentir mieux.

- *Les destinataires*

Cicéron ne développe pas ses peines et malheurs à tout le monde. Les courriers plus formels ne laissent pas de place à ses sentiments. Les destinataires, témoins de ses soucis, font souvent partie du cercle familial et amical, le langage pouvant être plus léger. Pour Jean-Pierre de Giorgio, ces missives plus familières doivent « pouvoir laisser transparaître un état physique ou psychologique du sujet écrivant »³⁷⁵.

³⁷¹ « Asinius Pollion m'a écrit au sujet de mon infect neveu ; ce que Balbus le Jeune m'avait dit naguère assez clairement, Dolabella à mots couverts, Asinius me le révèle au grand jour », Ad Att., XII, 38. Dans CICÉRON, *Correspondance. op.cit.* Tome VIII : *Lettres DLXXXVII-DCCVI*, p. 91.

³⁷² « Si je t'écris ceci, ce n'est pas dans l'espoir que tu puisses me délivrer de mon tourment mais pour savoir si tu as un remède à apporter aux maux qui m'accablent », dans Ad Att., XI, 15. Dans CICÉRON, *Correspondance. op.cit.*, Tome VI : *Lettres CCCXC-CCCCLXXVII*, p. 194.

³⁷³ Ad Att., XI, 4A – Ad Att., XII, 22 ; 23 ; 26.

³⁷⁴ Ad Att., XII, 23. Dans CICÉRON, *Correspondance. op.cit.* Tome VIII : *Lettres DLXXXVII-DCCVI*, p. 54.

³⁷⁵ GIORGIO Jean-Pierre De, « “Je t'ai vu tout entier dans ta lettre” : *Humanitas*, “Portrait d'âme” et persuasion dans la correspondance de Cicéron », dans LAURENCE Patrick et GUILLAUMONT François (éd.), *Epistulae antiquae*

Répartition des destinataires ayant reçu une lettre développant le ressenti de Cicéron durant son exil et son deuil

Causes	Correspondant(s)	Nombre de Lettres
Exil	À Quintus	2
	À sa femme et ses enfants	4
	À Atticus	24
		30
Le décès de sa fille	À Ser. Sulpicius Rufus	1
	À L. Luccéius	1
	À P. Cornélius Dolabella	1
	Torquatus	1
	À Cicéron	2
	À Atticus	30
		36

Sources : Données élaborées à partir de CICÉRON, *Correspondance*, textes établis et/ou traduits par Léopold-Albert Constans, Jean Bayet, Paul Jal et Jean Beaujeu, t. II et VIII, Paris, Les Belles Lettres, 1935-1983.

Ici, un correspondant se démarque représentant près de 80 % des lettres d'exil et de deuil : Atticus. L'explication est simple. Cicéron va lui-même la donner. Leur amitié est « sincère et réelle »³⁷⁶. Et face à ses erreurs qui vont le mener au bannissement, il dit : « j'éprouve le besoin d'avoir en toi un second moi-même, et du coup de te faire partager ma faute »³⁷⁷. Atticus est aussi un bon conseiller. L'orateur, exilé, est à l'écoute de ses « sages conseils »³⁷⁸. Il veut son aval pour son projet de sanctuaire³⁷⁹. Comme le souligne Élisabeth Gavaille, Atticus et Cicéron agissent ensemble pour résoudre leurs soucis³⁸⁰.

La différence est plus notable entre les deux périodes pour les autres destinataires. Durant son exil, la famille est très importante. Il souhaite même qu'elle soit unie face à ce malheur³⁸¹. Les lettres qu'il écrit à son frère et à sa femme sont celles qui dévoilent le plus son ressenti, sa douleur et sa tristesse. Il se sent coupable de leur situation difficile à Rome. Il ne peut s'empêcher de regretter certains gestes. Il est attristé pour sa famille. Il ne peut supporter et lire leurs échanges sans verser de nombreuses larmes³⁸². Il leur exprime souvent ses

V. "L'épistolaire Antique et ses Prolongements Européens": (Université François Rabelais, Tours, 6-7-8 septembre 2006)., Louvain, Peeters, 2008, p. 108.

³⁷⁶ Ad Att., I, 18. Dans CICÉRON, *Correspondance. op.cit.* Tome I : *Lettres I-LV*, p. 163.

³⁷⁷ Ad Att., III, 15. Dans CICÉRON, *Correspondance. op.cit.* Tome II : *Lettres LVI-CXXI*, p. 57.

³⁷⁸ Ad Att., III, 11. Dans *IBID.*, p. 48.

³⁷⁹ Ad Att., XII, 18. Dans CICÉRON, *Correspondance. op.cit.* Tome VIII : *Lettres DLXXXVII-DCCVI*, p. 39.

³⁸⁰ GAVOILLE Élisabeth, « La relation à l'absent dans les lettres de Cicéron à Atticus », dans NADJO Léon et GAVOILLE Élisabeth (éd.), *Epistulae antiquae. Actes du 1^{er} Colloque « Le genre épistolaire antique et ses prolongements »*, Université François-Rabelais, Tours, 18-19 septembre 1998, 2^e tir., Louvain, Peeters, 2002, p. 157.

³⁸¹ « J'ai seulement souhaité que vous, surtout étant si peu nombreux, vous soyez aussi unis que possible », dans Ad Fam., XIV, 1. Dans CICÉRON, *Correspondance. op.cit.* Tome II : *Lettres LVI-CXXI*, p. 70.

³⁸² Ad Fam., XIV, 1 ; 2 ; 3 – Ad Quint., I, 3.

craintes³⁸³. Ils sont tout aussi touchés et impliqués que lui. Treize ans plus tard, en revanche, la situation a bien changé. Cicéron est divorcé et doit même s'occuper de la dot de son ex-femme durant cette période difficile³⁸⁴. La relation entre les deux frères s'est, quant à elle, fortement dégradée. Quintus a, entre autres, propagé des rumeurs avec son fils à l'encontre de Cicéron pour le discréditer³⁸⁵. Leurs échanges semblent s'interrompre durant la seconde moitié des années 50 et ne reprendront plus par la suite³⁸⁶. D'autres destinataires sont donc intervenus ou ont été sollicités. Deux personnes ont pris la peine d'écrire leurs condoléances à Cicéron. Sulpicius Rufus souligne la douleur et le chagrin que peut ressentir un père à la perte de son enfant³⁸⁷. Luccéius, comprenant sa détresse, le sermonne malgré tout de se laisser aller aux larmes et à la tristesse³⁸⁸. Cicéron, par courtoisie, leur répond et souhaite les revoir prochainement pour, entre autres, alléger sa peine³⁸⁹. Les deux dernières lettres ont été envoyées quand celui-ci s'était réfugié chez Atticus. Sa correspondance est donc beaucoup plus maigre. Cicéron écrit une missive à A. Manlius Torquatus³⁹⁰ pour s'excuser de lui écrire trop rarement – la gravité de son état étant mise en cause –, mais aussi pour savoir ce qu'il compte faire³⁹¹. Il écrit en revanche à Dolabella en réponse à une lettre de condoléances aujourd'hui disparue. Malgré son divorce peu de temps avant le décès de Tullia, les deux hommes semblent encore être proches. Le ton est simple et empli de tendresse. Il aurait souhaité l'avoir auprès de lui³⁹². Les quatre correspondants n'ont pas ou peu de liens familiaux avec Cicéron là où durant son exil, il n'y a que la famille qui est impliquée.

- *Les émotions*

Le bannissement, la perte de ses biens, de sa citoyenneté, mais aussi le décès d'un enfant sont des moments durs à vivre pour un Romain tel que Cicéron. La crainte et le désespoir de ne pas être réhabilité, la situation misérable, la douleur de la perte de Tullia, etc. sont autant de sentiments exposés dans ses missives au fil des jours, des semaines, des mois. Cicéron les aborde au travers des termes latins, parfois accompagnés d'un adjectif ou un verbe insistant sur

³⁸³ Par exemple : « Jour et nuit, j'ai devant les yeux l'image de vos habits de deuil, et de votre affliction et de ta santé chancelante », dans Ad Fam., XIV, 3. Dans *IBID.*, p. 75.

³⁸⁴ Ad Att., XII, 22 ; 23 ; 26.

³⁸⁵ Ad Att., XI, 8. Dans CICÉRON, *Correspondance. op.cit.*, Tome VI : *Lettres CCCXC-CCCCLXXVII*, p. 178.

³⁸⁶ Sous réserve qu'une part de sa correspondance a disparu à travers les âges.

³⁸⁷ Ad Fam., IV, 5. Dans CICÉRON, *Correspondance. op.cit.* Tome VIII : *Lettres DLXXXVII-DCCVI*, p. 45-48.

³⁸⁸ Ad Fam., V, 14. Dans *IBID.*, p. 95-96.

³⁸⁹ Ad Fam., IV, 6 et Ad Fam., V, 15. Dans *IBID.*, p. 82-84 et 100-102.

³⁹⁰ Il fait partie d'une ancienne famille romaine praticienne. Il est préteur en 70 et rentre dans le camp de Pompée durant la guerre civile l'obligeant à se réfugier en exil à Athènes. Dans BERNARD Jacques-Emmanuel, *op.cit.*, p. 487.

³⁹¹ Ad Fam., VI, 2. Dans CICÉRON, *Correspondance. op.cit.* Tome VIII : *Lettres DLXXXVII-DCCVI*, p. 84-85.

³⁹² Ad Fam., IX, 11. Dans *IBID.*, p. 86.

son mal-être. Les émotions et pensées ne peuvent pas être identiques pour ces deux situations si différentes. Deux tableaux mis en vis-à-vis dans les *annexes* à la page 23 dévoilent le ressenti de l'orateur durant son exil d'une part et durant sa phase de deuil d'autre part. Avant d'aller plus loin, l'ensemble de sa correspondance émise durant ces périodes n'a pas été reprise, seulement les missives où Cicéron s'exprime sur son vécu.

Il est possible de remarquer que les grandes émotions synthétisées en douleur, tourment et tristesse sont exprimées, en grande majorité, dans la moitié des lettres (min. 44% - max. 63%). Mais les ressemblances entre l'exil et le deuil s'arrêtent là. En effet, les sentiments semblent étonnamment moins présents durant son deuil, une période pourtant bien plus courte où les émotions pourraient ne pas se tarir aussi rapidement. La tristesse est paradoxalement plus importante durant son exil. Elle est certes présente en 45, mais dans une moindre mesure, la douleur y prend même une place équivalente.

Face à ses difficultés mentionnées tout de même dans une lettre sur cinq en 58, son état (physique ou psychologique) subit les conséquences de son malheur. Cependant, Cicéron ne le souligne que rarement dans les deux cas. En revanche, il ment sur son état à deux reprises en 45 pour éviter les foules³⁹³.

Sa santé psychologique est telle que la question du suicide effleure l'esprit de l'Arpinate. Particulièrement durant son bannissement, il aborde le sujet de sa mort, bien souvent, avant d'en écarter l'idée. Le moment est passé³⁹⁴. Ses proches le convainquent que ce n'est pas une solution³⁹⁵. L'exil est justement, pour un citoyen romain, un équivalent à une mort sociale. Pour penser à cela, Cicéron ressent au fond de lui d'autres émotions. Il y a tout d'abord le regret d'être arrivé dans cette situation, d'avoir perdu ses droits, d'être loin de ses proches, etc. Il le mentionne jusqu'à six reprises en sept mois³⁹⁶. Ensuite, à une seule occasion, au début de son voyage, il émet l'idée qu'il n'est pas le fautif³⁹⁷. Après, la honte et la culpabilité vont prendre le dessus. Il va, entre autres, se sentir coupable de la misère de sa famille. Il a honte de ne pas avoir été un bon mari et père de famille, etc.³⁹⁸ Enfin et surtout, l'espoir de retrouver son statut,

³⁹³ Ad Att., XII, 13 et 32. Dans *IBID.*, p. 35 et 63.

³⁹⁴ Par exemple : « Ce que j'affirme, c'est que jamais personne n'a été victime d'une pareille catastrophe, que personne n'a eu plus de raisons de souhaiter la mort ; mais l'occasion la plus honorable de mourir, je l'ai laissée passer », dans Ad Att., III, 7. Dans *CICÉRON, Correspondance. op.cit.* Tome II : *Lettres LVI-CXXI*, p. 33.

³⁹⁵ Par exemple : « Les larmes des miens m'ont empêché de recourir à la mort », dans Ad Quint., I, 4. Dans *IBID.*, p. 53.

³⁹⁶ Ad Att., III, 3 ; 7 ; 15 ; 22 – Ad Fam., XIV, 2 – Ad Quint., I, 3.

³⁹⁷ « J'ai vécu, j'ai eu une situation brillante ; je n'ai pas été victime de mes vices, mais de ma vertu. Il n'y a pas eu de faute commise », dans Ad Fam., XIV, 4. Dans *IBID.*, p. 36.

³⁹⁸ Ad Att., III, 8 ; 9 ; 10 ; 15 ; 23 – Ad Fam., XIV, 1 ; 2 ; 3 – Ad Quint., I, 3 ; 4.

sa famille, son honneur est souvent contrebalancé par le désespoir d'une situation qui ne semble pas vouloir évoluer. Bien souvent, les deux sont mentionnés au sein d'une même lettre. Parfois, l'espoir est insufflé par ses proches pour être balayé par Cicéron. La situation a parfois évolué en sa faveur, parfois en sa défaveur, provoquant des vents d'espoir³⁹⁹, puis de désillusion⁴⁰⁰.

La honte et culpabilité sont beaucoup moins présentes en 45 et n'apparaissent pas du tout pour les mêmes raisons. Tirailé entre pleurer sa fille et maîtriser sa douleur, « je me dis tantôt que je suis en faute, tantôt que je serais en faute si je ne le faisais pas »⁴⁰¹. S'il ne construit pas le sanctuaire dédié à sa fille, il s'en sentira coupable⁴⁰². De plus, son chagrin et son isolement ne sont pas dignes de sa personne⁴⁰³, etc.

Le soulagement est un sentiment qui pourrait se rapprocher de l'espoir, celui de se sentir mieux un jour, de ne plus avoir le poids de la douleur. Cependant, l'espoir n'est pas mentionné une seule fois durant ses trois mois de deuil. Cicéron insiste plutôt sur la recherche d'un allègement (*leuatio*), d'un soulagement (*leuari*) en réalisant son projet de sanctuaire, en écrivant ou lisant une lettre ou encore en attendant la visite d'un ami proche⁴⁰⁴.

Pour aller plus loin, l'analyse va se concentrer sur les différents termes utilisés par Cicéron. Pour pouvoir avoir un échantillon assez important et une comparaison suffisamment intéressante, seules les trois grandes émotions qu'ils ont en commun vont être reprises ci-dessous : douleur, tourment et tristesse. Celles-ci représentent au fond chacune plusieurs autres perceptions. Pour prendre un exemple, les doutes, le stress, les tourments touchent, concrètement, toujours l'esprit. Pour les exprimer par écrit, Cicéron utilise une palette de termes représentés dans deux tableaux – un pour l'exil, un pour le deuil – présents dans les annexes aux pages 24 et 25. Avant de poursuivre, il faut préciser que la traduction des éditeurs des Belles Lettres n'a pas été toujours reprise sauf quand cela revêtait une émotion différente (par exemple *maerorem* traduit une fois par douleur⁴⁰⁵). Pour se focaliser sur les mots employés par Cicéron, les lettres qu'il reçoit ainsi que les termes indiquant l'état de ses proches n'ont pas été intégrés dans ces représentations.

³⁹⁹ Ad Att., III, 7 ; 9 ; 10 ; 11 ; 12 ; 14 ; 15 ; 18 ; 19 ; 22 ; 23 ; 24 – Ad Fam., XIV, 1 ; 2 ; 4 – Ad Quint., I, 3.

⁴⁰⁰ Ad Att., III, 7 ; 8 ; 10 ; 12 ; 13 ; 15 ; 17 ; 18 ; 19 ; 25 – Ad Fam., XIV, 2 ; 3 ; 4 – Ad Quint., I, 3 ; 4.

⁴⁰¹ Ad Att., XII, 14. Dans CICÉRON, *Correspondance. op.cit.* Tome VIII : *Lettres DLXXXVII-DCCVI*, p. 36-37.

⁴⁰² Ad Att., XII, 41. Dans *IBID.*, p. 98.

⁴⁰³ Ad Fam., IV, 5 ; 6. Dans *IBID.*, p. 47 et 82.

⁴⁰⁴ Ad Att., XII, 16 ; 23 ; 29 ; 37a ; 38a ; 39 ; 41 ; 50 – Ad Fam., IV, 6 – Ad Fam., IX, 11.

⁴⁰⁵ Ad Att., III, 20. Dans CICÉRON, *Correspondance. op.cit.* Tome II : *Lettres LVI-CXXI*, p. 64.

Tout d’abord, le chagrin est l’émotion la plus forte, la plus présente que ce soit durant son exil ou après le décès de sa fille. Un terme et son pendant verbal sont très souvent usités par Cicéron : *maeror* et *maerere*. Il l’utilise jusqu’à onze reprises durant son bannissement et huit en 45 (en ajoutant l’adjectif *maestum*). Ce terme, Cicéron le distingue clairement dans une lettre : « J’ai atténué ma tristesse extérieure (*maerorem*), pour la douleur (*dolorem*), je n’ai pas pu et, si je le pouvais, je ne le voudrais pas »⁴⁰⁶. Et dans sa quatrième *Tusculane*, il le définit comme un « chagrin qui fait pleurer » (*maeror aegritudo flebilis*)⁴⁰⁷.

Cette manifestation est également exposée par l’utilisation des mots *luctus* (deuil) et *lugere*. Extrêmement présent durant son exil avec neuf occurrences, Cicéron l’utilise paradoxalement bien peu quand il s’agit de pleurer son enfant (quatre occurrences, dont deux lorsqu’il répond à Sulpicius Rufus). Pourtant, « le chagrin provoqué par la perte cruelle d’un être cher » est désigné par *luctus*⁴⁰⁸. Le terme générique pour désigner le chagrin est *aegritudo*. Inexistant durant son exil, il n’est utilisé à deux reprises, mais n’est compris comme tel qu’en avril 45 lorsqu’il écrit à Sulpicius Rufus. Un synonyme, *aegrimoniae*, est également utilisé une fois le mois qui suit. La tristesse est également énoncée par l’usage de deux termes au même moment : *maestitia(m) – tristitiam*. Les mots latins sont donc plus diversifiés en 45 qu’en 58.

Le chagrin apporte parfois son lot de larmes. Les sanglots, durant la période antique, doivent être contrôlés. Un homme qui pleure de trop peut être critiqué : il réagit comme une femme⁴⁰⁹. Malgré tout, en 58, Cicéron a, à de nombreuses reprises, laissé couler ses larmes au point d’effacer ses lettres⁴¹⁰. L’orateur distingue clairement *lacrima* de *fletus*, le second étant plus intense que le premier⁴¹¹. Mais de nouveau, étonnement, les larmes sont pratiquement inexistantes dans sa correspondance en 45, alors que le « deuil appelle les larmes »⁴¹². À peine une occurrence de *lacrimas* et une de *fletus* ont été relevées. Au contraire, durant son exil, les larmes sont fort présentes quand il écrit à sa famille et à son frère, ayant jusqu’à trois occurrences dans une seule lettre. Les larmes sont parfois plus intenses (*fletu – flentem*), mais

⁴⁰⁶ « *maerorem minui, dolorem nec potui nec, si possem uellem* », dans Ad Att., XII, 28. Dans CICÉRON, *Correspondance. op.cit.* Tome VIII : *Lettres DLXXXVII-DCCVI*, p. 60.

⁴⁰⁷ Cic., Tusc., IV, 18. Dans CICÉRON, *Tusculanes. op.cit.*, p. 62.

⁴⁰⁸ *IBID.*

⁴⁰⁹ REY Sarah, « Larme », dans BODIOU Lydie et MEHL Véronique (éd.), *op.cit.*, p. 356-357.

⁴¹⁰ Par exemple : « Aristocrite m’a remis trois lettres que j’ai presque effacées de mes larmes. Le chagrin me tue, ma Térentia », dans Ad Fam., XIV, 3. Dans CICÉRON, *Correspondance. op.cit.* Tome II : *Lettres LVI-CXXI*, p. 75.

⁴¹¹ « *Non modo lacrimulam sed multas lacrimas et fletum cum singultu uidere potuisti.* », dans Cic., Pour Cn. Plancius, 76. Dans CICÉRON, *Discours. Tome XVI (2^e partie) : Pour Cn. Plancius - Pour M. Æmilius Scaurus*, texte établi et traduit par Pierre Grimal, Paris, Les Belles Lettres, 1976, p. 115 (Collection des universités de France. Série latine, n° 227).

⁴¹² REY Sarah, *Les larmes de Rome. Le pouvoir de pleurer dans l’Antiquité*, Paris, Anamosa, 2017, p. 21.

cela ne se limite pas qu'au début de son exil. Il se lamente même à deux reprises, chose qu'il ne mentionne pas une seule fois en 45.

Son accablement et son abattement ne sont pas du tout annoncés de la même manière durant ces deux périodes. Certes, les verbes *conficere* et *adfligere* ont été utilisés par Cicéron, mais à une fréquence différente. Rien que pour ce dernier terme, il l'utilise trois fois plus durant son exil en l'associant souvent avec les termes *perditus*, *luctus* et *calamitas*⁴¹³. En revanche, durant sa phase de deuil, davantage de termes différents vont être intégrés dans ses lettres. Cependant, ils ne sont utilisés que dans une seule missive à chaque fois (*Vrgeor – Occidimus – Succumbendum – Perierunt*). Pour l'exil, seules deux/trois expressions se distinguent. Quelques jours après son départ, il dit avoir le cœur brisé (*animo perculso*) et être abattu (*abiecto*)⁴¹⁴. Pour Alessandro Garcea, ces termes dévoilent quelqu'un qui subit un coup dur, secoué mentalement, ne pouvant pas faire grand-chose d'autre que s'y plier⁴¹⁵. Le verbe *premo*, quant à lui, a été écrit par Cicéron dans deux lettres différentes le 25 novembre 58, accompagné par *luctus* à une reprise.

Ensuite, il insiste jusqu'à onze reprises sur ses peines durant son exil (*molestus – poenam – aerumna*). Elles sont quasiment inexistantes après le décès de sa fille. Seule une seule lettre le mentionne en usant du terme *aegritudines*, ne signifiant pas cela à l'origine. Ce jour-là, le 19 mars, il insiste en disant qu'il est inconsolable (*leuari non*) alors que quelques lignes auparavant, il annonce ne pas être complètement abattu (*non iacem*)⁴¹⁶. Cela dévoile sa fragilité. Cette volonté de préciser que son état n'est pas si dégradé est présente uniquement durant cette période de deuil, entre autres pour disculper ses détracteurs⁴¹⁷.

La deuxième grande émotion présente dans ses lettres n'est qu'autre que la douleur. Ce terme peut avoir deux significations : la douleur physique, touchant au corps et celle psychologique, affectant la psyché⁴¹⁸. Cicéron exprime cette sensation à travers un mot en particulier : *dolor*. Comparée au *maeror*, elle est définie dans ses Tusculanes, comme « un chagrin qui torture » (*dolor aegritudo crucians*)⁴¹⁹, donc plus profond. Pour François

⁴¹³ GARCEA Alessandro, *Cicerone in esilio. L'epistolario e le passioni*, Hildesheim, Olms, 2005, p. 174 (Spudasmata, n° 103).

⁴¹⁴ Ad Att., III, 2. Dans CICÉRON, *Correspondance. op.cit.* Tome II : *Lettres LVI-CXXI*, p. 29.

⁴¹⁵ Traduction de l'italien à partir de GARCEA Alessandro, *op.cit.*, p. 171.

⁴¹⁶ Ad Att., XII, 23. Dans CICÉRON, *Correspondance. op.cit.* Tome VIII : *Lettres DLXXXVII-DCCVI*, p. 54.

⁴¹⁷ « Ces joyeux personnages qui me critiquent ne sont pas capables de lire autant de pages que j'en ai écrites ! », dans Ad Att., XII, 40. Dans *IBID.*, p. 94.

⁴¹⁸ BRETON David Le, « Entre douleur et souffrance : approche anthropologique », dans *L'information psychiatrique*, vol. 85, n° 4, 2009, p. 324.

⁴¹⁹ Cic., Tusc., IV, 18. Dans CICÉRON, *Tusculanes. op.cit.*, p. 62-63.

Guillaumont, le *dolor* « est la douleur la plus poignante » ressentie par l'Arpinate⁴²⁰. Le *dolor* est même davantage utilisé durant sa phase de deuil avec près de dix-sept occurrences. Ce nombre diminue légèrement durant son exil (quatorze cas). Son équivalent verbal, *dolere*, est beaucoup moins utilisé avec environ dix occurrences de moins, quel que soit le moment.

Malgré l'importance de sa douleur, Cicéron n'utilise pas d'une grande diversité de mots et verbes latins pour la décrire en comparaison à sa tristesse. Il en reprend même plusieurs de cette dernière catégorie durant son exil : *maerore*, *adflictum*, *luctu* et *miser*. Le terme *conficere* est également utilisé, accompagné ici la plupart du temps par *dolor*. En 45, le vocabulaire est d'un autre registre : celui d'une douleur physique. Le saignement (*consanuisse*), la brûlure (*ardor*), la morsure (*morsu*) et la blessure (*uulnus*) sont, normalement, des éléments qui peuvent être visibles de tous. Ici, Cicéron a choisi ces mots pour rendre concret ce qu'il ressent au fond de lui. Dans les *Tusculanes* et les *Académiques*, il usera à de nombreuses reprises de ces termes, dont celui de la blessure, en abordant justement la question de la mort de Tullia⁴²¹. Certes, en 58, cette dimension est également présente, mais dans une moindre mesure⁴²². Il utilise également, mais à bien peu d'occasions, des termes exprimant son ressenti sur cette souffrance telle que *lacerat*, *urget* ou encore *opprimor*. Seuls ses gémissements (*gemitu*), au-delà de ses larmes, montrent que la carapace peut fléchir. Pourtant, devant les autres, il devrait se contenir. Ses correspondants lui reprochent souvent de se laisser aller. Il devrait faire preuve de davantage de fermeté⁴²³. Comme Sabine Luciani le souligne, il refuse, durant son deuil, des visites, entre autres, pour que personne, même son meilleur ami Atticus, ne puisse observer sa douleur⁴²⁴.

⁴²⁰ GUILLAUMONT François, « Après la mort de Tullia : parole et silence », dans LAURENCE Patrick (éd.), *op.cit.*, p. 280.

⁴²¹ *IBID.*, p. 281.

⁴²² Il n'y a que deux occurrences, là où en 45, il est possible d'en recenser huit.

⁴²³ GIORGIO Jean-Pierre De, « Absence et présence dans les lettres d'exil de Cicéron », dans *Interférences. Ars scribendi*, n° 8, janvier 2015, p. 11.

⁴²⁴ LUCIANI Sabine, « *Leuatio aegritudinum*. Consolation et vérité chez Cicéron », dans GALAND Perrine et MALASPINA Ermanno (éd.), *op.cit.*, p. 279.

Au fil du temps, cette souffrance s'atténue que ce soit durant son bannissement (sous réserve des lettres manquantes avant son retour à Rome) ou durant sa période de deuil. Dans l'une de ses dernières lettres, à la mi-mai 45, Cicéron précise qu'elle serait plus sourde (*occultius*)⁴²⁵ même si son retour à Tusculum, deux jours plus tard, ranime les aiguillons de sa blessure⁴²⁶. Après cela, elle disparaîtra complètement de sa correspondance.

La dernière émotion, l'angoisse, existait, mais n'était pas comprise comme telle durant l'Antiquité. Les Romains relataient leur souffrance psychique, leur inquiétude par des mots exprimant la détresse, le désarroi, la terreur ou la crainte⁴²⁷. Cicéron, en abordant ses troubles de l'esprit, ne fait pas l'impasse sur ces termes. Cependant, il ne les exprime pas autant dans ses lettres. Durant son deuil, le nombre de lettres descend même en dessous des 50%. La raison est simple. En 58, la situation désespérée de sa famille et le risque de ne jamais recouvrer ses droits sont sources de grandes inquiétudes. En 45, elle vise particulièrement des questions d'ordre privées : la dot de Térentia, le sanctuaire de Tullia.

Les termes sont donc, quant à eux, beaucoup plus diversifiés quand il s'exprime sur son exil. Il utilise pas moins de quatre verbes différents rien que pour exprimer ses craintes. Alors que *timere* est utilisé à huit occasions, dont trois dans une seule lettre durant son voyage forcé, en 45, Cicéron utilise plutôt le terme *uereri* dans six de ses missives. Il est également présent, mais dans une moindre mesure en 58. Durant ces deux périodes, *metuere* est aussi employé par l'orateur. Cependant, il n'est clairement pas privilégié durant sa période de deuil. Les substantifs *metus* et *timor* n'ont pas souvent été relevés, ce dernier n'étant présent que dans trois de ses lettres uniquement en 58.

L'inquiétude, quant à elle, n'est pas du tout mentionnée de la même manière entre les deux événements. Les noms *cura*, *sollicitudine* et son adjectif *sollicitus* sont présents dans seulement quatre de ses missives durant son exil. Ce nombre est encore plus restreint en 45 avec l'usage à une seule reprise de *molestia*, un terme, qui durant son exil, est choisi par Cicéron pour indiquer davantage sa peine. Au contraire de la crainte, l'inquiétude n'est pratiquement jamais abordée par le verbe, à une exception près : *efficiunt*. Enfin, un unique mot a été

⁴²⁵ Ad Att., XII, 46-47 1 début. Dans CICÉRON, *Correspondance. op.cit.* Tome VIII : *Lettres DLXXXVII-DCCVI*, p. 105.

⁴²⁶ Ad Att., XII, 45, 2-3. Dans *IBID.*, p. 126.

⁴²⁷ PETER Jean-Pierre, « Pour une histoire critique du concept d'angoisse », dans *Recherche en soins infirmiers*, vol. 2, n° 109, 2012, p. 38.

interprété dans le sens de détresse, *afflictum*. Il s'agit d'un terme polymorphe ayant également été traduit en « quelle douleur ! », mais surtout « abattu » pour sa correspondance d'exilé.

Ses tourments, son trouble de l'esprit sont majoritairement exposés durant son bannissement. Certains verbes se terminant en *turbare* ont été utilisés par l'Arpinate : *conturbare* (1) *exturbare* (1), *perturbare* (3) durant son exil et *obturbare* (1) en 45. Ensuite, les termes se distinguent entre les deux périodes. Durant son deuil, deux autres formes verbales ont été utilisées pour expliciter ses tourments : *stimulat* et *angunt*. Son substantif est justement défini par Cicéron comme un « chagrin qui oppresse » (*angor aegritudo premens*)⁴²⁸. En 58, il est tellement mal qu'il va dire à sa femme qu'il est même à la torture (*excruciant*).

Toutefois, il exprime ses troubles surtout en les accompagnant des termes *mens* et *animus*. Ainsi en mai 58, Cicéron indique que l'incohérence de ses lettres dévoile le trouble de son cœur (*mentis motium*). Quelques mois plus tard, en août, il dit à son frère que tant de choses sont réunies pour le faire perdre la tête (*mentem exturbarent*), mais répond à Atticus qu'il a encore toute sa tête, malgré des rumeurs disant qu'il aurait l'esprit troublé (*mentis errore*). En septembre, enfin, son frère ne lui annonce pas tout, de peur qu'il ne perde pied (*defectionem animi*)⁴²⁹. Le terme *animus* est aussi assez fréquent suite au décès de sa fille. Cependant, il n'est pas toujours utilisé comme une affirmation. En effet, il veut insister sur un fait : les rumeurs des autres sont fausses. Un mois seulement après la mort de sa fille, qu'il dit ne pas être troublé (*non obturbavit*) par l'arrivée de Philippe⁴³⁰, que sa conduite n'est pas celle d'une âme brisée (*fracti animi non*). À Dolabella, il dit ne pas être brisé (*fractus*) au point d'oublier qu'il est un homme. En mai, il critique les personnes qui le croient brisé (*fractum esse animo / nemo abiecto animo*) avant d'annoncer qu'il a la détermination de se dominer (*uineam animi*) en rentrant à Tusculum⁴³¹.

La sphère de la folie est aussi présente, mais exclusivement durant son exil (*stultum et temere*) et surtout après son retour à Rome. En effet, encore perturbé pour la question de ses fortunes (*perturbati*), il considère quand même qu'il était pris d'une folie furieuse (*furoris*) pour avoir été terrorisé pour pas grand-chose (*falsi timoris*)⁴³².

⁴²⁸ Cic., Tusc., IV, 18. Dans CICÉRON, *Tusculanes. op.cit.*, p. 62.

⁴²⁹ Ad Att., III, ; 8 ; 13 ; 18. – Ad Quint., I, 40 Dans CICÉRON, *Correspondance. op.cit.* Tome II : *Lettres LVI-CXXI*, p. 38, 51, 53 et 62.

⁴³⁰ Ad Att., XII, 18. Dans CICÉRON, *Correspondance. op.cit.* Tome VIII : *Lettres DLXXXVII-DCCVI*, p. 40.

⁴³¹ Ad Att., XII, 18 ; 21 ; 38a ; 40 ; 46-47 1 début – Ad Fam., IX, 11. Dans *IBID.*, p. 40, 52, 86, 91, 94 et 105.

⁴³² Ad Att., IV, 1. Dans CICÉRON, *Correspondance. op.cit.* Tome II : *Lettres LVI-CXXI*, p. 92-96.

Enfin, il est possible de remarquer une certaine part de silence dans ses lettres tant durant son exil que durant son deuil. Dans aucune de ses lettres, au-delà même de celles où il expose ses émotions, il n'utilise le terme *exsilium* préférant avoir recours à d'autres mots dévoilant son malheur : *calamitas* ou encore *pernicies*⁴³³. Là où son chagrin en tant que père est abondamment abordé, le nom de sa fille, son décès en lui-même n'est jamais évoqué. Celle-ci a disparu en laissant un vide dans sa vie⁴³⁴. En fin de compte, l'Arpinate ignore la cause profonde de sa peine, de sa douleur comme s'il veut l'oublier. Notamment, durant son bannissement, il veut « plutôt persuader ses lecteurs de son statut de victime », selon Jean-François Géraud⁴³⁵. En utilisant à l'excès un langage larmoyant, il cherche à camoufler l'origine de ses soucis.

- *Les proches, les occupations : son remède*

Face à ses souffrances, à ses larmes, Cicéron va essayer de trouver des solutions pour se sentir mieux. Il ne peut pas éternellement se morfondre. Cela n'est pas digne de sa personne⁴³⁶. Pour cela, il va principalement s'appuyer sur l'aide de ses proches d'une part et sur ses occupations d'autre part. Chaque « remède » a son champ d'action, peut être efficace ou en fin de compte s'avérer inutile. Les différents tableaux présents dans les *annexes* aux pages 26 à 29 distinguent bien les méthodes présentées dans ses lettres durant son exil d'un côté et après le décès de sa fille, de l'autre. Pour garder une certaine clarté, les remèdes de 45 ont été divisés en trois parts : l'éloignement, l'occupation et l'aide d'autrui. Il faut préciser avant de poursuivre que le nombre de lettres répertoriées dans ses tableaux est plus important. En effet, certaines ne dévoilent aucune émotion, mais exposent malgré tout certains remèdes trouvés par Cicéron. Les nombreuses missives abordant le sanctuaire de Tullia en sont un exemple.

Premièrement, durant son bannissement, Cicéron n'est pas vraiment acteur de son rétablissement (c.f. tb. exil). Restant assez passif, les rares actions qu'il réalise sont pratiquement toujours en relation avec ses proches. En effet, quand il écrit en août 58 à Atticus, il sent le besoin d'interagir avec lui pour faire partager et alléger sa faute. Dans cette même

⁴³³ GÉRAUD Jean-François, « Exil, retour d'exil : Cicéron », dans COUËLLE Colombe, GÉRAUD Jean-François et KISSEL Myriam (éd.), *Journées de l'Antiquité et des Temps anciens 2014-2015*, Saint-Denis (Réunion), Université de La Réunion, 2014, p. 245-246.

⁴³⁴ GUILLAUMONT François, « Après la mort de Tullia : parole et silence », dans LAURENCE Patrick (éd.), *op.cit.*, p. 275.

⁴³⁵ GÉRAUD Jean-François, « Exil, retour d'exil : Cicéron », dans COUËLLE Colombe, GÉRAUD Jean-François et KISSEL Myriam (éd.), *op.cit.*, p. 253.

⁴³⁶ « Fais mieux, détourne ton attention et ta pensée de ces considérations et rappelle-toi ce qui est digne de ton personnage », dans Ad Fam., V, 15. Dans CICÉRON, *Correspondance. op.cit.* Tome VIII : *Lettres DLXXXVII-DCCVI*, p. 47.

lettre, il décide de ne pas s'étendre pour ne pas rouvrir ses blessures et pour ne pas inquiéter son ami⁴³⁷. Deux mois plus tard, il veut éviter de se confier sur ses souvenirs douloureux⁴³⁸. Une seule fois seulement, il annonce qu'il va se battre, qu'il va agir, sans préciser comment⁴³⁹. Même rechercher une solution, il ne sait pas le faire seul, voyant que sa sagesse naturelle et la philosophie n'étaient pas suffisantes⁴⁴⁰.

Le contraire est assez saisissant en 45 (c.f. tb. deuil partie 1). Assez rapidement, il décide de s'éloigner de Rome. Alors que la solitude fut presque une obligation durant son exil, ici, il s'agit de son choix. Il s'installe donc dans l'une de ses dernières villas acquises : Astura, un endroit sans affluence qui le tourmente moins (*minus stimulat*)⁴⁴¹. Là-bas, il passe ses journées seul dans les bois⁴⁴², les environs sont charmants et agréables⁴⁴³. Au-delà de ce cadre apaisant, il a choisi cette villa, car il ne supporte plus la foule présente chez Atticus. Ne retrouvant pas du réconfort dans les affaires publiques, il ne peut plus supporter le tumulte des hommes sur le forum et la curie. Il recherche un lieu désert, donc loin de la ville⁴⁴⁴. Aussi, sa villa à Tusculum ne lui est plus accueillante, Tullia étant décédée sur place⁴⁴⁵. À de nombreuses reprises, il insiste : cette solitude lui est bénéfique. Il n'y a rien qui lui est plus supportable. Il ne peut pas être plus à l'aise à Astura⁴⁴⁶.

Mais, il redoute de perdre cette solitude⁴⁴⁷. Il évite donc certaines personnes en disant que son lot est à la retraite solitaire, prétextant même souffrir d'une maladie chronique (*perpetuum morbum / grauius esse adflectum*)⁴⁴⁸. Seule la venue de certains de ses amis semble pour lui importante : Brutus, Sulpicius Rufus, Dolabella, Luccéius⁴⁴⁹. Il réclame la venue d'Atticus uniquement durant les premiers jours de son isolement (c.f. tb. deuil partie 3)⁴⁵⁰. Durant le courant du mois d'avril, il décide de rejoindre ce dernier dans sa villa à Nomentum avant de retourner à Astura, ne supportant plus les critiques d'autrui⁴⁵¹. Finalement, après près

⁴³⁷ Ad Att., III, 15. Dans CICÉRON, *Correspondance. op.cit.* Tome II : *Lettres LVI-CXXI*, p. 56-57.

⁴³⁸ Ad Att., III, 20. Dans *IBID.*, p. 64.

⁴³⁹ Ad Att., III, 7. Dans *IBID.*, p. 33.

⁴⁴⁰ Ad Quint., I, 3. Dans *IBID.*, p. 43.

⁴⁴¹ Ad Att., XII, 13. Dans CICÉRON, *Correspondance. op.cit.* Tome VIII : *Lettres DLXXXVII-DCCVI*, p. 35.

⁴⁴² Ad Att., XII, 15. Dans *IBID.*, p. 37.

⁴⁴³ « Le reste est on ne peut plus charmant, crois-le bien : la villa, le rivage, la vue de la mer, et tout ce qui m'entoure. », dans Ad Att., XII, 9. Dans *IBID.*, p. 38-39.

⁴⁴⁴ Ad Att., XII, 16 ; 21 ; 23 ; 27 ; 29 ; 40 – Ad Fam., IV, 6 – Ad Fam., V, 15.

⁴⁴⁵ Ad Att., XII, 16 – Ad Fam., IV, 6.

⁴⁴⁶ Ad Att., XII, 9 ; 13 ; 14 ; 16 ; 18 ; 45, 2-3 – Ad Att., XIII, 26.

⁴⁴⁷ L'arrivée de Philippe, début mars. Dans Ad Att., XII, 9 ; 16 ; 18.

⁴⁴⁸ Ad Att., XII, 13 ; 26 ; 32.

⁴⁴⁹ Ad Att., XII, 14 – Ad Fam., IV, 6 – Ad Fam., V, 15. – Ad Fam., IX, 11.

⁴⁵⁰ Ad Att., XII, 13 ; 14 ; 16.

⁴⁵¹ Ad Att., XII, 40. Dans *IBID.*, p. 94.

de deux mois et demi d'isolement, il retourne à Tusculum par dépit, sentant malgré tout sa douleur persister sous une forme plus sourde⁴⁵². Quelques jours plus tard, quand son ami Atticus quitte Tusculum, il ne peut que regretter sa présence réconfortante⁴⁵³.

Ce n'est pas la seule solution qu'il développe face à la disparition de sa fille (c.f. tb. deuil partie 2). Directement après le décès de Tullia, alors qu'il est à Rome, chez Atticus, il va rester de nombreuses heures dans sa bibliothèque pour lire l'ensemble des ouvrages abordant l'allègement du chagrin. Il va ensuite se lancer dans une nouvelle entreprise, « que personne n'avait tentée avant », selon ses propos, pour pouvoir se consoler soi-même : la réalisation de son propre ouvrage sur la consolation⁴⁵⁴. Il va aussi, quelque temps après, entamer les *Académiques*⁴⁵⁵. Selon lui, il s'agit de l'activité la plus noble et qui convient le mieux à un homme savant tel que lui⁴⁵⁶. Lors de son exil, il n'en dit pas un mot, comme s'il ne faisait rien de ses journées.

En 45, en revanche, il lit et écrit pendant de nombreuses heures, toute la journée, voire même la nuit⁴⁵⁷. Accaparé par ces activités littéraires, il s'occupe pour essayer de diminuer sa brûlure lancinante et persistante (*ardor urget et manet*)⁴⁵⁸ ; pour répandre un baume sur ses blessures (*fouebam dolores meos*)⁴⁵⁹ ; pour apaiser et guérir son âme (*leniendi et sanandi animi*)⁴⁶⁰. Tous ces termes sous-entendent une douleur physique possible à soigner par la médecine traditionnelle. Ce n'est pas sans rappeler la métaphore développée ci-dessus. Car, en fin de compte, en se plongeant dans son travail littéraire, il cherche un remède à ses tourments (*remediis*)⁴⁶¹.

Toutefois, assez rapidement, Cicéron se rend compte que cela ne suffit pas. Au début, il sent que l'étreinte de sa douleur se relâche (*relaxor*)⁴⁶². Cependant, quelques jours après, il admet déjà que ses écrits n'apportent pas l'allègement espéré, tout au plus, il y voit une forme d'étourdissement (*obturbant*)⁴⁶³. Le 24 mars, sa tristesse extérieure est atténuée, en revanche

⁴⁵² Ad Att., XII, 46-47 1 début., Dans *IBID.*, p. 105.

⁴⁵³ Ad Att., XII 48 fin-49 ; 50. Dans *IBID.*, p. 126-127.

⁴⁵⁴ Ad Att., XII, 14. Dans *IBID.*, p. 36.

⁴⁵⁵ Ad Att., XII, 23 ; 44-45 1. Dans *IBID.*, p. 54 et 103.

⁴⁵⁶ Ad Att., XII, 38a ; Dans *IBID.*, p. 91.

⁴⁵⁷ Ad Att., XII, 14 ; 20 ; 38 ; 46-47 1 début – Ad Att., XIII, 26.

⁴⁵⁸ Ad Att., XII, 13. Dans *IBID.*, p. 35.

⁴⁵⁹ Ad Att., XII, 18. Dans *IBID.*, p. 40.

⁴⁶⁰ Ad Att., XII, 20. Dans *IBID.*, p. 44.

⁴⁶¹ Trope analysé à la page 61 à partir de la lettre Ad Att., XII, 21.

⁴⁶² Ad Att., XII, 14. Dans *IBID.*, p. 36.

⁴⁶³ Ad Att., XII, 16. Dans *IBID.*, p. 38.

pour ce qui est de sa douleur, la réalisation de son œuvre n'a pas été pas suffisante⁴⁶⁴. Encore en mai, cela ne lui « apporte aucun soulagement, seulement une distraction. »⁴⁶⁵, les remèdes sont inefficaces (*remedia, ea nulla sunt*) ne pouvant que servir d'oubli éphémère (*exiguam obliuionem*) à sa douleur⁴⁶⁶. Mais il persévère dans cette voie n'ayant pas d'autres moyens pour se distraire⁴⁶⁷. Finalement, il ne se demande pas si ces occupations n'ont pas eu l'effet inverse. Au lieu de s'endurcir, il a nié les faits, oublié son passé et n'a pas assumé sa peine⁴⁶⁸.

Pour réaliser ces écrits, Cicéron a parfois besoin de l'aide d'Atticus (c.f. tb. deuil partie 3). Il doit se renseigner sur le décès de certaines personnes ou encore trouver des informations utiles pour ses *Académiques*⁴⁶⁹. S'informer, durant son exil, est également capital pour lui, mais pour une tout autre raison. Il veut être mis au courant des avancées politiques à Rome pour avoir un espoir quelconque qu'il puisse retourner un jour sur le territoire italien. Que ce soit son frère, sa femme ou Atticus, tous doivent lui écrire pour lui exposer la situation sur place. Sur les quatre lettres envoyées à sa femme, il lui donne cette mission à trois reprises et il est encore plus insistant avec son ami⁴⁷⁰. En 45, Cicéron lui demande aussi de lui écrire, mais il n'a pas besoin de l'informer ici. Même s'ils n'ont rien à se dire, il ressent le besoin de converser avec lui⁴⁷¹.

En réalité, au regard des différents tableaux, l'aide de ses proches a une place importante, voire capitale, durant son exil. Il en éprouve également le besoin en 45. Sans ses amis et sa famille, il sent qu'il risque de prendre pied. Comme la loi de Clodius lui interdisait l'aide d'autrui, ses demandes de soutien se font donc par sa correspondance⁴⁷². Il s'accroche donc beaucoup sur les relations à distance. Durant sa période de deuil, écrire à son meilleur ami est un refuge aux souvenirs qu'il fuit⁴⁷³. Les lettres qu'il reçoit de Sulpicius Rufus, Luccéius et surtout Atticus lui sont plaisantes et apaisantes. Il ressent la même chose durant son exil⁴⁷⁴. Seulement, parfois, en 58, il reproche à ce dernier certaines de ses paroles. Au lieu de le blâmer

⁴⁶⁴ Ad Att., XII, 28. Dans *IBID.*, p. 60.

⁴⁶⁵ Ad Att., XII., 38. Dans *IBID.*, p. 90.

⁴⁶⁶ Ad Fam., V, 15. Dans *IBID.*, p. 101.

⁴⁶⁷ Ad Att., XII, 44-45 l. Dans *IBID.*, p. 103.

⁴⁶⁸ Ad Att., XII, 46-47 l début. Dans *IBID.*, p. 105.

⁴⁶⁹ Ad Att., XII, 20 ; 22 ; 23 ; 24.

⁴⁷⁰ Ad Att., III, 10 ; 11 ; 12 ; 13 ; 14 ; 15 ; 16 ; 17 ; 18 ; 19 ; 20 ; 21 ; 22 ; 23 ; 24 – Ad Fam., XIV, 1 ; 2 ; 3 – Ad Quint., I, 4.

⁴⁷¹ Ad Att., XII, 12 ; 27 ; 39.

⁴⁷² GIORGIO Jean-Pierre De, « Absence et présence dans les lettres d'exil de Cicéron », dans *op.cit.*, p. 4-6.

⁴⁷³ Ad Att., XII, 18. Dans CICÉRON, *Correspondance. op.cit.* Tome VIII : *Lettres DLXXXVII-DCCVI*, p. 39.

⁴⁷⁴ Ad Att., III, 9 ; 10 – Ad Att., XII, 39 – Ad Fam., IV, 6 – Ad Fam., V, 15.

et d'essayer de le consoler, Atticus devrait l'aider autrement, entre autres, en prodiguant de nombreux conseils. Cependant, il arrive que ce soit en vain, que ses paroles lui suffisent plus⁴⁷⁵.

Le rôle de sa famille, pratiquement inexistant durant la période de son deuil, est particulièrement mis à l'avant-plan lorsqu'il correspond avec son frère ou sa femme durant son exil. Leurs actions et leurs paroles ont eu de l'effet sur lui. Par exemple, grâce à leurs larmes et leurs mots, Cicéron ne s'est pas suicidé⁴⁷⁶. Térentia doit tout faire pour réaliser son espoir : rentrer à Rome. Si cela n'est pas possible, au début de son exil, il lui demande de le rejoindre pour croire que, dans ses malheurs, il n'a pas tout perdu (*non mihi uidebor plane perisse*). La fois suivante, au contraire, il décline la proposition de femme. Il ne préfère pas qu'elle le rejoigne⁴⁷⁷. Il refuse également de rencontrer son frère de peur de ne pouvoir retenir ses larmes devant lui, de montrer son état misérable. Il lui demande plutôt de se rendre à Rome pour pouvoir compter sur sa protection et surtout pour prendre soin des siens⁴⁷⁸. Il souhaite vraiment que ceux-ci s'unissent face à l'adversité (*uolui esse quam coniunctissimos*)⁴⁷⁹. Et le bien-être de ses proches lui étant capital, il n'hésite pas à implorer sa femme. Elle peut demander de l'aide auprès de leurs amis⁴⁸⁰.

Atticus, quant à lui, joue un rôle encore plus marquant. Certes, lui aussi a influencé Cicéron pour qu'il évite qu'il se donne la mort⁴⁸¹. Il a également été sollicité pour qu'il fasse le nécessaire pour le réhabiliter⁴⁸². Cependant, l'Arpinate considèrera par la suite qu'il n'était pas très entreprenant⁴⁸³. Il a aussi pour tâche de veiller sur sa famille que ce soit son frère, sa femme ou ses enfants⁴⁸⁴. Mais surtout, il est son conseiller, la personne en qui il a le plus confiance et cela ne change guère au fil des années. Avant même que la décision de Clodius soit active, l'orateur décide de fuir. Il demande à son ami de le rejoindre. Il souhaite sa présence pour prendre une décision sur son voyage⁴⁸⁵. Durant ces périodes difficiles, Cicéron n'est plus sur Rome. Atticus devient donc la personne de référence quand il y a un souci à régler sur place :

⁴⁷⁵ Ad Att., III 10 ; 11 ; 12 ; 15.

⁴⁷⁶ Ad Quint., I, 3 ; 4. Dans CICÉRON, *Correspondance. op.cit.* Tome II : *Lettres LVI-CXXI*, p. 41 et 53.

⁴⁷⁷ Ad Fam., XIV, 3 ; 4. Dans *IBID.*, p. 35 et 76.

⁴⁷⁸ Ad Att., III, 9 – Ad Quint., I, 3. Dans *IBID.*, p. 39, 41-42 et 45.

⁴⁷⁹ Ad Fam., XIV, 1. Dans *IBID.*, p. 70.

⁴⁸⁰ Ad Fam., XIV, 1 ; 2. Dans *IBID.*, p. 66 et 70.

⁴⁸¹ Ad Att., III, 4 ; 7. Dans *IBID.*, p. 29 et 32.

⁴⁸² Ad Att., III, 20 ; 22 ; 23 ; 24.

⁴⁸³ « Car je n'ignorais pas, à dire vrai, que tu n'avais pas montré à me conseiller plus de courage ni de sagesse que moi, ni même que, te réglant sur le peu d'égards que je te témoignais, tu n'avais pas déployé beaucoup de zèle à me défendre », dans *IBID.*, p. 92.

⁴⁸⁴ Ad Att., III, 11 ; 19 ; 23.

⁴⁸⁵ Ad Att., III, 2 ; 3 ; 4 ; 5.

en 58, un de ses discours un peu polémiste a fuité⁴⁸⁶ ; en 45, son ex-femme demande le remboursement de sa dot⁴⁸⁷, etc.

Toutefois, son rôle le plus important est sans conteste son soutien, son action et ses conseils sur la construction d'un sanctuaire dédié à la défunte Tullia. À la mi-mars, Cicéron désire avoir l'approbation (*te approbari uolo*) de son ami. Il souhaite qu'il accorde toute son attention sur ce projet⁴⁸⁸. Quelques jours plus tard, Atticus confirme : il est d'accord (*quoniam probas*)⁴⁸⁹. Auparavant, Cicéron met déjà les conditions : cette construction doit être finie pour l'été. Mais, il demande son aide pour choisir le terrain le plus à même pour l'accueillir⁴⁹⁰. Par la suite, une grande majorité de ses missives aborde ce sujet : pour indiquer son impatience⁴⁹¹ ou ses préférences en termes d'emplacement⁴⁹², pour qu'Atticus l'aide (*adiuuas*) à réunir l'argent nécessaire⁴⁹³, se renseigne sur certaines propriétés ou encore aille voir celles-ci⁴⁹⁴. Il doit avoir l'allure d'un « acheteur passionné »⁴⁹⁵.

Il n'hésite pas donc à rappeler à quel point il compte sur son ami : tout repose sur lui (*est enim totum positum in te*)⁴⁹⁶ ; il doit diriger ses pas, l'orateur étant esclave de sa convoitise et de sa douleur⁴⁹⁷ ; face à l'imprévu d'une taxe, Cicéron a besoin qu'Atticus réfléchisse de toute son âme à une solution⁴⁹⁸ ; il est le seul à qui il peut parler aussi librement de cette idée⁴⁹⁹, etc.

Ce projet est capital pour Cicéron. Face à ce caprice⁵⁰⁰, il n'a pas peur de dépenser des fortunes. Il s'en moque (*quam ego non curo*) et est prêt à vendre une partie de ses biens et objets de luxes⁵⁰¹. Ce projet l'anime (*una me causa mouet*)⁵⁰². Cela lui apporte un certain allègement (*leuatio quaedam est*) envers ce qu'il appelle sa « dette morale »⁵⁰³. Il sera soulagé (*multum*

⁴⁸⁶ Ad Att., III, 12. Dans *IBID.*, p. 49.

⁴⁸⁷ Ad Att., XII, 22 ; 23 ; 26.

⁴⁸⁸ Ad Att., XII, 18. Dans *CICÉRON, Correspondance. op.cit.* Tome VIII : *Lettres DLXXXVII-DCCVI*, p. 39.

⁴⁸⁹ Ad Att., XII, 21. Dans *IBID.*, p. 50.

⁴⁹⁰ Ad Att., XII, 19. Dans *IBID.*, p. 48.

⁴⁹¹ Ad Att., XII, 20. Dans *IBID.*, p. 44.

⁴⁹² Ad Att., XII, 12 ; 22 ; 23 ; 25 ; 27 ; 31 ; 36 ; 37 ; 38a ; 40 ; 41 ; 42 ; 42 fin-43 ; 44-45, 1 ; 47 1 fin-2 – Ad Att., XIII, 26.

⁴⁹³ Ad Att., XII, 21 ; 22 ; 23 ; 25 ; 29 ; 31.

⁴⁹⁴ Ad Att., XII, 28 ; 29 ; 30 ; 33 ; 34-35 début ; 37a ; 38a ; 42 fin- 43 ; 44-45, 1.

⁴⁹⁵ Ad Att., XII, 31. Dans *IBID.*, p. 65.

⁴⁹⁶ Ad Att., XII, 27. Dans *IBID.*, p. 58.

⁴⁹⁷ Ad Att., XII, 31. Dans *IBID.*, p. 65-66.

⁴⁹⁸ Ad Att., XII, 35. Dans *IBID.*, p. 87.

⁴⁹⁹ Ad Att., XII, 36. Dans *IBID.*, p. 88.

⁵⁰⁰ Ad Att., XII, 25 ; 31 ; 36 ; 37 ; 37a ; 40 ; 47 1 fin-2.

⁵⁰¹ Ad Att., XII, 22 ; 23. Dans *IBID.*, p. 52-53 et 55.

⁵⁰² Ad Att., XII, 25. Dans *IBID.*, p. 57.

⁵⁰³ Ad Att., XII, 23. Dans *IBID.*, p. 54.

leuaris) s'ils trouvent un terrain⁵⁰⁴ et si ce n'est pas le cas, sa souffrance retombera sur son ami Atticus et il estimera garder un crime (*scelere*) sur sa conscience⁵⁰⁵. Malgré son retour à Tusculum, vers le 17 mai, Cicéron s'accroche à l'idée de ce projet, et ce jusqu'au 28 juillet. Il semblerait qu'il n'aboutira jamais⁵⁰⁶.

e. Conclusion

La santé est une variable qui interfère avec le quotidien. Imprévue, elle peut chambouler les projets de l'Arpinate. Ces moments de faiblesses et de maladies peuvent ne durer que quelques jours comme plusieurs mois. Certaines solutions vont voir le jour pour qu'il puisse se soigner ou se sentir mieux et, bien souvent, ces remèdes n'ont pas vraiment de lien avec la médecine traditionnelle.

Un premier constat est interpellant. Cicéron est moins enclin à partager ses bonnes ou mauvaises expériences corporelles à ses correspondants. Il ne rentre pas dans les détails, développant une certaine pudeur à exprimer l'ensemble de ses symptômes et cela à une exception près. L'inquiétude que cela pouvait générer auprès de ses proches pourrait en être un frein. Il existe également une autre hypothèse. Le nombre particulièrement peu élevé de lettres soulevant ses maladies signifie peut-être qu'il ne tombe pas souvent malade durant les vingt-cinq dernières années de sa vie. La plupart du temps donc, il n'est pas souffrant. Il n'aborde pas non plus fréquemment les questions d'hygiène et de bien-être corporel, pourtant bien présentes dans le monde romain. Les rares fois où il en parle, finalement, l'occasion ne se présente pas.

Malgré tout, quand il souffre de problèmes physiques, il est particulièrement sensible au niveau des yeux et de sa digestion. Il ne dort plus beaucoup non plus lui provoquant de grosses fatigues. Durant sa jeunesse, il semblait beaucoup plus fragile. Ses problèmes stomacaux le rendaient malingre comme témoignait, entre autres, Plutarque. Même si les mentions sont rares dans sa correspondance, il est facile de se rendre compte que pour désigner ces troubles alimentaires, Cicéron utilise plus de termes de langue latine, mais aussi grecque. Il en fait également une description plus précise. La lettre écrite à Fabius Gallus en était un exemple exceptionnel. Il est également arrivé qu'il ait lui-même provoqué ces soucis. Pour reprendre l'exemple de ses yeux, il subissait de nombreuses insomnies à cause, entre autres, de ses angoisses. Pour s'occuper, il écrivait le soir, voire la nuit, et ce pendant les mois les plus

⁵⁰⁴ Ad Att., XII, 37a ; 41 ; 42 fin-43.

⁵⁰⁵ Ad Att., XII, 41. Dans *IBID.*, p. 98.

⁵⁰⁶ LEPAGE Yvan G., « Cicéron devant la mort de Tullia d'après sa correspondance », dans *op.cit.*, p. 250 et 255.

sombres de l'année. Ses yeux fatigués, il est donc frappé d'une inflammation oculaire qu'il ne sait comment guérir. Il va donc en souffrir pendant des mois. Il éprouve des difficultés pour écrire. Le reste du temps, ces problèmes sont assez disparates, n'agissant pas autant sur la durée.

Plusieurs évènements vont être la cause de ses soucis physiques, mais également psychologiques. En effet, de nombreux détails de la vie quotidienne peuvent le perturber : les tracas et conflits familiaux, les questions d'argent, l'impact néfaste de certaines personnes sur la République de Rome, etc. Cependant, parfois, certains évènements ont eu un impact sur son quotidien : des jours, des semaines voire des mois loin de chez lui, une santé déclinante face à un climat insalubre, un retranchement dans ses activités littéraires, des nuits de tourments, un sentiment de tristesse et de douleur profonde qui l'accable, etc.

Deux périodes sont particulièrement longues : son exil et son deuil. La plupart du temps, les temps sont durs physiquement, mais particulièrement mentalement. Il le témoigne auprès de son frère, de sa femme, auprès de certains de ses amis, Sulpicius Rufus ou encore Luccéius pour ne citer qu'eux. Mais surtout, Cicéron est particulièrement sensible et se veut sincère en écrivant à son ami Atticus.

À eux, il exprime ses sentiments, son ressenti face à l'adversité. Ces deux évènements étant différents, leurs impacts émotionnels ne sont pas réellement le même. Durant son exil, il se sent fautif, honteux. Il porte de nombreux regrets. Il n'a pas pu garantir une meilleure existence aux siens. Il oscille souvent entre l'espoir de pouvoir un jour rentrer à Rome et le désespoir d'une situation qui ne semble pas vouloir évoluer en sa faveur. Après le décès de sa fille, la notion de faute et de honte viennent plus souvent du regard que les autres portent sur lui. Ici, il espère simplement alléger sa douleur, entre autres, en réalisant un de ses caprices : le sanctuaire dédié à sa fille décédée.

Au-delà même de cette souffrance, Cicéron va souvent être tourmenté, ou encore va être chagriné. Pour s'exprimer auprès de ses correspondants, il utilise certains mots pour les sensibiliser à son malheur. Les termes *dolor* et *maeror* se détachent particulièrement. Toutefois, chaque période a vu l'usage de verbes ou substantifs différents. Ils sont bien moins nombreux en 45 qu'en 58. Par exemple, à ce moment-là, il adopte un assortiment de mots (groupés ou non) assez important pour s'exprimer sur ses craintes et ses tourments. En revanche, en 45, il use, en grande majorité, du verbe *uereor* et semble vouloir démentir son état de détresse psychologique. La souffrance, durant cette dernière période, semble particulièrement physique avec la mention de sang, de morsure et blessures. Les pleurs, lamentations et chagrin sont, quant

à eux, particulièrement présents suite à la déchéance de ses droits. Cette notion est, paradoxalement, pratiquement inexistante durant une période où il devrait pleurer un enfant. De plus, il nie être en proie à une terrible affliction.

Il n'a donc pas vécu de la même manière ces deux moments particulièrement compliqués de sa vie. En 58, il est spectateur de son malheur. Il ne cherche que le soutien et l'aide de ses proches pour s'en sortir. En 45, pour éviter de se morfondre jour et nuit, il s'occupe constamment l'esprit, en s'interrogeant, entre autres, sur cette question difficile qu'est le deuil. Il évite également les foules, cherchant la solitude pour se retrouver face à lui-même. Cette solitude qu'il souhaite tant maintenir, il la pleure durant son exil. L'aide de ses proches est particulièrement cruciale. Mais une personne se détache clairement du lot : Atticus. En plus des tâches que Cicéron demande à tous, il sollicite ce dernier pour être « son représentant » à Rome. Il est aussi le seul qui le conseille – même si toutes ses idées ne plaisent pas à l'Arpinate. Il joue un rôle non négligeable sur l'évolution de sa santé mentale, et ce particulièrement après le décès de Tullia. Cicéron compte donc beaucoup sur les autres, sur l'espoir qu'ils lui donnent et leur engagement pour qu'il puisse s'en sortir.

Cicéron est beaucoup plus sensible aux questions qui le touchent personnellement. Alors qu'il n'est pas enclin à s'épancher sur ses maladies, il a besoin, bien souvent d'exprimer son ressenti à travers ses lettres. Parfois, au contraire, il préfère ne pas s'étendre pour ne pas accentuer sa peine. Quel que soit son mal, Cicéron bouleverse son quotidien pour s'éloigner des autres, pour se soigner ou pour au contraire se retrancher dans ses problèmes. Cependant, il n'est pas médecin, ne semble pas en avoir croisé un durant ses périodes de maladie. Il use plutôt de solutions plus personnelles, loin des traitements médicaux traditionnels. Son mal-être, ses doutes, ses réflexions peuvent parfois avoir un impact sur sa santé physique. La difficulté de distinguer clairement le physique du psychologique se confirme. Cicéron n'est finalement qu'un homme qui a ses états d'âme, ses émotions, ses moments de faiblesse physiques et psychologiques.

C. La santé d'un Romain : témoignage par les lettres

a. Sa place dans une correspondance privée

Dans une correspondance, l'auteur n'aborde pas uniquement sa propre santé. Il exprime également ses craintes sur les problèmes de ses proches, il les conseille à distance pour qu'ils améliorent le plus rapidement possible leurs états. Il informe ses correspondants qu'une personne influente n'a pas pu se présenter pour cause de mauvaise santé. Les lettres sont le miroir du quotidien et des pensées de Cicéron. Elles présentent également un témoignage sur une partie de la vie de ses correspondants, de ses proches et, par extension, des Romains vivant à son époque.

Répartition des lettres abordant la santé d'autrui dans la correspondance de Cicéron (67-44 av. J.-C.)

Santé d'un(e)	Nombre de lettres
Autre personnalité	25
Proche	64
Correspondant	64
	153

Sources : Données élaborées à partir de CICÉRON, *Correspondance*, textes établis et/ou traduits par Léopold-Albert Constans, Jean Bayet, Paul Jal et Jean Beaujeu, t. I-IX, Paris, Les Belles Lettres, 1935-1993.

Avec pas moins de 131 missives, Cicéron aborde la santé d'autrui à de nombreuses occasions. Cela représente quand même 21% du corpus, soit un échange sur cinq. Le tableau, au-dessus, en dévoile 153. Ce nombre n'est nullement une erreur. En effet, dans certaines lettres, Cicéron aborde la santé de son correspondant, mais également celle d'une autre personne. Celles-ci sont donc indiquées à deux reprises dans le tableau.

Un chiffre se détache sensiblement. La somme des lettres abordant la santé d'un correspondant, mais également celle d'un proche est équivalente : 64 missives. Remis sur 131 lettres, ce nombre est quand même important. Cicéron se préoccupe clairement plus des personnes qui l'entourent.

La distinction entre le correspondant et le proche peut rendre confus le lecteur. Certaines personnes proches ont également correspondu avec l'Arpinate. Pour prendre un exemple, il s'inquiète souvent pour l'état de santé de sa femme. Il en discute parfois avec elle. La lettre rentre donc dans la catégorie « correspondant ». Mais il en parle également avec d'autres personnes, entre autres Atticus. À ce moment-là, il n'écrit pas à la principale intéressée. La lettre fait plutôt partie de la catégorie « proche ». Cette séparation n'est pas anodine. Il ne

s'exprime pas de la même manière. D'un côté, le correspondant est mis devant le fait accompli, il est malade, doit prendre soin de lui, ne doit pas hésiter à écouter les conseils de Cicéron ou de professionnels. De l'autre, il est informé de la mauvaise santé d'une autre personne, comprend l'inquiétude de Cicéron sur la maladie d'un de ses proches, etc.

Les autres personnalités sont bien souvent des hommes influents qui ont quelques contacts avec l'Arpinate. Il ne fait que reprendre bien souvent l'information sous forme d'anecdotes, et ce à 25 reprises soit moins de 20% des échanges sur la question⁵⁰⁷.

Certaines périodes se démarquent clairement par rapport à d'autres⁵⁰⁸. Entre 56 et 53, une large majorité des missives aborde ce point, tout comme à la fin de l'année 50, l'an 49 ainsi que la fin de l'année 46 et plusieurs mois de l'an 45. Cela s'explique entre autres par le nombre plus important de lettres durant cette période. La grande majorité de celles explicitant la santé de personnalités publiques ont été écrites à ce moment-là. Que ce soit en 54 ou en 50/49, Tiron a dû abandonner Cicéron, car il était trop faible pour l'accompagner. Durant cette dernière même période, Atticus a souffert à de nombreuses reprises d'une fièvre quarte. En 45, Attica souffre également, pendant de nombreuses semaines, de fièvre. En réalité, certaines personnes ont été parfois malades pendant plusieurs mois faisant gonfler le corpus de sources sur le sujet.

Cicéron écrit à de nombreuses personnalités qu'elles soient de sa famille, de ses amis proches ou de simples contacts. Ces correspondants ne font donc pas toujours partie de son cercle restreint. Il s'intéresse, malgré tout, parfois à leur santé. Toutefois, comme il est possible de le remarquer dans le tableau suivant, il ne s'agit clairement pas d'un cas de figure fréquent. Cicéron en discute principalement avec sa famille et ses amis proches.

⁵⁰⁷ 20% des 131 lettres.

⁵⁰⁸ Observez le graphique sur la santé des personnes présent dans les *annexes* à la page 6.

Répartition des correspondants malades indiqués dans sa correspondance.

Santé du correspondant	Nombre de lettres
A. Manlius Torquatus	1
L. Mescinius Rufus	1
Lentulus	1
Ser. Sulpicius Rufus	1
L. Luccéius	2
M. Marius	2
L. Papirius Paetus	3
Quintus	3
Térentia	7
Tiron	16
Atticus	27
	64

Sources : Données élaborées à partir de CICÉRON, *Correspondance*, textes établis et/ou traduits par Léopold-Albert Constans, Jean Bayet, Paul Jal et Jean Beaujeu, t. I-IX, Paris, Les Belles Lettres, 1935-1993.

Pour certains, leur santé n'est abordée qu'à une seule reprise. Ils n'ont donc pas laissé beaucoup de traces dans les échanges épistolaires de l'orateur. De nos jours, seules quatre lettres de Torquatus ont été conservées, pour Mescinius Rufus, cela descend à trois. Lentulus et Sulpicius Rufus, quant à eux, ont eu des échanges plus vifs avec Cicéron. Pour le premier, les sujets abordés sont souvent d'un ordre politique. Une lettre de recommandation a même été conservée. La seule occasion où il aborde la santé de Publius Cornelius Lentulus, la maladie est déjà passée depuis plusieurs mois⁵⁰⁹. Pour le second, Sulpicius Rufus, déjà présenté pour sa lettre de condoléances, a reçu ou écrit pas moins de sept missives en plus des nombreuses lettres de recommandation. Leurs échanges dévoilent souvent le lien privilégié qu'ils ont en commun, la présence de son fils chez l'orateur, leur désir de se revoir, etc. Et justement une fois, leur projet de rencontre est mis à mal à cause de la mauvaise santé de Sulpicius Rufus⁵¹⁰. L'inquiétude de l'Arpinate n'est pas présente, il se dit plutôt désolé de ce contre-temps.

⁵⁰⁹ « Pour l'affaire de mon frère Quintus, tu n'as pu, me dis-tu, la terminer cet été parce que la maladie t'a empêché de passer en Cilicie », dans Ad Fam., I, 9. Dans CICÉRON, *Correspondance. op.cit.* Tome III : *Lettres CXXII-CCIV*, p. 144.

⁵¹⁰ « Que tu étais peiné qu'en raison de ton état de santé, je ne t'ai pas vu quand je m'étais approché de la ville », dans Ad Fam., IV, 1. Dans CICÉRON, *Correspondance. op.cit.*, Tome VI : *Lettres CCCXC-CCCCLXXVII*, p. 60.

Les autres correspondants ont eu peu d'échanges et pourtant deux lettres sur quatre abordent leur santé. Marius a une santé fragile et a l'air de fréquemment souffrir de la goutte⁵¹¹. Luccéius semble davantage endurer sa vieillesse⁵¹². Papirius Paetus a, lui, souvent, conversé avec Cicéron. Ils discutaient souvent des questions simples de la vie quotidienne. L'orateur lui a même une fois présenté sa journée à Rome. Profitant des plaisirs de la vie, il a souvent été sujet à des crises de gouttes. Cicéron en était inquiet⁵¹³.

Enfin, les derniers correspondants font partie de son cercle restreint. Même si leurs échanges n'ont pas toujours été vifs⁵¹⁴, les lettres conservées montrent le lien puissant qui les lie entre eux. Toutefois, la santé de Quintus n'est abordée qu'à trois occasions, soit à peine plus de 10% de leur correspondance. À chaque fois, il rappelle à quel point il est important qu'ils soient tous en bonne santé⁵¹⁵. Cicéron développe particulièrement durant son exil de l'inquiétude envers sa femme, seule à Rome. Il la voit endurer la situation mettant sa santé en péril⁵¹⁶. Bien plus tard, Térentia a attrapé une fièvre. Son mari l'implore de prendre soin d'elle⁵¹⁷. L'appréhension est plus forte. 30 % de leurs missives en disent un mot, soit sept lettres sur 24. Deux personnes se détachent clairement du lot : Tiron et Atticus. Alors que la santé d'Atticus n'est qu'au fond marginalement abordée (moins de 10%), Tiron, en revanche, est souvent malade. Cicéron lui écrit en grande majorité durant ses périodes de maladie. En effet, sur les 17 lettres du corpus, seize parlent de sa santé, un nombre bien plus important que pour n'importe quelle autre personne. Inquiet, il en parlera également à quelques reprises à Atticus comme le montre le tableau ci-dessous.

⁵¹¹ Ad Fam., VII, 1. Dans CICÉRON, *Correspondance. op.cit.* Tome III : *Lettres CXXII-CCIV*, p. 27-28. / Ad Fam., VII, 4. Dans CICÉRON, *Correspondance. op.cit.* Tome VII : *Lettres CCCCLXXVIII-DLXXXVI*, p. 221.

⁵¹² Ad Fam., V, 13. Dans *IBID.*, p. 235. / Ad Fam., V, 15. Dans CICÉRON, *Correspondance. op.cit.* Tome VIII : *Lettres DLXXXVII-DCCVI*, p. 102.

⁵¹³ Ad Fam., IX, 15 ; 20 ; 23.

⁵¹⁴ Fin des échanges avec Quintus à partir de 54 – une correspondance dont le climat se dégrade au fil du temps avec sa femme Térentia.

⁵¹⁵ Ad Quint., I, 1 – Ad Quint., II, 14 – Ad Quint., III, 7(9).

⁵¹⁶ Ad Fam., XIV, 2 ; 3 ; 4.

⁵¹⁷ Ad Fam., XIV, 8 ; 21. Dans CICÉRON, *Correspondance. op.cit.*, Tome VI : *Lettres CCCXC-CCCCLXXVII*, p. 195 et 198.

Répartition des lettres envoyées par Cicéron sur la santé de ses proches

Santé de ses proches	Correspondant	Nombre de lettres
Proches de Cicéron	Quintus	1
Alexis	Atticus	1
Fils de Tullia	Atticus	1
Dolabella	Térentia	1
Sœur d'Atticus	Atticus	1
Mère d'Atticus	Atticus	2
Proches de Quintus	Quintus	2
Térentia	Cicéron	1
	Atticus	2
		3
Cicéron fils	Quintus	3
		3
Pilia	Atticus	4
Quintus fils	Atticus	2
	Quintus	3
		5
Tullia	Q. Pacunius Lepta	1
	Cicéron	1
	Térentia	2
	Atticus	4
		8
Tiron	Atticus	10
Attica	Atticus	22
		64

Sources : Données élaborées à partir de CICÉRON, *Correspondance*, textes établis et/ou traduits par Léopold-Albert Constans, Jean Bayet, Paul Jal et Jean Beaujeu, t. I-IX, Paris, Les Belles Lettres, 1935-1993.

Comme le premier tableau le dévoilait déjà, il a été décidé de subdiviser les personnalités malades en deux catégories : les proches et les autres Romains. Au regard du tableau, il est aisé de comprendre que ceux qui rentrent dans cette première catégorie font partie de la *familia Tullia*, la *familia Pomponia* ou des affranchis de Cicéron.

À l'exception de Térentia et Tiron, il existe peu ou pas de traces d'échanges entre ces personnes et l'Arpinate. Leur santé est donc connue uniquement grâce aux discussions entre correspondants, des individus tout aussi affectés que Cicéron. En effet, excepté Lepta et une lettre envoyée à Cicéron par Dolabella⁵¹⁸, les seuls impliqués sont Atticus, Térentia et Quintus. Son meilleur ami est particulièrement sollicité, notamment pour sa fille, Attica, sa femme, Pilia, sa sœur ou encore sa mère. Cicéron écrit à Térentia pour parler de leur fille et leur gendre. Enfin, Quintus en apprend plus à propos de ses proches.

Plusieurs personnes se détachent clairement du tableau : Tiron, les femmes de Cicéron et d'Atticus, leurs enfants, etc. Dans 22 missives, toutes pratiquement écrites durant l'année 45, l'orateur s'inquiète à plusieurs reprises d'Attica, un nombre qui équivaut presque à celles abordant la santé de son père. Il ne s'exprimera jamais autant pour ses propres enfants. Ils sont

⁵¹⁸ « Notre chère Tullia est en bonne santé, celle de Térentia a été moins brillante, mais je sais avec certitude qu'elle a repris ses forces », dans Ad Fam., IX, 9. Dans *IBID.*, p. 133.

pourtant également sujets à des problèmes de santé. Parfois, certaines ont vécu un accouchement fatigant. Il en parle entre autres à Pacunius Lepta pour justifier son impossibilité de déplacement⁵¹⁹. En réalité, le décès de sa fille, peu de temps après, a eu un impact considérable sur la vision qu'il porte à l'enfant de son meilleur ami. Il craint qu'il puisse lui arriver malheur. La santé des garçons de la famille, quant à elle, est parfois abordée ensemble, ceux-ci étant malades ou en bonne santé au même moment.

Enfin, les autres personnalités n'ont pas toujours été en bonne santé durant leur existence. La correspondance de Cicéron peut se révéler être un témoignage très utile même si, en fin de compte, peu de lettres abordent le sujet. Durant son exil, Cicéron explique à sa femme qu'une épidémie (*pestilentia*) touche la région de Thessalonique. Mais il la rassure. Il n'a pas été malade⁵²⁰. Il ne le mentionne qu'à elle, montrant, selon François Guillaumont, qu'Atticus est moins sensible aux conditions de vie déplorables de son ami⁵²¹.

Cependant, les données peuvent être limitées. Quatorze personnalités n'ont qu'une lettre explicitant le propos. En d'autres termes, il est possible de connaître l'état de santé de quelques personnes, mais uniquement à une seule occasion. Pratiquement pour tous, le reste du temps est donc une inconnue. Seule la santé de Marius est confirmée suite à un échange avec son frère⁵²². Ensuite, les informations collectées arrivent souvent d'une manière anecdotique. Parfois, Cicéron informe son correspondant des événements qu'il a vécus ou encore des nouvelles qui courent : C. Aquillius s'excusant pour sa mauvaise santé, ne se présente pas aux élections consolatoires⁵²³ ; Antoine souffrant de coliques⁵²⁴ ; L. Quinctius, blessé et dépouillé par un bandit⁵²⁵ ; César profitant pour prendre un bain chez Cicéron⁵²⁶. Parfois, il apprend la nouvelle

⁵¹⁹ « J'ai été totalement retenu à Rome par l'accouchement de ma chère Tullia bien que sa santé soit – du moins je l'espère – suffisamment solide », dans Ad Fam., VI, 18. Dans CICÉRON, *Correspondance. op.cit.* Tome VII : *Lettres CCCCLXXVIII-DLXXXVI*, p. 270.

⁵²⁰ Ad Fam., XIV, 1. Dans CICÉRON, *Correspondance. op.cit.* Tome II : *Lettres LVI-CXXI*, p. 70.

⁵²¹ GUILLAUMONT François, « Vie publique et vie privée dans les lettres de Cicéron à Terentia (Ad Familiares 14, 1-4) », dans *op.cit.*, p. 6.

⁵²² « Mais, je n'ai pas voulu inviter un homme de santé délicate dans une villa ouverte à tous les vents et qui est encore dépourvue du confort le plus élémentaire », dans Ad Quint., II, 8. Dans CICÉRON, *Correspondance. op.cit.* Tome II : *Lettres LVI-CXXI*, p. 157.

⁵²³ « C. Aquillius, je ne crois pas : il a assuré le contraire, s'est excusé sur sa mauvaise santé, a fait valoir les obligations de sa royauté judiciaire », dans Ad Att., I, 1. Dans CICÉRON, *Correspondance. op.cit.* Tome I : *Lettres I-LV*, p. 76.

⁵²⁴ « Antoine voulait se laver et soigner une colique », dans Ad Att., X, 13. Dans CICÉRON, *Correspondance. op.cit.*, Tome VI : *Lettres CCCXC-CCCCLXXVII*, p. 104.

⁵²⁵ « L. Quinctius l'apportait quand il a été blessé et dépouillé auprès du tombeau de Basilus », dans CICÉRON, *Correspondance. op.cit.* Tome V : *Lettres CCLXXIX-CCLXXXIX*, p. 71.

⁵²⁶ Ad Att., XIII, 52. Dans CICÉRON, *Correspondance. op.cit.*, Tome IX : *Lettres DCCVII-DCCCIII*, p. 28.

par l'intermédiaire de son destinataire : le décès de Lentulus malgré des nouvelles encourageantes⁵²⁷ ou encore l'assassinat de Marcellus qui décède malgré l'aide du médecin⁵²⁸.

Rares sont les personnes pour lesquelles les informations sont plus fréquentes. Seules deux lettres s'expriment sur la santé de Caton, Hortensius et Balbus. Le maximum est atteint avec Pompée (quatre missives). Pour plus de précision, Cicéron avertit Quintus et Atticus que Caton est malade (*non ualebat/aegrotat*)⁵²⁹. À un an d'intervalle, Hortensius est malade à deux reprises, étant même à l'agonie (*anima agebat*) la deuxième fois⁵³⁰. Paconius Lepta est informé de la goutte de Balbus (*tantis pedum doloribus adficitur*)⁵³¹. Atticus, quant à lui, sait juste qu'il est souffrant (*est aeger*)⁵³². Il semble que Pompée a une santé assez fragile. Selon l'Arpinate, chaque année, la maladie le menace de mort (*periculose aegrotantes*)⁵³³. Malade et brisé, il était sur le point de dépérir en 59⁵³⁴. M. Célius Rufus confirme les craintes exprimées par Cicéron à Atticus quelques jours plus tôt en juin 50. Il souffre d'une langueur d'estomac (*stomachost languenti*)⁵³⁵.

En fin de compte, les informations présentes dans la correspondance sont bien maigres. Rares sont les lettres qui sont très précises sur la santé des autres Romains à l'exception de la lettre écrite par Servius Sulpicius Rufus. Elle décrit avec précision les événements qui ont mené à la mort de M. Marcellus. Cicéron ne s'étend guère sur le sujet et indique qu'à quelques occasions – sans doute quand il en sait plus – les symptômes ou la maladie.

⁵²⁷ « Car le hasard fait que j'en ai lu d'abord trois ou tu me disais que Lentulus était un peu mieux, puis voici la quatrième qui me fait l'effet d'un coup de foudre. », dans Ad Att., IV, 6. Dans CICÉRON, *Correspondance. op.cit.* Tome II : *Lettres LVI-CXXI*, p. 165.

⁵²⁸ Ad Fam., IV, 12. Dans CICÉRON, *Correspondance. op.cit.* Tome VIII : *Lettres DLXXXVII-DCCVI*, p. 145-146.

⁵²⁹ Ad Att., IV, 17 – Ad Quint., III, 1. Dans CICÉRON, *Correspondance. op.cit.* Tome III : *Lettres CXXII-CCIV*, p. 90 et 96.

⁵³⁰ Ad Att., V, 2. Dans *IBID.*, p. 208-209. / Ad Fam., VIII, 13. Dans CICÉRON, *Correspondance. op.cit.* Tome IV : *Lettres CCV-CCLXXVIII*, p. 213-214.

⁵³¹ Ad Fam., VI, 19. Dans CICÉRON, *Correspondance. op.cit.* Tome VIII : *Lettres DLXXXVII-DCCVI*, p. 234.

⁵³² Ad Att., XIII, 47a. Dans *IBID.*, p. 236.

⁵³³ Ad Att., VIII, 2. Dans CICÉRON, *Correspondance. op.cit.* Tome V : *Lettres CCLXXIX-CCLXXXIX*, p. 163.

⁵³⁴ Ad Att., II, 21. Dans CICÉRON, *Correspondance. op.cit.* Tome I : *Lettres I-LV*, p. 253-254.

⁵³⁵ Ad Att., VI, 3 – Ad Fam., VIII, 13. Dans CICÉRON, *Correspondance. op.cit.* Tome IV : *Lettres CCV-CCLXXVIII*, p. 209 et 213-214.

b. Les maladies de ses proches : l'inquiétude et les conseils de Cicéron

Pour affiner cette analyse, il a été décidé de se concentrer sur les personnes dont les informations sur leur santé sont les plus importantes. Jugeant plus intéressant d'observer les proches de l'Arpinate, Pompée n'a pas été retenu. En tout, en prenant en compte les correspondants et les proches abordés dans ses lettres, huit personnes ont été sélectionnées : Atticus, sa femme et sa fille ; la femme et les enfants de Cicéron et celui de son frère ; son affranchi, Tiron. Une analyse nettement plus poussée va leur être dédiée. Il est possible de s'interroger sur leur maladie, leur durée de convalescence, leur répétition ou encore le rôle joué par Cicéron. Il est intéressant en effet, d'observer si l'orateur est acteur ou spectateur de l'état de ses proches, s'il leur donne des conseils, ou exprime juste une constatation ou son inquiétude.

- *La familia Tullia*

La *familia Tullia* représente l'ensemble des membres de la famille de Cicéron, excepté Quintus⁵³⁶. La santé de quatre personnes sur une période s'étalant de 67 à 45 va faire l'objet d'une observation accrue. Les femmes, Térentia et Tullia, seront d'abord présentées. Par la suite, les fils de Quintus et Cicéron feront l'objet d'une réflexion sur leur santé.

Avant toute chose, au regard des deux lignes du temps présentes dans les *annexes* à la page 30, l'un des rôles les plus importants de la femme est souligné à trois reprises par Cicéron, celui d'enfanter. Cet évènement n'est pas sans risque à l'époque, malgré le suivi par des sages-femmes. Térentia accouche d'un fils vers la mi-juillet 65. Cicéron annonce à son ami que celle-ci va bien (*salua Terentia*). Tullia, sa fille, donne naissance, le 19 mai 49, d'un premier garçon, prématuré (*ἐπταμηνιαῖον*) et très chétif (*perimbecillum*). Malgré tout, Cicéron est soulagé. Il se réjouit (*gaudeam*) que la délivrance se soit passée sans encombre et donc que la jeune mère va bien (*εὐτόκησεν*). Elle accouche une deuxième fois quatre ans plus tard, à Rome. Cette fois, en revanche, il semble plus incertain. Il pense, plus précisément il espère (*spero*), que celle-ci a une santé suffisamment solide⁵³⁷. Malheureusement, quelques semaines plus tard, elle décède inopinément à la suite, sans doute, de complications dues à l'accouchement. Sur ces trois extraits, Cicéron semble être plus impliqué pour les naissances de sa fille. Sa mort quelques semaines plus tard, montre à quel point elle était importante à ses yeux. Pourtant amoureux de

⁵³⁶ Celui-ci n'a que 3 mentions. Elles ne le visent jamais spécifiquement.

⁵³⁷ Ad Att., I, 2 – Ad Att., X, 18 – Ad Fam., VI, 18.

sa femme, il n'exprime, cette fois-là, aucune véritable émotion. L'information est donnée d'une manière expéditive.

Deux ans auparavant, en 67, Cicéron informe son ami : Térentia ne va pas bien. Elle souffre beaucoup de rhumatismes (*magnos articulorum dolores*), mais surtout celle-ci a pour la sœur et la mère d'Atticus beaucoup d'affections. Il semble vouloir davantage insister sur l'amitié qu'il doit montrer envers son correspondant que sur la santé de sa femme. Elle est mentionnée au détour d'une phrase⁵³⁸.

Mais Cicéron n'est pas toujours insensible aux problèmes de sa femme. Il est souvent inquiet et demande à celle-ci de prendre soin d'elle. Dans trois des quatre lettres qu'il lui envoie durant son exil, l'incertitude est fort présente. Fin avril, il la voit malade (*mulierem aegram*), mais ne sait ce qu'elle devient (*tu quid egeris nescio*). Début octobre, il la supplie de bien vouloir ménager sa santé chancelante (*ualetudinem infirmam*). Il insiste par deux fois. Quand il ferme les yeux, il la voit épuisée. Il craint qu'elle ne puisse y résister encore longtemps. Le mois suivant, il la voit également en habit de deuil et souffrante (*infirmitas ualetudinis*). Ici, il s'imagine le malheur dans lequel est plongée sa femme. Il extrapole en la voyant malade, mais n'est certain de rien. Il n'hésite pas à exprimer son inquiétude pour qu'elle comprenne qu'elle ne doit pas s'épuiser et prendre soin d'elle. Bien souvent, comme cela a déjà été démontré, il dévoile en concluant ses lettres à quel point il tient à elle⁵³⁹.

Par la suite, Térentia ne semble plus souffrir d'un quelconque mal ou Cicéron n'en dit plus un mot pendant de nombreuses années. En 50, il est sur le chemin du retour après plusieurs mois passés à gouverner la Cilicie. Il souhaite profondément la revoir et elle pourrait précipiter la rencontre si elle le rejoignait, mais il la somme de ne pas le faire aux dépens de sa santé (*commodo ualetudinis tuae fiat*). Ici, il n'a aucune information sur l'état de sa femme, mais désire ne pas la mettre en danger, preuve de son affection⁵⁴⁰. Trois mois plus tard, il lui demande de faire attention, de bien se porter, la sécurité à Rome étant compromise avec le début de la guerre civile⁵⁴¹.

⁵³⁸ Ad Att., I, 7. Dans CICÉRON, *Correspondance. op.cit.* Tome I : *Lettres I-LV*, p. 67.

⁵³⁹ Ad Fam., XIV, 2 ; 3 ; 4.

⁵⁴⁰ Ad Fam., XIV, 5. Dans CICÉRON, *Correspondance. op.cit.* Tome V : *Lettres CCLXXIX-CCLXXXIX*, p. 31.

⁵⁴¹ Ad Fam., XIV, 18. Dans *IBID.*, p. 103.

Ensuite, que ce soit en 48 ou en 47, il apprend par l'intermédiaire de ses courriers la santé déclinante de sa femme. Pour la première, l'information provient de son gendre, Dolabella qui lui donne des nouvelles de son foyer. Il lui dit que sa santé est moins brillante (*minus belle*) que celle de sa fille. Il ne doute pas, cependant, qu'entre temps, elle ait repris des forces. Aucune réponse de Cicéron n'étant parvenue jusqu'à nous, il n'est donc pas possible de deviner son ressenti⁵⁴². En revanche, en 47, sans préciser l'origine de ses informations, il dit recevoir par écrit la nouvelle qu'elle souffrait d'un brusque accès de fièvre. Il lui demande de se soigner et de tout faire pour se rétablir. Il insiste même à deux reprises⁵⁴³. À ce moment-là, les échanges sont laconiques ne dépassant guère les cinq, six lignes par lettre. Il lui demande de faire attention à la situation politique. Elle doit lui écrire le plus possible. Elle doit se renseigner pour lui et surtout prendre soin d'elle. Il s'agit d'une des dernières traces de l'amour qu'il lui a porté.

Tullia, quant à elle, inquiète davantage son père particulièrement durant l'année 48. Cicéron est loin d'elle, au camp de Pompée. Il ne peut s'empêcher de vouloir de ses nouvelles. Dolabella le rassure en lui disant qu'elle est en bonne santé (*recte ualet*) en mai⁵⁴⁴. Cependant, cela ne semble pas lui suffire. En effet, le 13 juin, il fait une demande à Atticus. Ne pouvant être présent, son ami doit prendre toutes les dispositions et précautions (*omnibus rebus cura et provide*) pour qu'il ne lui manque rien. Son inquiétude est telle que le sort de sa fille lui cause des « tourments »⁵⁴⁵. Les mois passent et Cicéron n'est toujours pas de retour chez lui, coïncé à Brindes. Fin novembre, il est à la torture (*excruciat*) et se sent extrêmement mal (*exanimat*) en apprenant que sa fille est affaiblie et malade (*morbis et imbecillitas corporis*). Mais Atticus s'occupe toujours de Tullia, comme lui demandait Cicéron. Il lui en est donc très reconnaissant. En revanche, il n'implique pas davantage sa femme, mais ne pense pas moins qu'elle doit être tout aussi inquiète que lui⁵⁴⁶. Quelques semaines plus tard, son état ne s'est pas amélioré et son époux est également tombé malade ce qui le « peine » beaucoup (*dolor*). Cette fois, Térentia ne doit pas manquer de prendre soin de la santé de leur fille⁵⁴⁷. Ici, il est possible de se rendre compte que le rôle de ses proches est capital. N'étant pas présent, il n'a pas d'autres choix que de les impliquer pour qu'il puisse être rassuré. Cicéron ne demande pas explicitement à sa fille de se soigner, mais délègue ce message à ses proches. L'inquiétude est grande. Dans les quatre

⁵⁴² Ad Fam., IX, 9. Dans CICÉRON, *Correspondance. op.cit.*, Tome VI : *Lettres CCCXC-CCCCLXXVII*, p. 133.

⁵⁴³ Ad Fam., XIV, 8 ; 21. Dans *IBID.*, p. 195 et 198.

⁵⁴⁴ Ad Fam., IX, 9. Dans *IBID.*, p. 133.

⁵⁴⁵ Ad Att., XI, 3. Dans *IBID.*, p. 136.

⁵⁴⁶ Ad Att., XI, 6 – Ad Fam., XIV, 19. Dans *IBID.*, p. 170 et 172.

⁵⁴⁷ Ad Fam., XIV, 9. Dans *IBID.*, p. 177.

lettres, il exprime des sentiments de douleur jusqu'à la torture. Étant loin d'elle, il ne peut que se tracasser.

Enfin, les jeunes Cicéron et Quintus ont aussi fait l'objet de l'inquiétude de leurs pères respectifs. Ces derniers s'informent, discutent, expriment leur crainte et soulagement. Mais rares sont les moments où ils sont malades comme il est possible de le remarquer sur la ligne du temps visible dans les annexes à la page 31.

Pour le jeune Marcus, la correspondance témoigne seulement à deux reprises qu'il est mal en point. Le fils de Quintus semble également n'avoir été malade qu'à deux moments durant sa jeunesse. Cependant, en 56, il paraît plus fragile. Par la suite, Cicéron étant en froid avec son neveu ne communiquera plus sur son état de santé. Et puis, le jeune Cicéron a déjà onze ans quand il tombe malade en 54. Les données s'arrêtent donc cette année-là. Pourtant, il s'inquiète encore bien souvent pour Tullia alors qu'elle a atteint l'âge adulte. L'une des explications serait qu'il est plus proche d'elle que de son fils ou encore qu'un garçon doit être plus solide qu'une fille.

Dans tous les cas, Cicéron semble souvent porter des craintes sur l'état de son neveu. En 60, il se dit même malade avec lui (*συννοσέειν οί*). Il supplie (*amabo te*) donc Atticus, également oncle de l'enfant, de prendre soin de « notre petit Cicéron ». Malgré cela, l'Arpinate s'implique quand même dans les soins, aiguillant son ami sur le meilleur remède à lui administrer. Il lui déconseille l'ivraie (*lolio*) recommandant plutôt du vin (*uino*)⁵⁴⁸.

Quatre ans plus tard, Cicéron donne cette fois des nouvelles. Il écrit à son frère Quintus qu'il n'a pas pu voir son fils lors du banquet de fiançailles de Crassipès et Tullia, car il souffrait d'une petite indisposition (*perleuiter commotus*). Il utilise ces termes pour éviter l'inquiétude de son frère : ce qu'il a n'est pas grave. Il n'hésite pas, non plus, à montrer à quel point cet enfant fait partie des siens et qu'il le considère comme son propre fils (*Quintus tuus meusque*). Il se sent donc obligé de lui rendre visite pour prendre de ses nouvelles, deux jours plus tard. Et elles sont bonnes, car il l'a vu en parfaite santé (*plane integrum*). Il a même beaucoup discuté avec lui. Ici, l'inquiétude n'est pas présente. Il rassure directement son frère. Son fils est finalement en bonne santé⁵⁴⁹. Cependant, quelques jours plus tard, il obtient de la part de Chérrippus des informations « étrangement alarmantes » à son sujet. Inquiet (*sollicitum*), la lettre d'Atticus, arrivée quelques heures plus tard, le rassure. Le jeune Quintus va bien. Malgré

⁵⁴⁸ Ad Att., II, 2. Dans CICÉRON, *Correspondance. op.cit.* Tome I : *Lettres I-LV*, p. 179-180.

⁵⁴⁹ Ad Quint., II, 5. Dans CICÉRON, *Correspondance. op.cit.* Tome II : *Lettres LVI-CXXI*, p. 149.

cette bonne nouvelle, Cicéron ne semble pas être entièrement soulagé. Il faut qu'Atticus continue à faire attention à ce garçon⁵⁵⁰.

Un mois et de demi plus tard, Cicéron rappelle encore à quel point il est empli de tendresse envers le jeune Quintus (*nostrum*). Cependant, le père de l'enfant lui dit une première fois qu'il ne devrait pas s'inquiéter pour son neveu. Il insiste une deuxième fois, mais cette fois pour la santé des deux enfants. Cicéron se voit contraint de se tenir tranquille. Ces enfants sont sur le pas de la guérison⁵⁵¹. Ici, l'Arpinate ne donne aucune indication sur le mal qui touche son fils et son neveu, car Quintus est mieux renseigné que lui sur le sujet. Il n'a donc pas besoin d'en dire un mot. Cependant, ces problèmes de santé ont sans doute un lien avec la « petite indisposition » qui a touché le jeune neveu en avril. Dans tous les cas, les lettres suivantes entre les deux frères n'abordent plus cette question laissant présager qu'effectivement les enfants sont hors de danger.

En 54, pour une fois, Cicéron vit auprès des deux garçons, s'occupe de leurs instructions chez lui à Rome. Il informe donc son frère qu'ils vont bien (*ualent*), qu'ils s'aiment entre eux, en d'autres termes, qu'ils passent leurs journées à s'amuser ensemble, etc. Le climat à la maison est donc agréable. Quintus n'a pas à s'inquiéter pour son fils. Il est entre de bonnes mains⁵⁵². Quelque temps plus tard, Cicéron est préoccupé l'empêchant de discuter davantage avec son frère. En cause, son petit garçon doit être malade. Il espère (*spero*) qu'il retrouvera vite sa bonne santé (*belle habebit*), le libérant de ses craintes et lui permettant d'écrire l'esprit plus léger (*uacuo animo*). Il n'a, ici, semble-t-il, pas de nouvelle de son enfant, il s'accroche donc à l'espoir qu'il puisse déjà être rétabli. Il sera pleinement soulagé quand il aura cette confirmation. Il s'agit d'une des seules fois, où le père développe une véritable inquiétude pour son fils. À d'autres occasions, il va malgré tout rester derrière lui, par exemple pour son départ vers la Grèce. Cependant, il s'interroge bien peu souvent sur l'état de santé de son garçon.

⁵⁵⁰ Ad Att., IV, 7. Dans *IBID.*, p. 150-151.

⁵⁵¹ Ad Quint., II, 8. Dans *IBID.*, p. 156.

⁵⁵² Ad Quint., III, 3. Dans CICÉRON, *Correspondance. op.cit.* Tome III : *Lettres CXXII-CCIV*, p. 100.

- *La familia Pomponia*

Cicéron a beaucoup conversé avec son ami Titus Pomponius Atticus. Les lettres conservées sont nombreuses, pas moins de 354 entre l'année 68 et les ides de mars 44. Dans celles-ci, la santé de la famille d'Atticus est, à quelques occasions, mentionnée. Le sujet n'est abordé qu'avec le principal intéressé, personne d'autre n'est mis dans la confidence. Cicéron mentionne la santé de son ami, celle de sa mère et sa sœur, celle de sa femme, Pilia, et surtout celle de sa fille, Attica. Mais, excepté deux lettres dans les années soixante, les problèmes de santé de la *familia* ont été inexistantes jusqu'en mai 54, date où Atticus tombe malade. Il est fort peu probable que durant quinze ans, personne ne souffre de problèmes de santé. La perte d'une part de leurs échanges peut être la cause de ce manque d'informations.

Atticus est une personne particulièrement bien connue grâce aux lettres de l'Arpinate. Sa santé est l'une des plus documentées avec pas moins de vingt-sept missives. Une représentation diachronique est disponible dans les *annexes* à la page 32. Dans les années 50, il n'est malade qu'à deux occasions. En revanche, il va vivre une année particulièrement difficile de septembre 50 à mai 49. Il sera encore atteint à quelques reprises entre 47 et 45.

En mai 54, Cicéron apprend par l'intermédiaire de Vestorius, qu'Atticus n'a pas pu partir le 10 de Rome pour des raisons de santé (*quod minus ualuisse*). En écrivant au malade quelques jours plus tard, il suppose, même se réjouit fort (*uehementer gaudeo*) qu'il puisse se sentir mieux. Il commente cela rapidement au début de sa lettre. Directement après, il lui demande un service comme si l'affaire était déjà pliée. Pour l'Arpinate, il n'est plus malade⁵⁵³.

Trois ans plus tard, il déplore la santé de son ami (*si modo ualuisse*). Il n'a reçu aucune lettre de sa part malgré le paquet important reçu ce 15 août 51⁵⁵⁴. Il est difficile de savoir d'où il tient cette information. En effet, rien de plus n'est précisé. De plus, ses problèmes ne sont pas connus. En décembre de cette même année, Atticus traverse la mer se rendant en Épire pour profiter d'un agréable repos (*libenter requiescere*). Malgré que la traversée soit conforme à ses vœux, Cicéron précise, au détour d'une phrase, qu'il a souffert du mal de mer (*nauseans*). L'Arpinate se réjouit malgré tout (*uehementer gaudeo*) que son ami soit arrivé sans encombre⁵⁵⁵. L'inquiétude ne semble pas être présente, quel que soit le moment. En revanche,

⁵⁵³ Ad Att., IV, 14. Dans *IBID.*, p. 61.

⁵⁵⁴ Ad Att., V, 17. Dans CICÉRON, *Correspondance. op.cit.* Tome IV : *Lettres CCV-CCLXXVIII*, p. 32.

⁵⁵⁵ Ad Att., V, 21, Dans *IBID.*, p. 126- 128.

quand il pense ou sait qu'il va mieux, il est heureux pour son ami, déguisant son soulagement sous son bonheur.

La situation est plus difficile à partir de la fin de l'année 50. Atticus est touché par une fièvre qui semble revenir tous les quatre jours. Déjà connue sous Hippocrate, elle porte le nom de fièvre quarte (*quartanam*). Comprise de nos jours comme étant le paludisme, Pline l'Ancien avoue qu'aucun traitement n'existe véritablement pour contrer la maladie⁵⁵⁶.

Cicéron apprend pour la première fois la nouvelle par l'intermédiaire d'une lettre extrêmement mince dont l'écriture était confuse. En la lisant, il comprend que son ami souffre d'une fièvre à son arrivée à Rome, le 19 septembre dernier, maladie qu'il ne prend pas au sérieux. Pour Atticus, elle n'est que petite (*febricula*). Il dit cela, sans doute, pour rassurer l'orateur. Celui-ci est, en effet, vivement alarmé (*percussus uehementer*). Il demande de ses nouvelles en parlant au porteur, Acaste. Suite à cette discussion, il reprend confiance (*bono tamen animo esse*). Il n'y a pas « à craindre nulle suite fâcheuse » et son état s'améliore déjà (*alleuato corpore tuo*). Il espère (*spero*) qu'au moment où il écrit ces mots, soit un mois plus tard, Atticus soit de nouveau en bonne santé⁵⁵⁷.

Cependant, dès la lettre suivante, l'inquiétude se fait davantage ressentir, car les missives d'Atticus parlent encore d'une « fatigue » (*laborare*). Pour Cicéron, il s'agit d'une maladie plus violente (*fortis*) que ce qu'il pensait. Mais d'après les nouvelles qu'il a obtenues, la première crise est passée. Il a espoir (*spero*) que ce sera le cas également pour la deuxième, moins puissante⁵⁵⁸. Son souhait semble se réaliser quand il reçoit une lettre écrite de sa main au début du mois de décembre⁵⁵⁹. Mais cela n'est que de courte durée. Quelques jours plus tard, il apprend que sa femme, Pilia, est également victime de ce mal. Tourmenté (*moueror*), mais loin d'eux, il ne peut que leur demander de se soigner « à fond ». À la fin de la missive, il lui donne l'ordre même d'en finir (*ἀπότριφαι*) avec cette fièvre quarte en suivant le régime sévère imposé⁵⁶⁰. Finalement, Cicéron comprend en notant ses jours de crise qu'elles répondent à un cycle. Il pense donc qu'ils pourront se rencontrer durant une période creuse, le 3 janvier 49. Il

⁵⁵⁶ MICHEL Jacque-Henri, « Le paludisme dans l'Italie antique », dans DEROUX Carl (éd.), *Maladie et maladies dans les textes latins antiques et médiévaux. Actes du Ve colloque international « Textes médicaux latins » (Bruxelles, 4-6 septembre 1995)*, Bruxelles, Latomus, 1998, p. 43-44 (Collection Latomus, n° 242).

⁵⁵⁷ Ad Att., VI, 9 – Ad Att., VII, 1. Dans CICÉRON, *Correspondance. op.cit.* Tome V : *Lettres CCLXXIX-CCLXXXIX*, p. 28 et 32.

⁵⁵⁸ Ad Att., VII, 2. Dans *IBID.*, p. 46.

⁵⁵⁹ Ad Att., VII, 3. Dans *IBID.*, p. 53.

⁵⁶⁰ Ad Att., VII, 5. Dans *IBID.*, p. 62-63.

le supplie (*amabo te*), cependant, de ne rien faire si sa santé se détériore (*incommodo ualetudinis*). Ils peuvent toujours se voir un autre jour⁵⁶¹.

Pendant plusieurs semaines, il n'y a plus aucune nouvelle de cette fièvre avant une lettre du 21 février. Cicéron apprend, sur le moment même, que son ami n'est plus malade. Il en éprouve un sincère plaisir (*gauderem*). Il n'aurait pas pu davantage se réjouir s'il s'en était lui-même remis. Cependant, Pilia souffre toujours. Il lui demande donc, plein d'ironie, qu'elle ne garde pas plus longtemps cette fièvre⁵⁶².

Cependant, la maladie persiste sans que pour autant Cicéron s'en inquiète davantage. Il déduit surtout quand la crise recommence. Le 4 mars, Atticus lui écrit un mot bref, car sa crise approchait (*ὅτὸ τὴν λῆψιν*). Le 7, Cicéron attend une lettre plus longue, mais il pense qu'il est de nouveau dans un mauvais jour. Il lui envoie une lettre vers le 11 mars qu'il estime arriver, si le courrier ne perd pas de temps, le jour de son accès (*in ipsum tuum diem*). Dans la lettre qui suit, il est possible d'apprendre qu'Atticus lui a écrit le jour de sa crise⁵⁶³. Voyant la situation devenir désespérante après l'abandon de l'Italie par Pompée, il déplore la distance et la maladie qui les éloignent (*quod tu non ualuisse*)⁵⁶⁴. Le 14 mars, il conclut sa lettre sur un appel à se soigner, car, d'après ses calculs, la veille, sa fièvre est remontée. Cela faisait plusieurs mois qu'il n'a pas fait une telle demande à son ami⁵⁶⁵.

Plusieurs semaines passent et les souvenirs de la fièvre se tassent. Il souffre encore début mai de crises, mais celles-ci diminuent (*quartanam leuiorem*) pour le plus grand bonheur de Cicéron (*gaudeo*). Malheureusement, au même moment, il a la dysurie (*δυσουρία*)⁵⁶⁶ ce qui ennuie fort l'orateur (*ualde molesta*). Pour éviter que cela perdure comme sa fièvre, il le supplie de la soigner (*medere, amabo*) le plus vite possible⁵⁶⁷. Le 10, pour le plus grand plaisir (*gaudeo*) de l'Arpinate, la guérison (*quartana liberatum*) d'Atticus est officialisée tout comme celle de Pilia. Ils n'auraient plus eu de crises depuis le début du mois. Enfin, dans deux missives écrites respectivement le 14 et le 16, Cicéron se réjouit (*gaudeo*) que son ami ne souffre plus ni de sa vieille maladie (*uetera morbo*) – sa fièvre quarte – ni de ses nouvelles atteintes (*nouis*

⁵⁶¹ Ad Att., VII, 7 ; 8. Dans *IBID.*, p. 66 et 69.

⁵⁶² Ad Att., VIII, 6. Dans *IBID.*, p. 177.

⁵⁶³ Ad Att., IX, 2a ; 4 ; 5 ; 10. Dans *IBID.*, p. 228, 239, 252 et 275.

⁵⁶⁴ Ad Att., IX, 6. Dans *IBID.*, p. 257.

⁵⁶⁵ Ad Att., IX, 8. Dans *IBID.*, p. 263.

⁵⁶⁶ Atticus rencontre des difficultés à uriner. Dans ANDRÉ Jean-Marie, *op.cit.*, p. 234.

⁵⁶⁷ Ad Att., X, 9 ; 10. Dans CICÉRON, *Correspondance. op.cit.* Tome V : *Lettres CCLXXIX-CCLXXXIX*, p. 82 et 95.

temptationibus) – sa dysurie et également un rhume (*grauedinem*)⁵⁶⁸. Ces nouveaux problèmes qui faisaient craindre le pire à Cicéron n'étaient, en fin de compte, que passagers.

Pendant près de deux ans, le sujet n'est plus abordé. La santé des époux était sans doute suffisamment bonne pour qu'ils n'en discutent plus. Il est possible également qu'ils aient mis la priorité sur des sujets qui leur semblaient plus importants. Finalement, ce n'est qu'en juillet 47 que Cicéron apprend par une lettre de son ami qu'il a souffert de quelques indispositions (*ualetudinis temptari*). Il espère que, depuis lors, Atticus va mieux⁵⁶⁹. Dans tous les cas, il n'en dit plus un mot par la suite. Un an plus tard, à la mi-juin, Tiron explique à Cicéron qu'il a trouvé Atticus un peu rouge (*ἐνερευθέστερον*), ce qui va le rendre très anxieux (*angebär*). Mais son ami le rassure lui rendant son jour de fête (*dies festus*). Il se réjouit donc de la nouvelle⁵⁷⁰. Alors qu'il se remet petit à petit de son deuil, la visite de ses courriers lui apporte de bonnes nouvelles. Selon son affranchi Égypta, Pilia se porte comme un charme (*plane belle*). Mais l'inquiétude (*me mouet*) grandit quelque temps plus tard. Son ami souffre d'une atonie (*ἄκνδια*) – une petite dépression selon les éditeurs des Belles Lettres⁵⁷¹. Ici, l'orateur semble, bien souvent, plus anxieux. Il souhaite que son ami soit en bonne santé et s'inquiète dès lors quand il apprend que ce n'est pas le cas. Mais, cela n'aurait jamais d'aussi grande répercussion que sa fièvre quarte.

Attica, quant à elle, inquiète ses parents dès sa plus tendre enfance comme le montre la ligne du temps disponible dans les *annexes* à la page 33. Elle semble avoir été fragile durant les premiers mois de sa vie. Mais, au fil du temps, Atticus est rassuré et le fait savoir à Cicéron. Sa petite fille est dorénavant une enfant vigoureuse (*ῥώμη*). L'orateur, gouverneur en Cilicie, ne l'a pas encore vue, mais l'aime (*amo*) déjà beaucoup. Il se réjouit (*gaudeo*) donc pour son ami⁵⁷².

À l'âge de 5 ans, la petite a été sujette à des poussées fébriles qui ont été très longues. Cicéron en est désolé (*doleo*). Heureusement, le pire est derrière eux et la voilà délivrée de ses frissons. Il espère (*spero*) que l'enfant récupère bien. Malheureusement, quelques semaines plus tard, Cicéron apprend par l'intermédiaire d'une de ses lettres que la petite fille a eu un petit accès de fièvre (*febricula*). Il en est de nouveau tout à fait désolé (*dolui*). Deux jours plus tard, les nouvelles sont rassurantes. Elle a retrouvé sa bonne humeur pour le plus grand plaisir

⁵⁶⁸ Ad Att., X, 15 ; 16 ; 17.

⁵⁶⁹ Ad Att., XI, 23. Dans *IBID.*, p. 205.

⁵⁷⁰ Ad Att., XII, 4. Dans CICÉRON, *Correspondance. op.cit.* Tome VII : *Lettres CCCCLXXXVIII-DLXXXVI*, p. 40.

⁵⁷¹ Ad Att., XII, 37 ; 45, 2-3. Dans CICÉRON, *Correspondance. op.cit.* Tome VIII : *Lettres DLXXXVII-DCCVI*, p. 88 et 126.

⁵⁷² Ad Att., V, 19. Dans CICÉRON, *Correspondance. op.cit.* Tome IV : *Lettres CCV-CCLXXVIII*, p. 51.

(*libenter*) de Cicéron et sans doute de ses parents. Malgré cela, il dit encore compatir (*συμπάσχω*) à ses problèmes. Il semble donc qu'elle soit encore légèrement souffrante⁵⁷³. Cicéron, ici, n'a pas semblé fort inquiet de l'état d'Attica, mais a voulu montrer à chaque occasion une marque de soutien.

La donne change quand il va perdre sa propre fille. En effet, le sujet va être beaucoup plus présent à partir de mars 45 et il va davantage s'impliquer. Dès la première lettre, le 7 mars, il se dit ému (*commouet me*). Le lendemain, il est désolé (*doleo*). Il essaye même de rassurer Pilia qui est tourmentée par la situation. Il précise également qu'il est d'accord avec le médecin, Craterus (*adsentior / credo*). Quelques jours plus tard, le 12, il supplie Atticus de prendre bien soin d'elle. Il craint qu'il puisse lui arriver malheur. Le 19, elle est toujours malade. L'orateur en est ennuyé (*molestum*). Mais d'après les mots d'Atticus, ce n'est rien de grave (*leuiter*). Il reste confiant sur sa probable future guérison (*recte esse confido*). Le lendemain, les nouvelles sont toujours bonnes. Mais le 26, elle fait une rechute qui inquiète beaucoup (*uehementer sollicitat*) l'Arpinate. Il doute même qu'une faute (*culpa*) sur son traitement puisse avoir été commise⁵⁷⁴. Par la suite, Cicéron va loger pendant le mois d'avril chez Atticus. Plus aucune information n'a donc été partagée par écrit. Les nouvelles reprennent qu'au début du mois de mai. Selon l'affranchi Égypta, en plus de Pilia, Attica se porte également comme un charme (*plane belle*)⁵⁷⁵. Et les quelques nouvelles apprises durant le mois de mai sont réjouissantes⁵⁷⁶.

Vers la deuxième moitié du mois de juin, les nouvelles ne sont de nouveau pas bonnes. Celles-ci lui « percent le cœur » (*momorderunt*). Mais malgré tout, Atticus se veut consolateur, adoucissant un peu les peines de Cicéron, sans que cela suffise. Deux jours plus tard, extrêmement inquiet (*ualde angit*), il supplie (*obsecro te*) son ami de le tenir au courant. Mais, sans lettre d'Atticus, les nouvelles ne viennent pas. Il réitère, du coup, sa demande : « comment va, je t'en supplie, notre chère Attica ? ». Quand, les informations lui parviennent, elles ne sont plus à jour. Pour la troisième fois en cinq jours, il désire savoir (*scire cupio*) l'état de santé de la petite fille. La missive tant attendue arrive le 29 juin. Ce qu'il lit lui procure un grand plaisir (*gratissimum*) et par extension beaucoup de soulagement. Son état est sans danger (*ἀκίνδονα*). Mais la guérison n'est pas encore arrivée. Attica ne ressent qu'un allègement et un adoucissement (*leuius ac lenius*). Pour Cicéron, le plus important est qu'elle aille mieux. Le 4

⁵⁷³ Ad Att., XII, 1 ; 6A ; 11.

⁵⁷⁴ Ad Att., XII, 13 ; 14 ; 17 ; 23 ; 24 ; 33.

⁵⁷⁵ Ad Att., XII, 37. Dans CICÉRON, *Correspondance. op.cit.* Tome VIII : *Lettres DLXXXVII-DCCVI*, p. 88.

⁵⁷⁶ « Bravo pour Attica ! », dans Ad Att., XII, 45, 2-3. Dans *IBID.*, p. 126. / « Un courrier venu de ma maison de Cumes me donne d'excellentes nouvelles de la santé d'Attica », dans Ad Att., XIII, 27. Dans *IBID.*, p. 133.

juillet, l'absence de nouvelles de la part d'Atticus laisse pressentir à Cicéron que le plus dur est passé. Il y voit « un signe d'un excellent espoir »⁵⁷⁷. En l'espace d'une semaine, l'Arpinate va passer par plusieurs stades. Au début, il va être particulièrement anxieux, n'ayant aucune information, n'hésitant pas à harceler son ami. Puis il y a le plaisir et le soulagement suite à l'arrivée de bonnes nouvelles et enfin l'espoir que la petite fille s'en est sortie pour de bon. Alors qu'ils s'échangent entre eux de nombreuses lettres durant le courant du mois d'août, la guérison officielle d'Attica n'est annoncée que le 24. Et pour Cicéron, le soulagement est présent⁵⁷⁸.

Le contraste est saisissant. Il insiste tellement à la fin du mois de juin pour ne plus en parler pendant près de deux mois. Elle n'était pas pour autant guérie. À aucun moment, il n'aborde la maladie de l'enfant. Il est difficile de savoir si celle-ci fait une rechute. Les deux hommes le savent très bien et n'ont pas besoin de se le rappeler. Cicéron, en fin de compte, s'inquiète beaucoup pour Attica, comme si elle était sa propre fille. Il lui porte un grand amour, d'après ses dires, avant même de l'avoir rencontré. Elle fait pratiquement partie de la famille.

- *L'affranchi Tiron*

La correspondance laisse le témoignage d'un Cicéron inquiet et affectueux pour son esclave puis affranchi Tiron. À plusieurs reprises, il devra prendre du repos et se soigner, sa santé étant trop fragile pour pouvoir suivre son maître. Tout est visible dans les *annexes* à la page 34.

Les lettres ont débuté en 54. Cicéron partait à ce moment-là à Cumae rejoindre Ap. Claudius Pulcher, dont l'amitié était encore fragile. Mais, durant le voyage, son esclave, Tiron, tombe malade et doit rester à Formies pour se soigner⁵⁷⁹. Cicéron attend fébrilement, le 10 avril, des nouvelles de Ménandre envoyé auprès du malade. Il souhaite plus que tout le voir en bonne santé. Ce serait pour lui le plus beau des cadeaux (*omnia a te date mihi putabo*). Il lui demande donc de se prendre soin de lui (*cura ut ualeas*) pour qu'il puisse le rejoindre après son rétablissement⁵⁸⁰. La nuit qui suit fut difficile. Il témoigne ses craintes et son chagrin (*timoris ac miseriae*) à son esclave. Tiron ne lui donne pas de nouvelles. Il apprend juste par l'intermédiaire d'autres lettres que le médecin estime qu'il est malade à cause de ses tourments (*animi angustiae*). Son maître insiste à plusieurs reprises. Il doit recouvrer une bonne santé morale

⁵⁷⁷ Ad Att., XIII, 12 ; 13-14, 1-2 ; 14, 2-15 ; 17-18 ; 19 ; 21a ; 22.

⁵⁷⁸ « Enfin me voici pleinement rassuré pour Attica ! », dans Ad Att., XIII, 51. Dans *IBID.*, p. 231.

⁵⁷⁹ CICÉRON, *Correspondance. op.cit.* Tome III : *Lettres CXXII-CCIV*, p. 154-155. / GRIMAL Pierre, *op.cit.*, p. 252.

⁵⁸⁰ Ad Fam., XVI, 13. Dans CICÉRON, *Correspondance. op.cit.* Tome III : *Lettres CXXII-CCIV*, p. 166.

pour être d'aplomb physiquement. Il faut également promettre au médecin son paiement⁵⁸¹ pour qu'il puisse l'accompagner au mieux⁵⁸². Le lendemain, les nouvelles sont rassurantes. Il n'a plus de fièvre (*te plane febri carere*). Mais, il est trop faible pour lui écrire. Tourmenté (*curam mi attulit*), extrêmement inquiet (*incredibili sum sollicitudine*), Cicéron ne peut rien faire d'autre qu'attendre et supplier son futur affranchi de se soigner. La première lettre qu'il lui écrit montre à quel point il a été affaibli par une « si grave maladie ». Son écriture tremble fortement. Alors qu'il souhaite plus que tout le revoir, Cicéron lui déconseille le voyage. Il a subi un traitement lourd (jeûne, purgations) et sa maladie a été très violente (*grauissime aegrotasti*). Il décide plutôt de le rejoindre à Formies et souhaite qu'à son retour, il soit pleinement rétabli (*firmum*)⁵⁸³. Après le 17, plus aucune information n'a été préservée. Il semblerait que Tiron soit tiré d'affaire.

En très peu de temps, Cicéron a dévoilé et même insisté sur ses angoisses. Par les mots, il lui montre à quel point il tient à lui. Il doit donc tout faire, au nom de leur amitié (*si me diligis*), pour se soigner. Il lui conseille, entre autres, de s'occuper l'esprit, de ne pas se déplacer pour ne pas s'affaiblir. Pour le convaincre de prendre soin de lui, il répète inlassablement les mêmes requêtes. Elisabeth Smadja relève même qu'il lui exerce une forme de chantage. S'il allège ses craintes en retrouvant rapidement sa forme, l'orateur lui promet de lancer la procédure d'affranchissement⁵⁸⁴.

En juillet 50, Cicéron correspond avec son ami Atticus. Tiron ne peut pas lui écrire. Il est gravement malade (*grauiter aegrum*). Il n'a donc pas d'autres choix que de s'arrêter à Issos et abandonner l'Arpinate au passage. Les nouvelles se veulent rassurantes : « on m'annonce qu'il va mieux ». Mais cela ne suffit pas. Cicéron, appréciant énormément son affranchi, est très anxieux (*ego tamen angor*)⁵⁸⁵.

Les échanges se faisant plus rares, ce n'est qu'en novembre que le nom de Tiron réapparaît dans ces missives. Entretemps, il a rejoint Cicéron. Toutefois, sa santé est de nouveau déclinante. L'orateur le laisse à Patras, le 2 novembre, et prend, dès lors, directement de ses nouvelles. Il se sent coupable (*peccasse*) de l'avoir abandonné. Il souhaiterait que Tiron puisse le rejoindre tout de suite (*statim*). Cependant, l'affranchi préfère être complètement guéri pour

⁵⁸¹ Pour que le médecin prodigue de meilleurs soins, il n'était pas rare que certains lui offrent une petite récompense à l'avance. Dans ANDRÉ Jacques, *op.cit.*, p. 143.

⁵⁸² Ad Fam., XVI, 14. Dans CICÉRON, *Correspondance. op.cit.* Tome III : *Lettres CXXII-CCIV*, p. 167.

⁵⁸³ Ad Fam., XVI, 10 ; 15. Dans *IBID.*, p. 168-169.

⁵⁸⁴ SMADJA Elisabeth, « Esclaves et affranchis dans la Correspondance de Cicéron : les relations esclavagistes », dans *Actes du Groupe de Recherches sur l'Esclavage depuis l'Antiquité*, vol. 6, 1976, p. 99.

⁵⁸⁵ Ad Att., VI, 7. Dans CICÉRON, *Correspondance. op.cit.* Tome IV : *Lettres CCV-CCLXXVIII*, p. 225.

prendre la mer. Cicéron le soutient (*approbauit*). Si le voyage est risqué, il est préférable de se soigner sur place. Son plus grand désir (*maxime uoluntati*) est, avant tout, que Tiron prenne soin de lui⁵⁸⁶.

Les jours passent et les émotions sont plus fortes. Il n'a plus le cœur de lui écrire ce qu'il ressent (*animo sim adfectus*). Il attend juste fébrilement et avec impatience son retour, en forme (*maximae uoluptati fore*). Pour cela, il doit mesurer son effort et reprendre des forces (*tantum fac ut ualeas – confirma te*). Il doit le faire pour lui, mais surtout pour les personnes qu'ils l'aiment (*si nos omnes amas*), particulièrement Cicéron qui s'inquiète beaucoup. Il attend anxieux (*suspensio animo*) de ses nouvelles. Il réitère également sa demande. Il doit le rejoindre uniquement quand il sera guéri. Sa santé est primordiale pour l'Arpinate. Il y tient (*te ualere tua causa primum uolo*)⁵⁸⁷. Et la lettre arrivée le sept le conforte dans ce choix⁵⁸⁸. Elle l'a bouleversé et affecté (*perturbatus – adfectus*). En réponse, il lui en écrit trois. Le rôle du médecin Asclapio, de Curius et de Lyson présents auprès de l'affranchi est primordial. Toutefois, il faut améliorer les soins. Le remède administré par le médecin n'a pas l'approbation de Cicéron. Tiron, souffrant de l'estomac (*κακοστόμαχος*), n'aurait pas dû boire du jus (*ius*). L'orateur s'engage donc à lui écrire pour le recadrer et pour l'encourager. Il ne va pas hésiter à payer le praticien en conséquence pour les soins de son affranchi. Sa santé est bien trop importante. Ses demandes de soins sont innombrables (+/- 10 dans ses trois lettres). Il ne doit songer qu'à sa santé, ne pas se hâter et oublier tous ses autres tracas. Cicéron s'en occupe⁵⁸⁹.

Les nouvelles se font, par la suite, plus rares. Entre autres, la météo, capricieuse, ne permet plus de maintenir le rythme de la correspondance. Dès lors, le 16, tout le monde, toutes les personnes qui l'aiment (*ad nos amantissimos*) s'inquiètent (*solliciti*) pour lui. Tiron doit se soigner pour qu'il puisse tous les rejoindre pour leur plus grand bonheur (*expectatus*) quand la météo et sa santé le permettront⁵⁹⁰. Ici, il s'agit de la première lettre où une grande partie de la *familia Tullia* (Cicéron, Quintus et les deux jeunes garçons) s'implique envers leur affranchi. Quintus l'appréciait particulièrement. Le témoignage de sa joie suite à son affranchissement en

⁵⁸⁶ Ad Fam., XVI, 1. Dans CICÉRON, *Correspondance. op.cit.* Tome V : *Lettres CCLXXIX-CCLXXXIX*, p. 37-39.

⁵⁸⁷ Ad Fam., XVI, 2 ; 3. Dans *IBID.*, p. 39-40.

⁵⁸⁸ Il insiste dans les trois lettres : « aussi, maintenant plus d'hésitation : jusqu'à complète guérison, ne va pas te risquer à prendre la mer ou la route », « je préfère attendre un peu pour te retrouver en bonne santé plutôt que de te revoir tout de suite encore faible », « une fois réglé, comme je l'espère, le problème de santé, occupe-toi aussi de la traversée ».

⁵⁸⁹ Ad Fam., XVI, 4 ; 5 ; 6.

⁵⁹⁰ Ad Fam., XVI, 7. Dans *IBID.*, p. 45.

est la preuve⁵⁹¹. Il est donc légitime qu'il s'en inquiète tout autant. Mais bien rare sont les missives qu'il va écrire à Tiron, seule trois ont été conservées dont deux durant l'année 44.

Fin du mois, Atticus est aussi impliqué. Il est lui-même en proie au mal. Cicéron lui révèle ses sentiments : le manque (*careo*) qu'il éprouve d'être loin de son affranchi, l'inquiétude (*sum sollicitus*) présente bien que la maladie ne semble pas grave. Même, à deux reprises, il exprime l'espoir (*maxumam spem*) qu'il a envers Curius. Ce dernier s'occupe de lui avec grand soin et bienveillance⁵⁹².

Au même moment, le 26 novembre, il reçoit, enfin, une lettre de Tiron, datant du 13. Il va mieux. Son médecin, Asclapo, confirme qu'il sera bientôt sur pied (*te ualetem fore*). En remerciement et pour le payer, l'orateur donne de quoi l'honorer. Cicéron est soulagé (*leuarunt*) même s'il ressent encore un peu d'appréhension. Tiron a déjà fait trois rechutes, à chaque reprise au septième jour. Il ne doit donc pas se hâter, prendre soin de lui. La traversée en mer est ardue et peut lui porter préjudice⁵⁹³.

Vers le 15 décembre, Atticus exprime également son inquiétude (*curae esse*). Cicéron, quant à lui, se défend. Certes, Tiron lui est utile au quotidien, mais il ne désire pas sa guérison pour son propre intérêt. Il n'est pas égoïste. Il souhaite, plutôt, avoir l'ami et la personne cultivée auprès de lui⁵⁹⁴.

La première missive envoyée à Tiron de l'année 49 date du 12 janvier. Elle a été écrite près d'un mois et demi après la précédente⁵⁹⁵. Les échanges sont moins fréquents. Pourtant, Cicéron n'est pas pour autant rassuré pour son ami. Il apprend avec souffrance (*doleo*) par Curius que sa maladie a décliné en fièvre quarte. Tiron doit se soucier uniquement de ses soins. Il fait bien de ne pas se précipiter et ne doit pas se tourmenter (*labores*) d'être loin de Rome. L'Arpinate espère (*spero*) juste que le traitement est suivi avec assiduité (*diligentia*) et est suffisamment adapté (*commodissime*) pour le guérir⁵⁹⁶.

⁵⁹¹ Ad Fam., XVI, 16. Dans CICÉRON, *Correspondance. op.cit.* Tome III : *Lettres CXXII-CCIV*, p. 170.

⁵⁹² Ad Att., VII, 2 ; 3. Dans CICÉRON, *Correspondance. op.cit.* Tome V : *Lettres CCLXXIX-CCLXXXIX*, p. 47 et 60.

⁵⁹³ Ad Fam., XVI, 9. Dans *IBID.*, p. 50-52.

⁵⁹⁴ Ad Att., VII, 5. Dans *IBID.*, p. 62.

⁵⁹⁵ Certaines de ses lettres sont sans doute perdues. Il témoigne également fin janvier qu'il se doute bien que certaines de ses missives n'arrivent jamais à bon port à cause de la mauvaise météo. Dans tous les cas, il s'agit probablement de la première qu'il lui ait écrite en janvier. Il lui donne des nouvelles datant du 4 janvier. Dans Ad Fam., XVI, 11 ; 12. Dans *IBID.*, p. 96 et 119.

⁵⁹⁶ Ad Fam., XVI, 11. Dans *IBID.*, p. 96.

Déjà perceptibles auparavant, les informations se font beaucoup plus rares. Cicéron est extrêmement préoccupé par la guerre civile et en discute énormément avec Atticus. La santé de Tiron n'est donc plus la priorité. Une dernière lettre, écrite le 27 pour Tiron, a été conservée. Le premier sujet abordé n'est plus sa santé, mais l'actualité politique. En l'informant, il craint que ces nouvelles le bouleversent (*perturbent*) et mettent à mal son rétablissement. Cicéron a, en tout cas, fait le nécessaire pour que son affranchi puisse avoir A. Varron auprès de lui. Il peut lui apporter du soutien, l'aider dans sa phase de guérison et préparer la future traversée. Mais, de nouveau – comme il l'a déjà répété à de nombreuses reprises – il ne doit pas se hâter. La météo est très instable et sa maladie trop présente⁵⁹⁷. Quintus refuse également qu'il prenne la mer. Il le supplie (*rogo*) même de ne pas s'y risquer même s'il désire (*cupio*) le revoir. Il revient uniquement s'il est en bonne santé. L'inquiétude est également grande (*magna sollicitudini*) bien que les personnes lui disent « nul danger, mais ce sera long »⁵⁹⁸. En revanche, il n'aborde pas du tout les tracasseries politiques du moment. Seule la santé de Tiron est importante⁵⁹⁹.

Le 21 février, Cicéron annonce que Tiron est en meilleure forme, tout comme Atticus. Il est débarrassé de sa seconde poussée fébrile (*altera relictum*). Un mois plus tard, les inquiétudes reviennent (*agat*) et le tourmentent (*sollicitant*). Il se demande si Atticus n'a pas reçu des nouvelles de Curius, car celles de Tiron sont mauvaises et les personnes qui reviennent de Grèce lui annoncent un état des plus dangereux (*κινδυνώδη*). Cela ne l'arrange pas. Il aurait bien besoin de l'aide et des services de son affranchi. Le 14 avril, il réitère auprès de son ami sa demande. Il pourrait se renseigner sur la santé de Tiron. Il ne sait pas ce qu'il devient (*ut sciam quid is agat*). Malheureusement, les échanges s'arrêtent là. Rien ne permet de savoir quand il va guérir et rentrer auprès de Cicéron. L'incertitude reste donc entière⁶⁰⁰.

Trois thèmes ressortent particulièrement durant cette année de maladie : l'inquiétude ; le manque et la volonté de le revoir ; les soins. Cicéron est fort anxieux durant le début du mois de novembre. Il a à peine quitté Tiron qu'il s'inquiète déjà pour lui. Parfois, les craintes sont collectives. Il les exprime à son ami Atticus. Toutefois, il le dévoile en grande majorité au principal intéressé, Tiron. Il l'apprécie et voudrait le voir en bonne santé. Pratiquement, à chaque reprise, il exprime le souhait de le revoir. Mais sa santé prime d'abord. Il ne doit pas prendre la mer si le temps est mauvais et surtout s'il n'est pas guéri. Quintus est du même avis.

⁵⁹⁷ Ad Fam., XVI, 12. Dans *IBID.*, p. 118-119.

⁵⁹⁸ Effectivement, une fièvre persistante peut durer jusqu'à deux voire trois ans. Dans MICHEL Jacque-Henri, « Le paludisme dans l'Italie antique », dans DEROUX Carl (éd.), *op.cit.*, p. 46.

⁵⁹⁹ Ad Fam., XVI, 8. Dans CICÉRON, *Correspondance. op.cit.* Tome V : *Lettres CCLXXIX-CCLXXXIX*, p. 121-122.

⁶⁰⁰ Ad Att., VIII, 6 – Ad Att., IX, 17 – Ad Att., X, 4.

Pour qu'il retrouve sa santé, Cicéron s'implique beaucoup. Déjà, il insiste énormément auprès de Tiron en répétant au sein d'une même missive plusieurs fois la nécessité de prendre soin de lui. Il ne doit pas se tracasser. Cicéron s'occupe de tout. Il fait en sorte de payer le médecin, de le mettre en contact avec des personnes susceptibles de l'aider. Il s'intéresse aussi à son traitement en s'informant et n'hésite pas à signaler quand cela ne lui convient pas. Il est possible qu'il cherche à l'avoir très rapidement auprès de lui pour certaines raisons personnelles. Il explicite pourtant bien, en décembre, qu'il ne veut pas sa guérison pour servir ses propres intérêts. Toutefois, quelques semaines plus tard, avec l'arrivée de la guerre civile, la donne change. Tiron lui serait bien utile, pour finir. L'inquiétude, à ce moment-là, est bien plus dirigée sur ces changements politiques que sur la santé de son affranchi.

Vers le 20 juillet 46, Cicéron a réalisé son *Éloge à Caton* et demande à son secrétaire de veiller sur le travail des copistes. Cependant, victime d'une indisposition, il n'a pas pu se rendre à Tusculum⁶⁰¹. L'Arpinate lui donne donc les consignes par lettre. Tiron a exprimé ses regrets de ne pouvoir être présent. L'orateur le rassure. Il ne le contrarie pas (*contra meam uoluntatem*). Il préfère au contraire qu'il prenne tout le temps pour lui et pour ses soins (*cura ut inseruias*). Il s'agit du plus beau cadeau qu'il puisse lui faire. Certes, il a le plaisir de l'avoir auprès de lui, mais surtout s'il est bien portant. L'affranchi tient parole. Il consacre « loyalement mes soins à ma santé ». Il doit absolument poursuivre dans cette voie, faire « tout ce qu'il exige », car l'inquiétude de Cicéron grandit (*ualde sollicitat*)⁶⁰². Aucune autre lettre pour Tiron n'a été conservée pour cette période. Le mystère de sa guérison reste entier. Plusieurs mois plus tard, dans une lettre écrite durant le premier mois intercalaire, il est possible d'apprendre que Tiron est, de nouveau, malade (*aegrum*). Cicéron le ramène donc à Rome chez lui. Il suspecte en effet qu'un mal court (*ἐπιδήμιον*) sur le Quirinal où habite Atticus⁶⁰³.

Les informations sont encore plus éparses pour l'année qui suit. Dans une lettre écrite à Atticus fin mars. Il précise que « Tiron va mieux ». Dans une autre, rédigée pratiquement deux mois plus tard, sa santé s'est détériorée. Cicéron en est donc inquiet (*mihi curae est*) et attend de ses nouvelles. Pour se faire, il a envoyé une personne auprès de lui pour savoir son état (*sciam quid agat*)⁶⁰⁴. Il est impossible de connaître, pour ces deux dernières années, le mal touchant Tiron : aucun symptôme mentionné, aucune indication dans le temps, etc.

⁶⁰¹ CICÉRON, *Correspondance. op.cit.* Tome VII : *Lettres CCCCLXXVIII-DLXXXVI*, p. 27.

⁶⁰² Ad Fam., XVI, 17 ; 22. Dans *IBID.*, p. 49-51.

⁶⁰³ Ad Att., XII, 10. Dans *IBID.*, p. 142.

⁶⁰⁴ Ad Att., XII, 34-35 début ; 48 fin-49. Dans CICÉRON, *Correspondance. op.cit.* Tome VIII : *Lettres DLXXXVII-DCCVI*, p. 66 et 128.

L'inquiétude est parfois présente. Il lui conseille toujours quand il lui écrit de prendre bien soin de lui, mais l'implication de Cicéron semble moindre. Il est difficile de le confirmer vu le peu d'informations présentes dans ces dernières lettres. Enfin, d'après les missives conservées, il ne tombe plus malade avant l'assassinat de César.

c. Conclusion

Grâce à ces échanges, nombreuses sont les personnes connues pour avoir été malades à la fin de la République. Cependant, cela est à nuancer. Bien souvent, les données sont anecdotiques, et ce particulièrement pour les Romains qui ne font pas partie du cercle familial de l'Arpinate. Il n'a que peu de lettres – tout au plus quatre - qui en parlent, et cela malgré qu'il ait correspondu avec une partie de ces personnes.

La santé de ses proches est nettement plus documentée. Il est donc possible de suivre pour certains l'évolution de leur maladie. Mais bien souvent, malgré des données plus importantes, elles restent largement lacunaires. Il est bien souvent difficile de situer le moment où la guérison est actée. Les symptômes sont peu ou pas connus. En cause, il en discute avec le principal intéressé ou avec un proche qui connaît déjà la situation. Il n'est donc plus nécessaire de le préciser. Il y a une mention de rhumatismes, d'une dysurie, d'un rhume ou encore d'une atonie. Parfois, quelques problèmes d'estomacs et de gouttes ont été spécifiés, mais surtout nombreux sont ceux qui ont souffert d'une fièvre parfois persistante qui est assimilée, de nos jours, au paludisme.

Il en discute avec une partie des siens : Atticus, Térentia, Quintus, Tiron. Il les implique également. Il demande leur aide – particulièrement celle d'Atticus – pour s'occuper d'un des siens quand il est loin de chez lui, que ce soit durant son exil ou encore son proconsulat en Cilicie. Il les somme parfois avec insistance de prendre soin de leur santé.

Cicéron s'implique même encore davantage. Il leur conseille de ne pas se déplacer tant qu'ils ne sont pas guéris, de bien suivre scrupuleusement leur traitement. Il leur donne même de nouvelles méthodes afin de se sentir mieux. Il s'improvise parfois médecin : Tiron doit prendre soin de sa santé morale pour bien se porter physiquement ; il réprimande Atticus sur le choix de l'ivraie pour son neveu ; le médecin n'a pas choisi le bon traitement (fait à base de jus) pour Tiron. Bien sûr, l'orateur ne discrédite pas toujours tous ces soins. Au contraire, il exprime, par exemple, son soutien envers le médecin d'Attica, Craterus, écoute le diagnostic de celui de Tiron. Il s'engage même à le payer pour qu'il puisse mieux s'occuper de lui, la santé de son affranchi étant plus importante que son argent.

Il s'implique en réalité pour deux raisons : le manque qu'il éprouve envers ces personnes malades, mais aussi l'inquiétude qui croit en lui. Celle-ci fluctue, n'apparaît pas toujours dès le début, varie en fonction d'une personne à une autre. Pour Térentia, elle est particulièrement présente durant son exil. Par la suite, les sentiments sont amoindris. Le contraire est surprenant pour sa fille. Étant loin d'elle en 48, il est très anxieux et souffre pour elle. Son fils ne lui provoque pas autant d'émotions. Il est plus inquiet paradoxalement pour son neveu. Son meilleur ami a été plusieurs fois malade, mais Cicéron va véritablement stresser pour lui qu'à partir du moment où sa fièvre semble devenir persistante. Après plusieurs mois de maladie, les craintes s'amenuisent. Seule l'arrivée d'un autre problème qui pourrait perdurer l'inquiète. Pour Attica, le contraste est saisissant. Étant au début compatissant pour les parents de la petite fille, le décès de Tullia change la donne. Il craint qu'un malheur puisse lui arriver. Il insiste pendant tout un temps pour avoir de ses nouvelles. Mais, de nouveau, au fil du temps, les angoisses diminuent voire disparaissent. Enfin, Tiron compte beaucoup pour Cicéron. Se sentant coupable de l'abandonner, il demande souvent de ses nouvelles, et même quand elles sont bonnes, les appréhensions ne diminuent pas. Seule l'arrivée de la guerre civile va faire passer le sujet au second plan.

À cette exception près, évidemment, les annonces positives occasionnent plutôt en lui du soulagement, même, pour être plus correct, de la réjouissance. Il l'exprime bien souvent par le verbe *gaudeo*. La nouvelle d'une guérison montre la joie de l'Arpinate. Il s'agit du plus beau cadeau que Tiron puisse lui faire. Les paroles rassurantes d'Atticus lui rendent son jour de fête, etc. Finalement, Cicéron est également acteur de la santé de ses proches.

Conclusion

L'objectif de ce mémoire était d'étudier et de comprendre la place de la santé – dans son sens concret et abstrait – dans la correspondance de Cicéron durant une période bien définie : entre 67 et les ides de mars 44 av. J.-C.

Un peu moins de la moitié des lettres écrites durant ce laps de temps – à savoir 291 lettres sur 628 – contient des éléments utiles pour l'étude, portant sur des thèmes divers allant des soins aux figures de style, en passant par la santé de Cicéron ou ses proches, etc. La santé semble donc au premier coup d'œil avoir une place relativement importante dans les lettres de l'orateur.

En effet, d'une part, contrairement aux figures de style qui ne représentent que 2% des échanges abordant la santé, les formules de politesse sont présentes dans une relative majorité, et ce malgré l'absence de lettres de recommandation. Près de 138 missives en contiennent une, soit pratiquement un échange sur deux s'exprimant sur la santé. Normalement intégrées dans une correspondance pour demander ou souhaiter une bonne santé au destinataire, ici, Cicéron ne semble pas les utiliser juste par obligeance, et ce spécialement quand il écrit à un de ses proches. Effectivement, écrites en grande majorité en fin de missive, celles-ci évoluent dans certains cas (moins de 30 %). Elles peuvent faire l'objet de précision comme elles peuvent être totalement uniques. De plus, il arrive même que, dans 25% des cas, il les utilise à plusieurs reprises.

D'autre part, la santé physique des autres Romains semble bien plus présente que celle de l'Arpinate. Pourtant, sous un autre angle, le constat peut être différent. Sa santé est évoquée dans près de 39 lettres. Celle d'Atticus, son meilleur ami, n'est abordée que dans 27 missives ; celle de Tiron, son affranchi, dans 26. En réalité, la santé de Cicéron n'est pas aussi méconnue. Cependant, elle est noyée par les informations recueillies sur l'état de près d'une quarantaine de Romains et Romaines. Ses moments de souffrance et de doute sont également extrêmement nombreux. Ces derniers pourraient sans doute l'être encore plus si l'étude ne s'était pas uniquement concentrée sur son exil et son deuil.

En réalisant une analyse diachronique sur ces différentes thématiques, plusieurs obstacles ont rendu la tâche plus complexe. De nombreuses lettres sont perdues, laissant parfois un trou de plusieurs mois sans information, surtout durant les années 60. Les projections

peuvent donc devenir hypothétiques. De plus, Cicéron n'écrivait sans doute pas tout. Il est impossible donc de savoir ce qu'il n'indique pas dans ses missives. D'une manière générale, plus Cicéron vieillissait, plus le nombre d'informations était important.

Malgré ces différents problèmes, quelques tendances sont perceptibles. Toutefois, toutes les analyses ne se sont pas révélées utiles. Pour exemple, reprenant uniquement deux périodes précises, il n'a pas été utile d'observer visuellement sur le temps long l'évolution de la santé psychologique de Cicéron. En revanche, pour sa santé physique, les lettres sont relativement éparses. Un moment seulement se détache : l'année 49. Il souffre, d'après les lettres conservées, pendant au moins cinq mois de troubles du sommeil qui ont une incidence sur ses yeux. Écrivant le soir ou la nuit, il les abîme de plus en plus. Durant cette même période, Tiron, Atticus et sa femme Pilia souffrent chacun d'une fièvre persistante pendant plusieurs mois. Toutefois, en observant les différentes représentations basées sur la santé d'autrui, les données se concentrent bien plus souvent sur des périodes assez longues et mieux documentées – même si cela reste relatif. Elles permettent plus clairement l'observation de l'évolution de leur état. Par exemple, durant une période de maladie de son affranchi, il est arrivé qu'une petite vingtaine d'informations écrites dans ces missives nous soient parvenues. Pour l'orateur, cela ne dépasse guère la dizaine. Pour poursuivre, les lettres ont pratiquement, à chaque reprise, une formule de conclusion à partir de l'an 48. De temps en temps, il en intégrait également une en plus au début de sa missive. Auparavant, quelques lettres pouvaient débiter avec une formule de salutation sans pour autant en avoir une en conclusion. D'autres projections pourraient encore voir le jour. Il est possible, en effet, d'observer les moments où Cicéron est plus enclin à modifier ou à répéter ces formules ou encore de faire une corrélation entre les moments où il aborde la santé de certains de ses correspondants et les formules utilisées. Il s'agit encore d'un angle non étudié de cette recherche.

Une autre relation peut encore être perceptible. Il faut, pour cela, mettre en parallèle certaines données. Ses moments de doutes et d'angoisses durant, entre autres, son bannissement et son deuil ont une incidence sur la perception qu'il a sur la santé de certains proches. Durant son exil, les conditions de sa famille – particulièrement l'état de Térentia et de Quintus – l'angoissent beaucoup. Atticus, quant à lui, n'est pas une victime de son bannissement. Sa santé passe donc au second plan. Suite au décès de sa fille, il s'inquiète beaucoup pour la jeune Attica, bien plus que ce qu'il devrait. Toutefois, plus le temps passe – plus il passe les étapes de son deuil – moins il se tracasse pour cette petite fille. Cette corrélation pourrait encore être poussée plus loin si l'étude se concentrait sur l'ensemble des moments où Cicéron développe des

crainces et du chagrin. Ils sont nombreux et se focalisent bien souvent sur deux grands ensembles : sa famille et l'évolution politique de Rome.

Et justement, dès la fin des années 60, Cicéron décèle des changements en politique qu'il ne voit pas d'un très bon œil. La République s'affaiblit, est blessée ou encore est sur le point de mourir à cause d'une maladie mystérieuse. Au début, il est prêt à agir, tel un spécialiste, face à la menace. Cependant, rien n'est fait. La menace porte un nom : P. Clodius. Son image est fort péjorative. Pratiquant, pendant et après son tribunat, de nombreux actes barbares – comme un chirurgien – il va, durant son mandat, condamner Cicéron à l'exil, une période très pénible pour lui. Tourmenté d'avoir condamné avec lui sa famille, voyant la santé de sa femme déclinante, il se sent spectateur de son malheur. Il ne ressent que de la souffrance et de la tristesse. Il ne prend plus soin de lui, prêt à mourir. Il se raccroche à ses lettres, demande de l'aide aux autres pour qu'il puisse y voir l'espoir d'un retour prochain dans la ville. Mais aussi, il regrette et a honte. Il aurait dû agir quand il en avait encore le temps. Et ce sera sa volonté quand, de retour à Rome, il observe les actions de son ennemi politique. Il compte réagir avec une autre méthode plus douce (le régime), bien différente de celle de son adversaire.

Par la suite, Cicéron critique le comportement d'autres personnes : Appius, César et Pompée. L'un a dévasté la province de Cilicie avec de « mauvais traitements » et refuse, tel un mauvais praticien, que l'orateur puisse mieux gérer cette situation. Les autres, durant la guerre civile, ne représentent pas l'idéal du modérateur de cette république. En comparaison, ils n'agissent pas comme un bon médecin. Ils devraient surtout aider les autres avant de penser à eux. Cette guerre civile va, à plusieurs reprises, mettre Cicéron dans l'embarras. Il va faire des choix contestables après de nombreux moments de doutes. Ceux-ci vont l'éloigner de sa famille pendant des mois. Inquiet pour eux, il va encore solliciter certains de ses proches pour se rassurer.

Le décès de sa fille le bouleverse complètement. Un tourbillon d'émotions le pousse à chercher la solitude et à regretter sa disparition. Sulpicius le critique. Il devrait pratiquer ses propres conseils. Au lieu de cela, il agit comme un mauvais médecin. Mais Cicéron est abattu. Il essaye de s'occuper l'esprit par le travail littéraire. Toutefois, cela n'a pas l'effet escompté. Il souligne malgré tout qu'il fait un effort. Il se dit bon patient. Un projet va particulièrement lui tenir à cœur : l'édification d'un petit sanctuaire. Ici, l'aide d'Atticus est vraiment primordiale. Cet épisode est bien plus intense que durant son exil, plus court aussi. Il ne recherche pas du tout le même soutien, le même réconfort auprès des autres. En fin de compte,

durant ces moments difficiles, il n'a pas peur de s'exprimer. Il se raccroche beaucoup sur les autres et éprouve le besoin de sentir leur appui.

La donne est tout autre quand il aborde sa santé physique. Il ne souhaite pas inquiéter ses correspondants, minimisant bien souvent les problèmes qui le touchent (maladie est déjà passée, pas de fièvre, etc.). Il ne demande aucune aide, ne semble aller à la rencontre d'aucun médecin pour se soigner. Les traitements s'éloignent bien souvent des remèdes traditionnels. À l'exception d'une lettre, Cicéron, quand il s'exprime sur son état, ne s'épanche pas vraiment sur une liste précise de symptômes ou encore sur ses conséquences. Il ne rentre pas dans les détails. Malgré tout, certaines causes peuvent être devinées. Elles sont même parfois liées à son mal-être. Les craintes qui ont un impact sur le sommeil en sont un exemple. Ses maladies sont également quelques fois connues – son ophtalmie, ses nausées ou encore ses autres problèmes intestinaux. Cependant, il n'a pas suffisamment d'éléments qui montrent qu'il accorde beaucoup d'importance à sa santé. Peter White avait raison sur ce point. Mais, alors qu'il ne développe déjà pas beaucoup ses problèmes physiques, il s'exprime encore moins sur son bien-être. Et, bien souvent, ces instants n'ont pas lieu. Il ne faut cependant pas s'arrêter à cela, car, quel que soit son mal, son quotidien se voit bouleverser.

Les lettres sur la santé physique d'autrui sont plus nombreuses sans pour autant apporter toutes les informations utiles pour cette étude. Déjà, la santé des grands noms de la fin de la République romaine est bien peu présente. Malgré tout, il est encore tout à fait possible de s'y pencher en se renseignant auprès d'autres auteurs contemporains ou plus tardifs pour amasser davantage d'informations sur leurs santé. Mais même, quand il s'agit de ses proches, les données restent parfois lacunaires. La guérison n'est pas souvent mentionnée. Elle peut être sous-entendue bien des mois plus tard. Les indications sur les maladies sont souvent assez rares. Il faut se fier sur les quelques lettres qui les précisent pour l'étendre, sans certitude, sur toute la période où ils sont malades. Ils souffrent le plus souvent d'une fièvre qui devient, pour certains, persistante. Également, mais bien moins souvent, ils ont la goutte, des rhumatismes ou encore un rhume. L'absence de données s'explique par une omission de la part de Cicéron. Ils connaissent déjà la situation. La disparition d'une partie de la correspondance peut également porter préjudice.

Malgré ces pertes, il a été possible de voir l'évolution de l'état de huit proches de Cicéron. Mais aussi, les naissances, le développement d'une maladie ou la guérison d'un être cher ont un impact sur les émotions de Cicéron. Autant, il ne semble pas vouloir provoquer des craintes auprès des autres. Autant, il s'implique à distance, inquiet, dans le processus de soin de ses proches. Il souhaite apprendre avec réjouissance qu'ils sont guéris.

D'un côté, il les invite à se soigner. Pour cela, il insiste parfois à plusieurs reprises dans sa lettre. Il utilise également les formules de salutation. Ces dernières ne rentrent pas toutes dans la norme. Certaines ont l'ajout d'un sentiment, visent nominaleme nt une personne. D'autres encore sont répétées. Certaines le sont jusqu'à quatre reprises à la fin d'une missive. Cela n'est nullement anodin. Il dévoile à travers les mots son inquiétude, son amour, le lien indéfectible qui ressent avec son correspondant, etc. Il vise bien souvent ses proches, particulièrement son affranchi Tiron et sa femme, Térentia. Toutefois, d'autres personnes, comme Atticus et Quintus, ne sont pas mises de côté non plus. Certaines de leurs missives abordaient principalement voire uniquement leur santé. Ces règles ont été écartées pour une raison. L'Arpinate ne souhaite pas juste être poli. Il veut faire une demande, mais aussi montrer à quel point il tient à son correspondant. Et même si cela ne transparaissait pas dans une majorité des formules, l'importance du message n'en était pas moindre.

D'autre part, tel un spécialiste, il donne son avis, il conseille ses proches sur les soins et les gestes qu'ils doivent réaliser pour guérir : ne pas se déplacer, ne pas arrêter de suivre son traitement, bien écouter son médecin. Il arrive quand même parfois qu'il ne soit pas d'accord avec le professionnel de la santé et n'hésite pas à le dire. Il s'improvise également médecin quand il le faut et n'a pas peur de sortir la monnaie quand il s'agit d'allonger le paiement du praticien. La santé de ses proches est vraiment importante à ses yeux.

En fin de compte, pour lui, un bon médecin doit pouvoir soigner son patient sans penser à lui-même et à son talent. S'il se trompe, ce qu'il souligne à quelques reprises, il ne doit nullement le prendre pour lui et accepter qu'il puisse faire des erreurs. Ses traitements doivent privilégier les méthodes douces, car les saignées peuvent parfois épuiser davantage le malade. Toutefois, pour ses comparaisons, il utilise souvent l'image d'un mauvais praticien. Ceux-ci ne semblent jamais vraiment répondre à son idéal. Il faut même parfois les payer à l'avance pour qu'ils s'appliquent mieux aux soins du patient.

Les mots qu'il utilise dans sa correspondance, dans ses tropes, sont révélateurs de sa vision sur la santé, sur les maladies qui ont existé à son époque et les traitements utilisés. Les émotions, les termes employés pour aborder la santé n'ont pas toujours été les mêmes en fonction du contexte, etc.

En grande majorité, ces termes sont génériques. Ils expriment une bonne, une mauvaise santé ou indiquent qu'une personne est malade. Cicéron reprend parfois le même terme d'une part sous sa forme verbale, d'autre part, sous sa forme nominale. Le mal qui les touche n'est pas toujours spécifié. Toutefois, il peut arriver que des adjectifs les accompagnent et puissent désigner, entre autres, son intensité. D'autres termes indiquent l'évolution de la santé, celle-ci pouvant se fragiliser, voire s'aggraver.

Mais surtout, une différence peut s'observer quand il parle de sa propre santé et de celle des autres. Pour parler de sa santé sans préciser le mal qui le touche, il reprend davantage de termes peu fréquents. Pour les autres, les mots génériques tels que *ualetudo* ou *aeger* sont plus utilisés. Toutefois, Cicéron met plus souvent les mots sur sa maladie et quand ce n'est pas le cas, il l'indique par le terme *morbis*. Cependant, si quelqu'un d'autre souffre du même mal que lui, les expressions peuvent être différentes. Par exemple, Clodius Philhétérus souffre des yeux (*ualetudine oculorum*) là où Cicéron souffre d'une ophtalmie (*lippitudo*). Il décrit peu ce qu'il ressent quand il souffre physiquement, au contraire de ses moments de mal-être.

À cette époque, les maladies sont assez semblables aux nôtres. Les termes ne sont toutefois plus tout à fait les mêmes. Parfois, il utilise le grec pour les désigner, mais uniquement quand il écrit à un de ses proches. La présence d'une fièvre quarte, qui revient donc toujours au quatrième jour pendant de nombreux mois, est en réalité le seul symptôme qui était perceptible pour le paludisme. Il semblerait, selon ses propos, que la fièvre et le fait d'être rouge sont un signe de maladie. Cicéron aborde également des problèmes de nausées, de mal de mer, de problèmes intestinaux, même de coliques. La goutte est également présente, une preuve d'une alimentation très riche chez certains Romains. L'ophtalmie touche particulièrement Cicéron. Cependant, à part cela, les autres problèmes qu'ils soient respiratoires, urinaires ou articulaires sont assez méconnus et ne reviennent qu'à une ou deux reprises. À une seule occasion, d'une manière assez anecdotique, il est possible d'apprendre qu'une épidémie a touché la Thessalonique en 58.

Les traitements utilisés pour soigner ces maladies sont finalement bien peu développés dans la correspondance. Cicéron parle principalement de saignées et régimes. Une fois, il précise que ce dernier peut contenir du jus. Rares sont les fois où il précise les appliquer lui-même, privilégiant la quiétude et le repos loin des tracasseries politiques. Toutefois, quand il s'exprime par l'intermédiaire de figures de style, il utilise particulièrement cette image de soin à prodiguer à une « entité ». Mais, de nouveau, il ne rentre pas dans les détails. Il met principalement en confrontation la chirurgie – méthode violente – avec la diététique – méthode douce.

Enfin, les émotions exprimées n'ont pas toujours été les mêmes. Le contexte évolue, les années passent, les événements sont différents. Cicéron n'utilise donc pas les mêmes termes pour exprimer son ressenti. L'inquiétude qu'il éprouve pour la fin de la République croît au fil des années. Au début, il l'exprime par voie détournée par l'utilisation de tropes. Mais, par la suite, elle semble de plus en plus présente. Elle s'imisce dans son quotidien et dans ses choix. Il ne ressent pas la même peur quand il est en exil et quand il apprend qu'un ami est malade. Rien que dans les formules, les notions de manque et d'amitié prouvent la valeur qu'il donne à la santé d'un proche. D'autres sentiments ont été perceptibles durant ses moments difficiles : la souffrance qui peut devenir « physique », le chagrin et les larmes, le soulagement, la faute, etc. Un développement plus approfondi de cette thématique, déjà proposé ci-dessus, pourrait également montrer la diversité des sentiments et des termes que Cicéron peut utiliser pour exprimer son mal-être.

En plus de ces pistes présentées ci-dessus, d'autres peuvent encore étoffer cette étude. Il est possible d'élargir le corpus. Les lettres de recommandation peuvent être prises en compte pour comparer les formules avec celles déjà analysées. Étendre à l'année 43 permettrait d'en apprendre plus sur la santé de certaines personnes, dont celle de Cicéron, et ce quelques mois avant son assassinat.

Il est également possible d'élargir la question à d'autres correspondances pour observer le comportement d'autres Romains à d'autres époques et le comparer avec celui de Cicéron. Nombreux sont les auteurs dont leurs lettres ont été conservées. Ou alors, pour retourner à l'origine de cette recherche, celle-ci peut se poursuivre en reprenant d'autres thématiques – les loisirs, les rencontres ou encore l'alimentation – pour, en fin de compte, découvrir, loin de la politique et des tribunaux, une partie de la vie de Cicéron.

Bibliographie

A. Éditions de source

ARISTOTE, *Poétique*, 2^e éd. rev. et corr, texte établi et traduit par J. Hardi, Paris, Les Belles Lettres, 2002 (Collection des universités de France. Série grecque, n° 74).

CICÉRON, *Brutus*, texte établi et traduit par Jules Martha, Paris, Les Belles Lettres, 1931 (Collection des universités de France. Série latine, n° 21).

CICÉRON, *Cicero's letters to Atticus*. vol. 1 : 1-45 (*books I and II*), édité par D.R. Shackleton Bailey, Cambridge, Cambridge University press, 1965.

CICÉRON, *Cicero's letters to Atticus*. vol. 2 : 46-93 (*books III and IV*), édité par D.R. Shackleton Bailey, Cambridge, Cambridge University press, 1965.

CICÉRON, *Cicero's letters to Atticus*. vol. 3 : 94-132 (*books V and VII.9*), édité par D.R. Shackleton Bailey, Cambridge, Cambridge University press, 1968.

CICÉRON, *Cicero's letters to Atticus*. vol. 5 : 211-354 (*books XI and XIII*), édité par D.R. Shackleton Bailey, Cambridge, Cambridge University press, 1966.

CICÉRON, *Correspondance*. *Lettre 1 à 954*, traduit par Léopold-Albert Constans, Jean Bayet, Jean Beaujeu et commenté par Jean-Noël Robert, Paris, Les Belles Lettres, 2021 (Editio minor, n° 9).

CICÉRON, *Correspondance*. Tome I : *Lettres I-LV*, texte établi et traduit par Léopold-Albert Constans, Paris, Les Belles Lettres, 1940 (Collection des universités de France. Série latine, n° 79).

CICÉRON, *Correspondance*. Tome II : *Lettres LVI-CXXI*, texte établi et traduit par Léopold-Albert Constans, Paris, Les Belles Lettres, 1935 (Collection des universités de France. Série latine, n° 81).

CICÉRON, *Correspondance*. Tome III : *Lettres CXXII-CCIV*, texte établi et traduit par Léopold-Albert Constans, Paris, Les Belles Lettres, 1940 (Collection des universités de France. Série latine, n° 84).

CICÉRON, *Correspondance*. Tome IV : *Lettres CCV-CCLXXVIII*, texte établi et traduit par Léopold-Albert Constans et Jean Bayet, Paris, Les Belles Lettres, 1950 (Collection des universités de France. Série latine, n° 130).

CICÉRON, *Correspondance*. Tome V : *Lettres CCLXXIX-CCLXXXIX*, texte établi et traduit par Jean Bayet, Paris, Les Belles Lettres, 1964 (Collection des universités de France. Série latine, n° 175).

CICÉRON, *Correspondance*. Tome VI : *Lettres CCCXC-CCCCLXXVII*, texte établi et traduit par Jean Beaujeu, Paris, Les Belles Lettres, 1993 (Collection des universités de France. Série latine, n° 313).

CICÉRON, *Correspondance*. Tome VII : *Lettres CCCCLXXVIII-DLXXXVI*, texte établi et traduit par Jean Beaujeu, Paris, Les Belles Lettres, 1980 (Collection des universités de France. Série latine, n° 246).

CICÉRON, *Correspondance*. Tome VIII : *Lettres DLXXXVII-DCCVI*, texte établi et traduit par Jean Beaujeu, Paris, Les Belles Lettres, 1983 (Collection des universités de France. Série latine, n° 261).

CICÉRON, *Correspondance*. Tome IX : *Lettres DCCVII-DCCCIII*, texte établi et traduit par Jean Beaujeu, Paris, Les Belles Lettres, 1988 (Collection des universités de France. Série latine, n° 286).

CICÉRON, *De l'Orateur*. 3.t., texte établi et traduit par E. Courbaud, Paris, Les Belles Lettres, 1922-1930 (Collection des universités de France. Série latine, n° 12 – n° 43 – n° 64).

CICÉRON, *Des Termes extrêmes des biens et des maux*, 2 t., texte établi et traduit par Jules Martha, Paris, Les Belles Lettres, 1928-1930 (Collection des universités de France. Série latine, n° 42 – n° 63).

CICÉRON, *Discours*. Tome I (1^{ère} partie) : *Pour Quinctius - Pour S. Roscius d'Amérie - Pour Q. Roscius le Comédien*, texte établi et traduit par Jules Humbert et Henri de La Ville de Mirmont., Paris, Les Belles Lettres, 1934 (Collection des universités de France. Série latine, n° 5).

CICÉRON, *Discours*. Tome II : *Pour M. Tullius - Discours contre Q. Caecilius, dit "La Divination" - Première action contre C. Verrès - Seconde action contre C. Verrès - Livre I : La Préture urbaine*, texte établi et traduit par Henri de La Ville de Mirmont, Paris, Les Belles Lettres, 1922 (Collection des universités de France. Série latine, n° 11).

CICÉRON, *Discours*. Tome X : *Catilinaires*, texte établi par Henri Bornecque et traduit par Édouard Bailly, Paris, Les Belles Lettres, 1926 (Collection des universités de France. Série latine, n° 31).

CICÉRON, *Discours*. Tome XVI (2^e partie) : *Pour Cn. Plancius - Pour M. Æmilius Scaurus*, texte établi et traduit par Pierre Grimal, Paris, Les Belles Lettres, 1976 (Collection des universités de France. Série latine, n° 227).

CICÉRON, *Discours*. Tome XVII : *Pour C. Rabirius Postumus - Pour T. Annius Milon*, texte établi et traduit par André Boulanger, Paris, Les Belles Lettres, 1949 (Collection des universités de France. Série latine, n° 123).

CICÉRON, *Discours*. Tome XIX : *Philippiques I-IV*, texte établi et traduit par André Boulanger et Pierre Willeumier, Paris, Les Belles Lettres, 1972 (Collection des universités de France. Série latine, n° 154).

CICÉRON, *Epistulae ad Familiares*. vol. II : *47-43 B.C.*, édité par D.R. Shackleton Bailey, Cambridge, Cambridge University press, 1977.

CICÉRON, *La République*, 2 t., texte établi et traduit par Esther Bréguet, Paris, Les Belles Lettres, 1921 (Collection des universités de France. Série latine, n° 4 – n° 6).

CICÉRON, *Lettres à Atticus*. t. 1 : *Livres I-IV*, traduit et annoté par Édouard Bailly, Paris, Librairie Garnier Frères, 1937.

CICÉRON, *Les Académiques*, texte établi par Pierre Pellegrin et traduit par José Kany-Turpin, Paris, Éditions Flammarion, 2010.

CICÉRON, *Les Devoirs*. t.1 : *Introduction - Livre 1*, texte établi et traduit par Maurice Testard, Paris, Les Belles Lettres, 1965 (Collection des universités de France. Série latine, n° 182).

CICÉRON, *Œuvres complètes de Cicéron*, t. 5, édité et traduit par M. Nisard, Paris, Firmin Didot Frères, 1849, <http://remacl.org/bloodwolf/orateurs/lettres1.htm> (consulté le 25 mai 2021).

CICÉRON, *Select letters*, édité par D.R. Shackleton Bailey, Cambridge, Cambridge University press, 1980.

CICÉRON, *Tusculanes*. t. 2 : *Livres III-V*, texte établi par Georges Fohlen et traduit par Jules Humbert, 2^e éd., Paris, Les Belles Lettres, 1960 (Collection des universités de France. Série latine, n° 65).

GALIEN, *L'âme et ses passions*, texte établi par Vincent Barras, Terpsichore Birchler et Anne-France Morand, Paris, Les Belles Lettres, 1995 (La roue à livre, n° 28).

PLUTARQUE, *Vies*. Tome XII : *Démosthène – Cicéron*, texte établi et traduit par Émile Chambry et Robert Flacelière, Paris, Les Belles Lettres, 1976 (Collection des universités de France. Série grecque, n° 241).

SUÉTONE, *Grammairiens et rhéteurs*, texte établi et traduit par Marie-Claude Vacher, Paris, Les Belles Lettres, 1993 (Collection des universités de France, n° 310).

TÉRENCE, *Comédies*. Tome II : *Heautontimoroumenos – Phormion*, texte établi et traduit par Jules Marouzeau, 3^e éd., Paris, Les Belles Lettres, 1964 (Collection des universités de France. Série latine, n° 118).

B. Ouvrages scientifiques

ANDRÉ Jacques, *Être médecin à Rome*, Paris, Les Belles Lettres, 1987 (Realia).

ANDRÉ Jean-Marie, *La médecine à Rome*, Paris, Tallandier, 2006.

ARMISEN-MARCHETTI Mireille, « Histoire des notions rhétoriques de métaphore et de comparaison, des origines à Quintilien. Partie 1 », dans *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, L.H. n° 49, 1990, p. 333-344.

ARMISEN-MARCHETTI Mireille, « Histoire des notions rhétoriques de métaphore et de comparaison, des origines à Quintilien. Partie 2 », dans *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, n° 1, 1991, p. 19-44.

BADEL Christophe, « L'audience chez les sénateurs », dans CAILLET Jean-Pierre et SOT Michel (éd.), *L'audience. Rituels et cadres spatiaux dans l'Antiquité et le haut Moyen Âge*, Paris, Picard, 2007, p. 141-164 (Textes, images et monuments de l'Antiquité au haut Moyen Âge, n° 6).

BAILLY Anatole (éd.), *Le grand Bailly. Dictionnaire grec-français*, Éd. rev., Paris, Hachette, 2000.

BERNARD Jacques-Emmanuel, *La sociabilité épistolaire chez Cicéron*, Paris, Champion, 2013 (Babeliana, n° 16).

BLAY Frédéric Le, « Penser la douleur dans l'Antiquité : enjeu médical ou enjeu philosophique ? », dans PROST Francis et WILGAUX Jérôme (éd.), *Penser et représenter le corps dans l'Antiquité*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2015, p. 79-92.

BLONSKI Michel, *Se nettoyer à Rome. II^e siècle av. J.-C. - II^e siècle ap. J.-C. Pratiques et enjeux*, Paris, Les Belles Lettres, 2014 (Collection d'études anciennes, n° 77).

BODIOLY Lydie et MEHL Véronique (éd.), *Dictionnaire du corps dans l'Antiquité*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2019 (Histoire).

BOES Jean, *La philosophie et l'action dans la correspondance de Cicéron*, Nancy, Presses universitaires de Nancy, 1990 (Travaux et mémoires. Etudes anciennes, n° 5).

BOISSIER Gaston, *Cicéron et ses amis. Étude sur la société romaine du temps de César*, 13^e éd., Paris, Hachette, 1905, <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k205940x> (consulté le 13 mai 2020).

BOISSIER Gaston, « Cicéron dans la vie publique et dans la vie privée. II : La vie privée », dans *Revue des deux Mondes*, vol. 56, n° 2, mars 1865, p. 45-73.

BONNEFOND-COUDRY Marianne, « Loi et société : la singularité des lois somptuaires de Rome », dans *Cahiers du Centre Gustave Glotz*, vol. 15, 2004, p. 135-171.

BRETON David Le, « Entre douleur et souffrance : approche anthropologique », dans *L'information psychiatrique*, vol. 85, n° 4, 2009, p. 323-328.

BRIOT Paul, « Deux remarques sur la psychologie de Cicéron », dans *Latomus*, vol. 25, n° 4, 1966, p. 743-755.

BRIOT Paul, « Cicéron: Approches d'une psychanalyse », dans *Latomus*, vol. 28, n° 4, 1969, p. 1040-1049.

BRIOT Paul, « Traces névrotiques chez Cicéron », dans *Latomus*, vol. 32, n° 3, 1973, p. 595-605.

BRIOT Paul, « Traces obsessionnelles chez Cicéron », dans *Latomus*, vol. 36, n° 2, 1977, p. 475-481.

BRUHNS Hinnerk, « Crise de la République romaine ? Quelle crise ? », dans FRANCHET D'ESPÈREY Sylvie (e.a.) (éd.), *Fondements et crises du pouvoir*, Pessac, Ausonius Éditions, 2003, p. 365-378.

BUA Giuseppe La, « *Medicina Consularis: Cicerone e la cura dello stato* », dans DE PAOLIS Paolo (éd.), *Modelli educativi e formazione politica in Cicerone, Atti del V Symposium Ciceronianum, Arpino 10 Maggio 2013*, Cassino, Università degli Studi di Cassino e del Lazio Meridionale, 2014, p. 45-68 (tudi e ricerche del Dipartimento di Lettere e Filosofia, n° 9).

BÜCHNER Karl, *M. Tullius Cicero. De re publica. Kommentar*, Heidelberg, Winter, 1984 (Wissenschaftliche Kommentare zu griechischen und lateinischen Schriftstellern).

CARCOPINO Jérôme, *Les secrets de la correspondance de Cicéron*, Paris, L'artisan du livre, 1947.

CELS-SAINT-HILAIRE Janine, « P. Clodius, ses amis, ses partisans, sous le regard de Cicéron », dans *Dialogues d'histoire ancienne*, Suppl. 1, 2005, p. 69-90.

CONSTANS Léopold-Albert, *Un correspondant de Cicéron, Ap. Claudius Pulcher*, Paris, Éd. Boccard, 1921.

- CORBIN Alain, COURTINE Jean-Jacques et VIGARELLO Georges (éd.), *Histoire des émotions. t.1 : De l'Antiquité aux Lumières*, Paris, Seuil, 2016 (L'univers historique).
- DENIAUX Elizabeth, *Clientèles et pouvoir à l'époque de Cicéron*, Rome, École Française de Rome, 1993 (Publications de l'École française de Rome, n° 182).
- DESMOULIEZ André, *Cicéron et son goût. Essai sur une définition d'une esthétique romaine à la fin de la République*, Bruxelles, Latomus, 1976 (Collection Latomus, n° 150).
- DOURTE Dominique, *La vie quotidienne de Pline le Jeune à travers ses lettres*, Louvain-la-Neuve, 1979-1980 [Mémoire de licence en philologie classique].
- DOUSSET Jean-Claude, *Histoire des médicaments des origines à nos jours*, Paris, Payot, 1985.
- DUBY Georges et ARIÈS Philippe (éd.), *Histoire de la vie privée*, vol. 1, Paris, Seuil, 1985-1987 (L'univers historique).
- EBBELER Jennifer, « Correspondance de Cicéron: une étude littéraire », dans *Bryn Mawr Classical Review*, <https://bmcr.brynmawr.edu/1998/1998.11.43/> (Consulté le 23 février 2021).
- ENGELS David, « Cicéron comme proconsul en Cilicie et la guerre contre les Parthes », dans *Revue belge de Philologie et d'Histoire*, vol. 86, n° 1, 2008, p. 23-45.
- ESPITALIER Isabelle, *Les enjeux artistiques et philosophiques de la villa de Tusculum au miroir de la correspondance de Cicéron*, Grenoble, Université Stendhal 3, 2010-2011 [Mémoire de master en Littératures et Langues anciennes].
- FEZZI Luca, *Il tribuno Clodio*, 1^{ère} éd., Rome, Laterza, 2008 (Biblioteca essenziale Laterza, n° 79).
- FONTANILLE Marie-Thérèse, « Les bains dans la médecine gréco-romaine », dans *Revue archéologique du Centre de la France*, vol. 21, n° 2, 1982, p. 121-130.
- FOURNIER Julien, « L'apport de l'œuvre de Cicéron à la connaissance du système judiciaire provincial au 1^{er} siècle avant J.-C. », dans BARRANDON Nathalie et KIRBIHLER François (éd.), *Administrer les provinces de la République romaine. Actes du colloque de l'université de Nancy II, 4-5 juin 2009*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2010, p. 181-194 (Histoire).
- FREDOUILLE Jean-Claude et ZEHACKER Hubert, *Littérature latine*, Paris, Presses universitaires de France, 2013 (Quadrige).
- GAFFIOT Félix, *Dictionnaire Latin-Français*, Nouv. éd. rev. et augm., Paris, Hachette, 2000.

GABBA Emilio, « La Chute de la République romaine (Colloque de Dijon) », dans *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, n° 2, 1990, p. 145-148.

GARCEA Alessandro, *Cicerone in esilio. L'epistolario e le passioni*, Hildesheim, Olms, 2005 (Spudasmata, n° 103).

GAVOILLE Élisabeth, « La relation à l'absent dans les lettres de Cicéron à Atticus », dans NADJO Léon et GAVOILLE Élisabeth (éd.), *Epistulae antiquae. Actes du 1^{er} Colloque « Le genre épistolaire antique et ses prolongements », Université François-Rabelais, Tours, 18-19 septembre 1998*, 2^e tir., Louvain, Peeters, 2002, p. 153-176.

GÉRAUD Jean-François, « Exil, retour d'exil : Cicéron », dans COUËLLE Colombe, GÉRAUD Jean-François et KISSEL Myriam (éd.), *Journées de l'Antiquité et des Temps anciens 2014-2015*, Saint-Denis (Réunion), Université de La Réunion, 2014, p. 241-257.

GERVAIS Alice, « Que pensait-on des médecins dans l'ancienne Rome ? », dans *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, n° 2, 1964, p. 197-231.

GIL-SOTRES Pedro, « Les régimes de santé », dans GRMEK Mirko Drazen, FANTINI Bernardino et BARDINET BROSO Maria Laura (éd.), *Histoire de la pensée médicale en Occident. t.1 : Antiquité et Moyen Âge*, Paris, Seuil, 1995, p. 257-281 (Science ouverte).

GLAY Marcel Le, « Remarques sur la notion de *salus* dans la religion romaine », dans VERMASEREN Maarten Jozef et BIANCHI Ugo (éd.), *La soteriologia dei culti orientali nell'impero Romano. Atti del colloquio internazionale. Roma 24-28 Settembre 1979*, Leyde, Brill, 1982, p. 427-444 (Études préliminaires aux religions orientales dans l'Empire romain, n° 92).

GLÜCKLICH Hans-Joachim, *Ciceros 'De re publica' im Unterricht: Interpretationen und Unterrichtsvorschläge. Lehrerkommentar*, Gottingue, Vandenhoeck & Ruprecht, 1997 (Consilia. Teachers' Comments, n° 15).

GUILLAUMONT François, *Philosophe et augure. Recherches sur la théorie cicéronienne de la divination*, Bruxelles, Latomus, 1984 (Collection Latomus, n° 184).

GUILLAUMONT François, « Après la mort de Tullia : parole et silence », dans LAURENCE Patrick (éd.), *Les écritures de la douleur dans l'épistolaire de l'Antiquité à nos jours*, Tours, Presses universitaires François-Rabelais, 2013, p. 275-289 (Perspectives littéraires).

GUILLAUMONT François, « Vie publique et vie privée dans les lettres de Cicéron à Terentia (Ad Familiares 14, 1-4) », dans *Interférences. Ars scribendi*, n° 8, janvier 2015, 13 p.

GIORGIO Jean-Pierre De, *L'écriture de soi à Rome. Autour de la correspondance de Cicéron*, Bruxelles, Latomus, 2015 (Collection Latomus, n° 347).

GIORGIO Jean-Pierre De, « Absence et présence dans les lettres d'exil de Cicéron », dans *Interférences. Ars scribendi*, n° 8, janvier 2015, 18 p.

GIORGIO Jean-Pierre De, « “Je t'ai vu tout entier dans ta lettre” : *Humanitas*, “Portrait d'âme” et persuasion dans la correspondance de Cicéron », dans LAURENCE Patrick et GUILLAUMONT François (éd.), *Epistulae antiquae V. "L'épistolaire Antique et ses Prolongements Européens": (Université François Rabelais, Tours, 6-7-8 septembre 2006).*, Louvain, Peeters, 2008, p. 101-114.

GIORGIO Jean-Pierre De, « Lectures d'un ouvrage de J. Carcopino en France, en Italie et en Angleterre : Les Secrets de la Correspondance de Cicéron », dans *Mélanges de l'École française de Rome - Antiquité*, n° 123-2, décembre 2011, p. 395-408.

GIORGIO Jean-Pierre De, « Sous l'épopée, la plage. Le spectacle de la nature dans la correspondance de Cicéron », dans *Cahiers « Mondes anciens ». Histoire et anthropologie des mondes anciens*, n° 9, mars 2017, 15 p.

GOUREVITCH Danielle, *Le triangle hippocratique dans le monde gréco-romain. Le malade, sa maladie et son médecin*, Rome, École française de Rome, 1984 (Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome, n° 251).

GRIMAL Pierre, *Cicéron*, Paris, Fayard, 1986.

HABICHT Christian, *Cicéron le politique*, traduit de l'allemand par Sylvain Bluntz, Paris, Les Belles Lettres, 2013.

HARVEY Brian K., *Daily life in Ancient Rome. A sourcebook*, Indianapolis / Cambridge, Hackett Publishing, 2016.

HORNBLOWER Simon, SPAWFORTH Antony, et EIDINOW Esther (éd.), *The Oxford Classical Dictionary*, 4^e éd, Oxford, Oxford University press, 2012.

HUMM Michel, *La République romaine et son empire. 509 à 31 av. J.-C.*, Malakoff, Armand Colin, 2018 (Collection U).

HURLET Frédéric, *Le proconsul et le prince d'Auguste à Dioclétien*, Bordeaux, Ausonius, 2006 (Scripta antiqua, n° 18).

HUTCHINSON Gregori.O., *Cicero's Correspondence. A Literary Study*, Oxford, Clarendon Press, 1998.

JACKSON Ralph, « Waters and spas in the classical world », dans *Medical History*, vol. 34, n° 10, 1990, 13 p.

JAL Paul, « À propos des lettres de Cicéron (année 49): quelques remarques », dans NADJO Léon et GAVOILLE Élisabeth (éd.), *Epistulae antiquae II. Le genre épistolaire antique et ses prolongements européens (Université François-Rabelais, Tours, 28-30 sept. 2000)*, Louvain, Peeters, 2002, p. 51-59.

JEHNE Martin, « Krisenwahrnehmung und Vorschläge zur Krisenüberwindung bei Cicero », dans FRANCHET D'ESPÈREY Sylvie (e.a.) (éd.), *Fondements et crises du pouvoir*, Pessac, Ausonius Éditions, 2003, p. 379-396.

JEPPESEN-WIGELSWORTH Alison D., « “Amici” et “coniuges” in Cicero’s letters: Atticus and Terentia », dans *Latomus*, vol. 72, n° 2, 2013, p. 350-365.

KOCH Bernard, *Philosophie als Medizin für die Seele. Untersuchungen zu Ciceros Tusculanae disputationes*, Stuttgart, Steiner, 2006 (Palingenesia, n° 90).

LAFON Xavier, *Villa maritima. Recherches sur les villas littorales de l'Italie romaine (III^e siècle av. J.-C./III^e siècle ap. J.-C.)*, Rome, École française de Rome, 2001 (Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome, n° 307).

LEACH Eleanor W., « Ciceronian “Bi-Marcus”: Correspondence with M. Terentius Varro and L. Papirius Paetus in 46 B.C.E. », dans *Transactions of the American Philological Association*, vol. 129, 1999, p. 139-179.

LEBRUN François, « Une grande épidémie en France au XVIII^e siècle : la dysenterie de 1779 », dans *Annales de Démographie Historique*, n° 1, 1973, p. 403-415.

LEPAGE Yvan G., « Cicéron devant la mort de Tullia d'après sa correspondance », dans *Les Études Classiques*, vol. XLIV, n° 3, 1976, p. 245-258.

LUCIANI Sabine, « *Leuatio aegritudinum*. Consolation et vérité chez Cicéron », dans GALAND Perrine et MALASPINA Ermanno (éd.), *Vérité et apparence. Mélanges en l'honneur de Carlos Lévy, offert par ses amis et ses disciples*, Turnhout, Brepols, 2016, p. 269-286.

MALISSARD Alain, *Les romains et l'eau. Fontaines, salles de bains, thermes, égouts, aqueducs*, Paris, Les Belles Lettres, 1994 (Realia).

MARTELLI Francesca, « Mourning Tulli-a: The Shrine of Letters in ad Atticum 12 », dans *Arethusa*, vol. 49, n° 3, 2016, p. 415-437.

MAZZINI Innocenzo, « L'alimentation et la médecine dans le monde antique », dans MONTANARI Massimo et FLANDRIN Jean-Louis (éd.), *Histoire de l'alimentation*, Paris, Fayard, 1996, p. 253-264.

MEIER Christian, « Res publica amissa : retour sur la construction d'un paradigme. Introduction à la nouvelle édition de 1980, traduit par Anne-Laure Vignaux », dans *Trivium. Revue franco-allemande de sciences humaines et sociales*, n° 31, juillet 2020, 24 p.

MÉNIÈRE Prosper, *Cicéron médecin. Étude médico-littéraire*, Paris, Germer-Baillière, 1862.

MERLIN Alfred, « Les secrets de la correspondance de Cicéron. Compte rendu », dans *Journal des Savants*, vol. 2, n° 1, 1947, p. 126-143.

MICHEL Alain, « Cicéron et la crise de la République romaine », dans *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, n° 2, 1990, p. 155-162.

MICHEL Jacque-Henri, « Le paludisme dans l'Italie antique », dans DEROUX Carl (éd.), *Maladie et maladies dans les textes latins antiques et médiévaux. Actes du V^e colloque international « Textes médicaux latins » (Bruxelles, 4-6 septembre 1995)*, Bruxelles, Latomus, 1998, p. 42-61 (Collection Latomus, n° 242).

MORAUX Paul, « Cicéron et les ouvrages scolaires d'Aristote », dans *Ciceroniana on line. A Journal of Roman Thought*, vol. 2 : *Atti del II Colloquium Tullianum (Roma, 30 settembre - 2 ottobre 1974)*, 1975, <https://www.ojs.unito.it/index.php/COL/article/view/1133> (Consulté le 10 mars 2021).

MUDRY Philippe, « Les voix de la douleur entre médecins et malades : le témoignage de l'Antiquité », dans *Pallas. Revue d'études antiques*, n° 88, mai 2012, p. 15-26.

MURRAY Mark, *Cicéron proconsul. Un gouverneur provincial en action*, Québec, 1988-1989 [Mémoire de maîtrise de la faculté des lettres].

PASSET Laure, « Oublier la politique pour la gourmandise. Les lettres de Cicéron à Papirius Paetus (46 av. J.-C.) », dans KARILA-COHEN Karine et QUELLIER Florent (éd.), *Le corps du gourmand. D'Héraclès à Alexandre le Bienheureux*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2012, p. 255-270 (Tables des hommes).

PAQUEREAU Jean, *Au jardin des plantes de la Bible. Botanique, symboles et usages*, s.l., Institut pour le développement forestier, 2013.

PETER Jean-Pierre, « Pour une histoire critique du concept d'angoisse », dans *Recherche en soins infirmiers*, vol. 2, n° 109, 2012, p. 37-43.

PIGEAUD Jackie, *La maladie de l'âme. Étude sur la relation de l'âme et du corps dans la tradition médico-philosophique antique*, 3^e éd, Paris, Les Belles Lettres, 2006 (Collection d'études anciennes, n° 131).

PITTIA Sylvie, « Circulation maritime et transmission de l'information dans la correspondance de Cicéron », dans ANDREAU Jean et VIRLOUVET Catherine (éd.), *L'information et la mer dans le monde antique*, Rome, École française de Rome, 2002, p. 197-217 (Collection de l'École française de Rome, n° 297).

POIGNAULT Rémy, « Vie quotidienne et images : eau, hygiène et santé dans la correspondance de Fronton », dans *Vita Latina*, vol. 175, 2006, p. 4-18.

REY Sarah, *Les larmes de Rome. Le pouvoir de pleurer dans l'Antiquité*, Paris, Anamosa, 2017.

RIEU Michel, « La santé par le sport : une longue histoire médicale », dans *La revue pour l'histoire du CNRS*, n° 26, novembre 2010, p. 30-35.

ROESCH Sophie, « La politesse dans la correspondance de Cicéron », dans NADJO Léon et GAVOILLE Élisabeth (éd.), *Epistulae antiquae III. L'épistolaire antique et ses prolongements européens (Université François-Rabelais, Tours, 25-27 septembre 2002)*, Louvain / Paris, Peeters, 2004, p. 139-152.

ROULAND Norbert, *Pouvoir politique et dépendance personnelle dans l'Antiquité romaine. Genèse et rôle des rapports de clientèle*, Bruxelles, Latomus, 1979 (Collection Latomus, n° 166).

ROSIVACH Vincent J., « Cicero, *Epistulae ad Familiares* 7.26 (Why Cicero Got Sick from Eating Too Many Veggies) », dans *New England Classical Journal*, n° 32, 2005, p. 319-327.

RUNDELL W.M.F., « Cicero and Clodius: The Question of Credibility », dans *Historia. Zeitschrift für Alte Geschichte*, vol. 28, n° 3, 1979, p. 301-328.

RÜPKE Jörg, *The Roman calendar from Numa to Constantine. Time, history, and the Fasti*, traduit de l'allemand par David M.B. Richardson, Londres, Wiley-Blackwell, 2011.

SALAMON Gérard, « Lettres et discours de Cicéron : regards croisés sur les années 58-56 », dans *Interférences. Ars scribendi*, n° 8, janvier 2015, 15 p.

SHELTON Jo-Ann, *As the Romans did. A Sourcebook in Roman Social History*, Oxford, Oxford University Press, 1988.

SION-JENKIS Karin, « La crise de la République romaine : le point de vue de Plutarque », dans FRANCHET D'ESPÈREY Sylvie (e.a.) (éd.), *Fondements et crises du pouvoir*, Pessac, Ausonius Éditions, 2003, p. 293-303 (Études).

SMADJA Elisabeth, « Esclaves et affranchis dans la Correspondance de Cicéron : les relations esclavagistes », dans *Actes du Groupe de Recherches sur l'Esclavage depuis l'Antiquité*, vol. 6, 1976, p. 73-108.

SUHAMY Henri, *Les figures de style*, 14^e éd., Paris, PUF, 2020 (Que sais-je ?, n° 1889).

TILLOI DIMITRI, « De la lettre à l'assiette. Repas et échanges épistolaires dans le monde romain », dans *Sociopoétiques*, n° 3, octobre 2018, 11 p.

VALETTE Emmanuelle, « “Cura ut ualeas” : santé et épistolarité dans la correspondance de Cicéron », dans *Métis. Anthropologie des Mondes Grecs Anciens : Histoire, Philologie, Archéologie*, vol. N. S., 15, 2017, p. 21-56.

VERBOVEN Koenraad, *The economy of friends. Economic aspects of Amicitia and patronage in the late republic*, Bruxelles, Latomus, 2002 (Collection Latomus, n° 269).

WALLACE-HADRILL Andrew (éd.), *Patronage in ancient society*, Londres, Routledge, 1990 (Leicester-Nottingham studies in ancient society, n° 1).

WEYSSENHOFF Christina, « Les manuscrits des lettres de Cicéron dans les bibliothèques médiévales », dans *Eos*, n° 56, 1966, p. 281-287.

WHITE Peter, *Cicero in Letters. Epistolary Relations of the Late Republic*, Oxford / New York / Auckland, Oxford University Press, 2010.

WILCOX Amanda, *The gift of correspondence in classical Rome. Friendship in Cicero's Ad familiares and Seneca's Moral epistles*, Madison, University of Wisconsin, 2012 (Wisconsin studies in classics).

ZERNACKER Hubert, « *Officium consolantis*. Le devoir de consolation dans la correspondance de Cicéron de la bataille de Pharsale à la mort de Tullia », dans *Revue des études latines*, vol. 63, 1985, p. 69-86.

C. Sites internet

« Lettres à Lucilius. Tome I : Livres I-IV. Présentation », dans *Les Belles Lettres*, <https://www.lesbelleslettres.com/livre/2840-lettres-a-lucilius-tome-i-livres-i-iv> (consulté le 13 mai 2020).

« Vos questions les plus fréquentes », dans *Organisation mondiale de la Santé*, <https://www.who.int/fr/about/who-we-are/frequently-asked-questions> (consulté le 26 février 2021).

« Quotidien, quotidienne », dans *Le Larousse online*, <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/quotidien/65803?q=quotidien#65055> (consulté le 20 juillet 2021).

Table des matières

Résumé du mémoire.....	I
Remerciements	II
Introduction :	1
A. Des prémices à la problématique.....	1
B. La correspondance : un témoignage sur la vie de Cicéron	5
a. Le choix de la source	5
b. Son auteur : Cicéron	10
c. Un exemple particulier	16
C. La place de la santé au cœur des lettres : « <i>Nos modo ualeamus</i> ».	19
1. De <i>Si uales, benest</i> à <i>Cura ut ualeas</i> : la santé à travers les formules	25
A. Leur place dans la correspondance.....	25
a. Dans un cadre général.....	25
b. Par rapport aux correspondants	26
c. À travers le temps	29
B. Au départ d'une lettre, une formule de salutation	30
C. <i>Cura ut ualeas</i> : un dernier mot avant l'envoi.....	33
a. La norme : <i>Cura et Vale</i>	33
b. Des formulations multiples.....	34
c. Les précisions et variations : en dehors de la règle	36
D. Conclusion	43
2. <i>Τρόπος</i> : santé et figures de style.....	45
3. La santé des Romains à l'époque de Cicéron.....	65
A. La santé selon Cicéron. Au cœur des langues anciennes	65
B. La santé de Cicéron	72
a. Les données générales	72
b. Les bains et le sport. Quand bien-être et santé se rencontrent.....	75

c.	Les problèmes et maladies : <i>Lippitudo, intestinibus labore, macie</i>	80
d.	La maladie de l'âme entre larmes, douleurs et tourments	97
e.	Conclusion.....	115
C.	La santé d'un Romain : témoignage par les lettres.....	118
a.	Sa place dans une correspondance privée.....	118
b.	Les maladies de ses proches : l'inquiétude et les conseils de Cicéron	125
c.	Conclusion.....	141
	Conclusion.....	143
	Bibliographie.....	150
A.	Éditions de source.....	150
B.	Ouvrages scientifiques.....	153
C.	Sites internet	161

UNIVERSITÉ CATHOLIQUE DE LOUVAIN
Faculté de philosophie, arts et lettres

Place Blaise Pascal, 1 bte L3.03.11, 1348 Louvain-la-Neuve, Belgique | www.uclouvain.be/fial